ANNÉE - Nº 352 15 fr. 1er JUIN 1943

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

nrf

5, RUE SÉBASTIEN-BOTTIN, PARIS-VIIe

TARIF DES ABONNEMENTS

France et Colonies : 6 mois	80 fr.
Étranger..	96 fr.
France et Colonies : 1 an	150 fr.
Étranger	180 fr.

Les demandes d'abonnement sont reçues ainsi qu'il est indiqué ci-apr
Zone occupée : La Nouvelle Revue Française, 5, rue Sébastien-Bottin, Par
— Compte chèque postal : Paris 169-33.

Zone non occupée : Messageries Hachette, Service de la Nouvelle Re
Française, 12, rue Bellecordière, Lyon — Compte ch
postal : Lyon 218.

Toute demande de changement d'adresse doit nous parvenir avant l
de chaque mois. Elle doit être accompagnée de la dernière bande et d
somme de 2 francs en timbres.

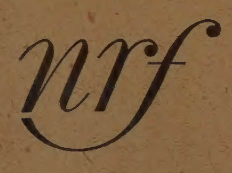
Le Rédacteur en Chef reçoit le lundi et le vendredi à partir de 17 heures.

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.

Les manuscrits accompagnés des timbres nécessaires pour les frais de poste
seuls retournés à leurs auteurs.

CAHIER de JUIN

des Éditions de la



OUVRAGES PARUS DU 1er FÉVRIER 1943 au 30 AVRIL 1943

ROMANS - RÉCITS

an de Beucken : La Vie Basse.. 32 »
oland Cailleux : Saint-Genès ou la Vie Brève.................. 45 »
obert Delavignette : La Paix Nazaréenne.............. 30 »
obert Desnos : Le Vin est tiré. 30 »
ndré Dhotel : Le Village Pathétique...................... 38 »
rieu la Rochelle : L'Homme à Cheval.................. 33 »
offmann : Le Chat Murr...... 45 »
erre Lafue : L'Arbre qui avait pris feu.................... 30 »
menon : Le Fils Cardinaud... 28 »
— Le Petit Docteur... 48 »
— La Vérité sur Bébé Donge............ 32 »

POÉSIE

ominique Aury : Anthologie de la Poésie Religieuse Française. 45 »
eschi : Bulles d'Air.......... 30 »
ictor Hugo : La Bouche d'Ombre, poèmes choisis par H. Parisot...................... 45 »

LITTÉRATURE

rieu la Rochelle : Chronique politique (1934-1942)....... 65 »
arcel Jouhandeau : Nouvelles Chroniques Maritales........ 35 »
aul Landormy : La Musique Française après Debussy......... 50 »
aul Valéry, de l'Académie Française : Tel quel II........... 60 »

THÉATRE

arcel Achard : Théâtre II : Colinette — Jean de la Lune — Voulez-vous jouer avec moâ?. 35 »
ean Cocteau : Renaud et Armide 36 »

PHILOSOPHIE

Georges Bataille : L'Expérience intérieure. (Collection « Les Essais ».).................. 37 »
Soeren Kierkegaard : Ou bien... ou bien.................... 90 »
Brice Parain : Recherches sur la Nature et les Fonctions du Langage (Collection « Bibliothèque des Idées. »)........ 65 »

HISTOIRE

Georges Dumézil : Servius et la Fortune (Collection « Les Mythes Romains »).......... 42 »

COLLECTION CATHOLIQUE

Charles Péguy : Notre Seigneur. 7 50

SCIENCES

Gilbert Ranson : La Vie des Huîtres. (Collection « Histoires Naturelles »)................ 45 »

LIVRES RELIÉS

Aragon : Le Crève-Cœur....... 100 »
Drieu la Rochelle : L'Homme à Cheval..................... 110 »
Pierre Emmanuel : Orphiques.. 100 »
Jean Giono : Le Poids du Ciel... 350 »
Patrice de la Tour du Pin : Psaumes 100 »
Montesquieu : Histoire Véritable 95 »
Henry de Montherlant : Les Jeunes Filles — le Démon du Bien — Pitié pour les Femmes — Les Lépreuses.............. 325 »
Rainer Maria Rilke : Vergers... 100 »

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Platon : Œuvres complètes (II).. 230 »

OUVRAGES PARUS EN MAI 1943

MARCEL AYMÉ : LE PASSE-MURAILLE, roman.
Un volume in-16 double couronne........................ 30 »
20 exemplaires numérotés sur pur fil........................ 90 »

DOMINIQUE BRÉJON DE LAVERGNÉE : LES ROMANESQUES (I) LE CŒUR ANACHRONIQUE, roman.
Un volume in-16 double-couronne........................ 33 »

MAURICE DAUMAS : ARAGO.
Un volume in-8º soleil avec couverture illustrée........................ 45 »

PAUL EYDOUX : L'HOMME ET LE SAHARA (Collection « Géographie Humaine »).
Un volume in-8º carré comportant 38 illustrations........................ 70 »

JEAN GIONO : L'EAU VIVE, nouvelles.
Un volume in-8º soleil........................ 40 »
10 exemplaires numérotés sur murier d'annam........................ 500 »
60 exemplaires numérotés sur pur fil........................ 175 »

KARL HAMPE : LE HAUT MOYEN AGE, HISTOIRE DE L'OCCIDENT DE 900 A 1250, traduit de l'allemand par Anne Desanti.
Un volume in-8º carré........................ 90 »

JEAN MECKERT : L'HOMME AU MARTEAU, roman.
Un volume in-16 double couronne........................ 33 »

NAPOLÉON : CORRESPONDANCE (Collection « Mémoires du Passé pour servir au Temps Présent »), introduction et notes de Maximilien Vox.
Un volume in-8º carré, sous couverture Ingres........................ 110

Livres reliés :

DOMINIQUE AURY : ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE RELIGIEUSE FRANÇAISE, relié d'après la maquette de Mario Prassinos. 150

MARCEL AYMÉ : TRAVELINGUE, relié d'après la maquette de Paul Bonet........................ 100

A PARAITRE EN JUIN :

GABRIELLE CABRINI : LA RÉSURRECTION DES MORTS, roman.
BERNARD DORIVAL : LES ÉTAPES DE LA PEINTURE FRANÇAISE CONTEMPORAINE. Tome I : De l'Impressionnisme au Fauvisme 1883-1905.
WALTER ELZE : LE GRAND FRÉDÉRIC.
MAURICE FOMBEURE : ARENTELLES, poèmes.
HÉLÈNE FROMENT : FEMME, roman.
GIONO : THÉATRE : Le Bout de la Route — Lanceurs de graines — Les Fureurs du Boulanger.
LÉON LEMONNIER : LA GUERRE DE SÉCESSION.
ARMAND SALACROU : THÉATRE (Tome I).
JEAN-PAUL SARTRE : LES MOUCHES, théâtre.
SIMENON : LES DOSSIERS DE L'AGENCE O, nouvelles.
MAURICE TOESCA : LE SUICIDE INDIRECT, récit.
WAGNER : CORRESPONDANCE AVEC LISZT.
WAGNER : LETTRES A MINNA WAGNER.

Livres reliés :
THIERRY MAULNIER : LECTURE DE PHÈDRE.
JEAN-PAUL SARTRE : LES MOUCHES.

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

DE LA CONFIANCE

I. — CONFIANCE DANS LA TERRE. — En ce monde où tant de tuiles et de temps en temps le ciel même peuvent dégringoler sur les têtes humaines, peut-on dire que la confiance soit naturelle à l'homme?

La confiance?... L'effort est épreuve et tension. Il fait l'homme, mais il le lasse, et il finirait par le défaire. Son nom, c'est la peine. La confiance, au contraire, est détente, pacification, apprentissage de la douceur et d'une joie. Elle est bonne comme le vert de ces émeraudes sur lesquelles l'œil du graveur aime se refaire dans son travail : peut-être parce qu'il retrouve dans leur eau rafraîchissante le reflet profond du Jardin, la vision première du lieu où tout était éclatement de sève, de sécurité et de lumière.

La confiance, c'est le pain du cœur. Il en a faim, tout comme le corps a faim de son pain blanc. L'effort, par la peine et par la convoitise, asservit les enfants d'Adam. Qu'est-ce qui les libère, du milieu de tout leur faire-valoir, qu'est-ce qui leur rend le goût du loisir et du don, si ce n'est une confiance? Confiance en la Terre, confiance dans le Temps, confiance dans les choses, confiance peut-être dans Quelqu'un...

Mais confiance d'abord dans l'effort même. La terre a appris à ses hommes que le travail paie. Souviens-toi de leurs proverbes. Depuis cet « Aide-toi, et le ciel... » qu'ils ont tant répété, jusqu'à : « Il n'est si petit métier... »

Métier, en vieux français, comme en patois, c'est moyen; et dans moyen il y a l'idée de pouvoir : le moyen, c'est ce qui permet de mener à bien l'ouvrage entrepris, ce qui permet de faire...

Cette idée foncière, que le travail paie, que la terre paie, vient-elle au paysan de son expérience seulement? Ou d'une conviction qui roulant en son sang a passé jusque dans sa fibre? Conviction, même, ne serait pas assez dire. Cela remonte de plus profond, des racines de l'être, et de sa raison d'être. L'homme est fait pour le travail :

Se plaindre du travail, autant se plaindre d'être né.

Jamais le paysan ne pourrait consentir à croire qu'il ne faut pas se confier au travail.

Il y a un proverbe des filles à marier. Il dit que quand elles sont jolies, ou mieux quand elles ont dans l'œil l'éclat de la vie et de la jeunesse, elles n'ont pas tellement besoin d'une dot :

Œil luisant
Vaut argent.

Pourquoi ne pas l'entendre des garçons aussi? Celui qui a en lui la bonne ardeur, le cœur à l'ouvrage, celui-là, il est sûr de réussir.

Et tu connais bien le dit fameux :

Tout chemin mène à Rome.

Il t'apprend, si tu ne t'en étais avisé, que tu peux aller à Rome de partout. C'est vrai : de quelque place de village que tu partes, sous le gros orme, ou de quelque carrefour de sentier, avec sa croix dans les aubépines, tu peux, comme les pèlerins, les roumieux d'autrefois, aboutir à la Ville entre les villes, celle du grand pèlerinage. Le tout est que tu t'orientes et que tu partes, avec des jambes et du nerf, et du cœur.

Confiance dans la peine de l'homme, lorsqu'il fait alliance

avec la terre. Confiance dans le temps, dans ce train lent et sûr dont le Créateur a voulu que roulât toute sa Création. La terre et le temps : en ces deux points, voilà presque toute la sagesse paysanne.

La terre ne ment pas,

dit le paysan : « Elle est juste : comme on lui fait, elle vous fait. » Celui qui lui donne ses sueurs en reçoit le pain et le vin. Faire travailler ses bras ne suffirait pas : il faut aussi faire travailler sa cervelle. Toute la peine. Mais la peine est payée.

Le paysan s'est associé à la Création. Les moindres caprices de cette énorme compagne lui feront courir de rudes risques. Quand le bourgeon débourre, en mai, lors des saints de glace, qu'une gelée survienne, c'est tout l'espoir du vigneron pour cette année réduit à rien. Quand les épis sont formés, passé la Saint-Jean, que la grêle, de son nuage blafard, se décharge, et le blé du fermier sera écrasé comme si une division blindée avait roulé dessus. Le vigneron, le fermier ne sont pas des joueurs. Ils ont même horreur du jeu. Ils sont pourtant engagés dans un jeu énorme. Ce qu'ils se diront, c'est qu'ils peuvent toujours quelque peu corriger la malechance. Puis, une année poussant, rattrapant, arrangeant celle d'antan, la terre doit porter son fruit. Des calamités surviendront mais compensées ensuite par des prospérités. Après les années de vaches maigres viendront les années de vaches grasses. Tantôt largement, tantôt chichement, le paysan doit tirer de son champ sa subsistance. Il a fait confiance à Mère Nature, c'est-à-dire au génie de la vie, et il en vivra.

Dans un temps ou l'autre,
Un pays vaut l'autre.

Car il y a des années pour la montagne, où les pommes de terre y sont grosses comme les deux poings; et les pommes même, les calevilles et les reinettes, y réussissent, s'il a fait

froid en avril, de sorte que les pommiers n'aient pris fleur qu'après les gelées de mai, tandis que ceux des pays bas, moins prudents, ont été roussis. Et il y a des années pour la plaine. Il y a des années de sécheresse qui favorisent les cantons mouillés, — le foin y est alors moins tracassé par le jonc, — et il y a des années pluvieuses qui favorisent ces cantons secs, de cailloux et de glaise, où les choux, quand arrive la canicule, sèchent par la racine.

Ainsi roule la terre. Les calamités même en s'y succédant s'y renversent :

Un clou chasse l'autre.

Il n'est que d'être patient pour voir tout passer. Et tout revenir :

Tout vient à point à qui sait attendre.

Comme le noir a eu son tour, le blanc l'aura :

Le matin, c'est la messe
Et le soir, c'est les vêpres.

La terre est ronde. Son tour même à la longue est un retour des choses de sorte que chacun finit par y être pourvu :

Chaque saint
Son tour vient.

Et d'en haut,

Le soleil luit pour tous.

II. — Confiance dans le temps. — On peut se fier à la terre, à la sombre et large Mère, nourrice et productrice, à la condition de se fier au temps : tout ensemble à la longueur de temps dans la durée, et à cette grande organisation de saisons réglées en leurs changeants météores où se meut, virant sur soi, notre planète Terre. Pour que les quatre saisons aient leur cours, avec leurs airs, leurs pluies, leurs ciels, il faut la durée; et elle, elle ne va pas sans ramener ces changements, dont elle semble faite. De sorte que

températures et durée s'expriment par un seul même mot, le temps.

L'homme de la terre fait confiance au temps.

L'homme de la terre fait confiance même aux températures et à ce qu'elles apportent d'excessif, les gelées et les suées, le chaud à faire béer les lézards, la froidure à faire tomber les oiseaux du ciel... Tous les mois, il les admet avec leurs outrances, sibériennes ou sénégaliennes. De chacun il est prêt à dire ce qu'il dit d'octobre :

Octobre est bon
S'il est de saison.

Février en ses rafales de neiges et de bise, est le plus court et le plus méchant. Mais

Si février ne févrière pas,
Tout mois de l'an peu ou prou le fera.

Voilà, c'est comme ça, et il faut que ce soit comme ça. L'hiver doit se montrer, et faire sentir qu'il est là. On compte sur lui dès l'automne ou jusque dans le printemps :

Si l'hiver ne donne de la teste
Il donne de la quoueste.

Les rustiques ne lui passeraient pas de ne pas les faire pâtir. S'il ne vient tôt, disent-ils, il vient tard. Ils veulent que Noël le porte en sa besace : ou par devant ou par derrière ! Les temps sont réglés : n'avoir à subir leurs désagréments serait un désagrément pire : on ne serait plus dans la règle.

La semaine sante (sainte)
Il pleut ou il vente :
Autrement n'est sante !

Lorsque les humains, derrière Noé, ont débarqué de l'arche, cela leur a été promis : Il n'y aura plus de ces énormes dérèglements qui font cataclysmes. N'entre donc

pas en souci si tu vois l'été tirer sur sa fin sans que l'eau du ciel soit venue rafraîchir la terre : elle viendra!

Toutes les pluies perdues
Pour S. Michel rendues.

Si portés soient-ils à se plaindre du temps, à qui leurs dictons prescrivent jour par jour ses comportements (et le temps oublie parfois de se les rappeler), les paysans l'avouent, pour faire honte au diable : qu'on ait semé tôt ou tard, qu'il ait fait beau, qu'il ait fait vilain, tout finit par rentrer dans l'ordinaire :

Fais ton blé noir quand tu voudras
Pour S. Michel tu le moudras.

La philosophie des plus avisés, c'est qu'au long des mois tout se fait comme dans l'août-septembre de l'adage :

Août mûrit, septembre vendange :
En ces deux mois tout s'arrange.

Il convient donc de les accueillir comme devant tout mener à bonne fin, en fin finale. D'abord, une, tu n'y peux rien. Tu ne barreras pas la porte à l'hiver. Tu ne feras pas cesser ces pluies qui font pourrir la semence dans la raie et qui font pousser dans les fonds détrempés une herbe plus dure que des sabres. L'homme de la ville, — du moins tant qu'il n'a point par guerre et révolution détraqué sa civilisation industrielle, — le dos à son radiateur, il peut nier le froid; son journal sous une ampoule de cent bougies, il peut nier la nuit; et même il pourra faire de l'hiver l'été en partant pour l'hémisphère sud. L'homme des champs, lui, doit s'accorder avec les saisons et s'accommoder du temps qu'il fait.

Ensuite, deux, tâche de penser que ces calamités sont évitées par les tribulations mêmes. Arrange-toi du temps en te disant qu'il arrange tout. Non seulement

Il faut prendre le temps comme il vient,

mais il faut te dire qu'il finit toujours par ramener le soleil, que le soleil est plus vrai que le nuage :

Après la pluie, vient le beau temps.

Tu as à vivre d'effort : apprends donc le courage; tu as à vivre de confiance aussi : apprends donc la patience : celui qui sait user de courage et de patience comme il use de sa main droite et de sa main gauche, il pourra faire de l'ouvrage.

Avec le temps et la paille, les nèfles mûrissent.

Ou mieux encore :

Avec du temps, de la patience, un peu de soin,
La feuille de mûrier est devenue satin.

Il y faut les magnans, il y faut le canut. Mais tout se fait, tout s'arrange, pourvu qu'on se soit arrangé avec le cours des choses. Ce qui du reste va contre ce cours ne saurait bien longtemps tenir. Le temps, de soi-même, rejette ce qui n'accepte pas les conditions posées par Dieu. Il est l'homme de main du Créateur. Comme le laboureur, il est serviteur de la vie. Une sorte de suisse, retraité, perclus, qui chasse de l'église les chiens et les voyous, balaie le pavé, range les chaises, fait respecter les consignes.

La punition vient tout boitant,
Mais elle arrive sûrement.

Voilà comme on peut dire :

Le temps est un grand maître.

Il est même le maître, contre-maître de Dieu. Il se donne du large, mais peu à peu il remet tout sur le bon pied.

De tous les médecins, le temps est le plus fort :
S'il ne guérit le mal il l'emporte.

On le plaisante, mais avec quelque tact, comme celui qui a reçu les pleins pouvoirs. On n'ira pas contre lui.

A quoi sert de secouer le prunier tant que les prunes restent vertes? A quoi bon les faire tomber avant le juste temps où elles ont leur transparence de soleil et ce sucre qui perle en grains d'or? En son vivant ouvrage rien ne remplace le temps. On ne le hâte pas. Sa besogne faite, le laboureur laisse la terre faire la sienne :

Pour lever la moisson
Il faut attendre la saison.

Il y a bien des serres à primeurs, quelques forceries. Mais les champs, la terre même, on ne la force pas. Sa tâche de l'année, quel ingénieur contraindra le temps de l'accomplir à la minute?

On a beau se lever matin,
Le jour n'en vient pas plus grand train.

Le paysan est lent parce qu'il va derrière son bœuf, et derrière ce camarade, plus puissant et plus lent encore, le Temps :

Qui se hâte trop se fourvoie.

Se mettre avec la Terre, c'est se mettre avec le Temps aussi. Mais quand on s'est mis avec la Terre et le Temps on est en plein avec la vie, et l'on peut voir venir :

Qui vivra
Verra.

III. — CONFIANCE DANS L'ORDRE. — Rien n'est volé, ici-bas. Tout se paie. Ce monde, dans les espaces, tourne rond. Comme arrive tous les six mois l'heure de l'équinoxe où le jour se retrouve égal en durée à la nuit, arrive toujours, au moment voulu par Dieu, l'heure où se balancent les comptes. Et les gains rattrapent les pertes.

Tout se balance. Sur les terres et les prés, regarde cette succession de gelées blanches et de tourmentes, de bises en furie et de brises attiédies, d'averses à pleins seaux et

d'ensoleillements tout bourdonnants d'insectes, ce temps qu'il fait, enfin, qui semble l'humeur même du monde. Tout se rachète, tout s'équilibre.

Ceux qui ont à pratiquer la nature sauvage, les bergers, les forestiers, l'ont démêlé. Ainsi, dans les bois de la montagne, y a-t-il une année pullulement d'écureuils, d'où destruction des bourgeons, des graines et menace de dévastation ? Bientôt les ennemis des écureuils apparaissent et ils s'emploient à en réduire le nombre. Ce nombre même du reste suffirait à amener disette et dépeuplement. Tout rentre dans l'ordre. L'ordre se refait sur les choses...

Perpétuellement la révolution d'un monde qui tourne, comme pour présenter sans cesse des occasions à l'homme. Lui, l'intelligent, l'industrieux, n'a-t-il pas à insérer sa main dans les événements pour les tourner d'autre façon ? Il faut donc que les choses aient quelque face par où elles manquent. L'homme doit s'attendre à ces manques et défauts, qui lui proposeront des corrections à apporter, des redressements à opérer. Il doit tabler sur des difficultés, des contrariétés. Mieux, même : s'il a assez de râble et de nerf, il doit les désirer, de par sa vocation d'homme. Ce désir-là, il est d'ordinaire bien exaucé.

Nul bien sans peine

C'est la vérité foncière, première, souveraine. Eh bien, une vérité si puissante a doubles muscles, c'est-à-dire qu'on peut lui voir double sens. Non seulement peines que tout bien comporte, dès qu'on veut l'acquérir, mais peines qu'il apporte dès qu'on veut en jouir.

Qui prend sa nourriture
Prend son bien et son mal.

Le pain même n'est pas tout bon. Il se dit en adage que qui trop en mange devient sourd. Or, tout nous est pain, nourriture, vie à prendre. Mais ce monde est tel que bien et mal y sont affaires mêlées. Adam, qui devait n'être que

le jardinier de Dieu, son enfant tout donné à la filiale confiance, a trahi : il a chu, et depuis, pour mener sa bataille, la vie doit partir de la mort, de la pesanteur, des servitudes, des déchéances. Pas d'avantage sans désavantage, et pas de bien sans mal.

Nul vin sans lie,
Nulle huile sans crasse.

Le feu même, la plus pure de toutes les créatures,

Le fèu ne va pas sans fumée.

C'est la fatalité de ce monde déchu. Il faut repartir d'elle. Pars sur ton bon cheval. Seulement, si fameuse soit la bête, compte sur les faux pas :

Il n'est si bon cheval qui ne bronche.

Le tout est de le savoir et d'avoir la main ferme. Savoir aussi qu'

Il y a sur toute route un lé de méchant chemin.

Est-ce que cela doit faire qu'on n'ose pas se mettre en selle ? Pourquoi te voudrais-tu si privilégié d'éviter les fondrières et les ornières ? Depuis Adam, et la petite conversation entre Ève et le Serpent sous le pommier, ce monde est tel. Il ne va pas changer pour toi. Accepte-le, mon fils, avec ses constitutions.

Qui n'a ses peines peut les attendre.

Les peines, c'est la fatalité ! Il faut l'admettre une fois pour toutes; et aller tout de même. Un cœur d'homme, bien accroché sous la côte, ne se sent pas autorisé pour cela à bouder la vie. Haussant l'épaule, dis, comme tes vieux pères :

Les peines sont bonnes avec du pain.

Et s'il y a du vin, oh, alors, elles ne sont presque plus que le sel sans lequel la soupe des jours paraîtrait fade. Il faut

cela, ces à-coup, cette résistance, pour qu'on ait plus de goût à se porter de tout le corps contre l'obstacle. N'en pas vouloir, sur cette terre, ce serait

Chercher le pain meilleur que le blé.

(Les peines, oui, mais non le chagrin qui ronge le cœur. Née pour la maison et pour l'affection, la femme, elle, se repaît de regrets, de pensements, de deuil. L'homme, dans sa destinée de travail, ne peut pas s'accommoder du chagrin:

Le chagrin tue l'homme et nourrit la femme.

Si tu veux être homme, remplir ton destin d'homme, tu dois savoir surmonter le chagrin : bien prendre les grandes peines, bien prendre même les petites contrariétés.)

Le bon courage, c'est de regarder en face les malencontres, de se baller d'elles et de tout pour marcher plus avant, plus avant, plus avant.

HENRI POURRAT.

PARENTHÈSE

I

Dominique voyageait avec l'Évêque en civil, l'Intellectuel Fatigué et la Femme Adultère. Il avait hésité jusqu'au moment du départ entre le compartiment de la Maquerelle et du Professeur de Psychologie, et celui du Grand Nerveux, de la Jeune Dinde et de la mère de la Jeune Dinde, qui avait une tête de renard. Mais la Femme Adultère avait paru. Elle avait choisi le compartiment de l'Évêque en civil. Son air légèrement égaré et son parfum coupable avaient fixé Dominique. Il l'avait suivie, l'avait aidée à mettre en place ses voluptueuses valises, et il n'avait eu qu'à demander l'autorisation de fumer pour voir les lèvres criminelles s'ouvrir une fois encore sur des mots de consentement. La Femme Adultère retira ses gants, dénudant ses mains pécheresses, brunies par un soleil complice : et il y avait un cercle pâle à l'annulaire gauche. Désormais trop sûr d'elle, Dominique l'abandonna à toutes les triviales banalités de l'adultère.

L'Intellectuel Fatigué se crachotait des vers. L'Évêque en civil dormait comme au jour de son intronisation. Dominique fuma, ne lut pas, déjeuna au wagon-restaurant, et évita de regarder le paysage. Vers le moment où naquit le crépuscule, l'Évêque profita d'un arrêt pour disparaître, après avoir esquissé une bénédiction qui s'acheva en coup de chapeau. Dominique était si plongé dans ses

rêveries qu'il effleura à plusieurs reprises de ses genoux les genoux de l'Adultère, qui crut à un outrage et souffrit. Comme le soleil touchait aux bords de l'horizon, elle disparut à son tour, oubliant, avec un appareil photographique, un subtil parfum de femme lapidée. Dominique demeura seul avec l'Intellectuel, qui s'essuyait de temps à autre les lèvres et le menton.

Le train franchit en sifflotant un large fleuve, de la rive droite à la rive gauche, et Dominique se mit à la portière. Il y avait dix ans aujourd'hui qu'il avait franchi ce fleuve, de la rive gauche à la rive droite, et par une aube qui ressemblait beaucoup à ce soir. Dominique reconnut les peupliers, et l'île, et les barques rouges. Dominique reconnut l'eau, et arracha une image aux poètes. C'était bien la même eau qui, dix ans plus tôt, coulait sous ce pont. Elle avait dû parcourir plusieurs fois le cycle Océan-Nuage-Pluie-Source, si joliment expliqué dans les Leçons de Choses. La futilité des poètes est décevante, qui ne sont pas capables de trouver une seule image qui tienne debout toute seule. Alors qu'il était tellement plus agréable, et plus vraiment poétique, de penser que le Missisipi coulait de temps en temps dans la Touvre, et la Lizonne dans le Yang-Tsé-Kiang. Il n'y a pas tellement d'eau que ça dans le monde. C'est rassurant. Et Dominique savait bien aussi qu'il était le même, exactement le même que dix ans plus tôt. Il avait usé des complets, des femmes, des opinions politiques et des cellules, mais il se retrouvait le même, au bout de ces dix ans, sur le même pont, au-dessus de la même eau.

Si le train n'avait pas eu quarante-cinq minutes de retard, il aurait pu arriver à Ormesse aux dernières lueurs du jour. Mais la nuit brouilla le paysage, puis l'effaça aussitôt après qu'il eut vu passer cette maison blanche et carrée, toute proche de la voie, et dont l'aspect banal était riche, pour lui seul, d'une bien cruelle poésie. L'Intellectuel, d'une voix de Gœthe mourant, réclama de la lumière. Il devait avoir peur dans le noir. Dominique tourna le com-

mutateur, et la cellule, brillamment illuminée, se tripla dans les vitres. Trois Intellectuels, également fatigués, remercièrent d'un hochement de tête, essuyèrent la goutte de salive que ce mouvement avait projetée sur trois de leurs genoux, et rentrèrent dans des comas symétriques. Dominique se prépara à descendre.

L'odorat de Dominique fut impressionné par les émanations de l'usine à gaz d'Ormesse; sa vue, par les lumières des faubourgs; son tact, par les tressaillements brutaux du wagon choisissant sa route dans l'éventail des voies; son ouïe, par des sifflements brefs et le martèlement des roues sur les plaques tournantes; son goût, par le goût de cendre des retours. Son Sens Moral manifestait vaguement sa présence par une légère sensation de malaise qui avait quelque analogie avec le Remords. Son Jugement ni son Sens Esthétique n'étaient intéressés. Il eut conscience d'être en cet instant un excellent sujet de devoir de Philosophie (question de cours). Sa valise à la main, debout au milieu du compartiment, et se cramponnant au rebord du filet pour conserver son équilibre, il connut quelques sales minutes. Puis le train ralentit, entra en gare, et Dominique, lâchant son point d'appui pour changer de main sa valise, tomba un peu sur l'Intellectuel qui poussa un gémissement bref. Dominique sortit sans s'être excusé.

Il était « fébrile », il avait les mains un peu moites; il ne redevint vraiment « lui-même » que lorsque, ayant quitté la gare, il eut retrouvé l'odeur croupie du canal. Alors seulement il sut que son retour était une chose accomplie, et qu'il était vraiment revenu à Ormesse. Aussitôt il eut faim.

Des 262.990 habitants d'Ormesse, une quarantaine seulement prenait le frais sur les bords du canal. Cette nuit du début d'octobre était chaude, bien plus chaude que les lois en usage à Ormesse ne l'y autorisaient. Les quarante Ormessains s'en entretenaient, donnant à leurs propos l'allure de courtes maximes. Ils occupaient, sur une rive du canal, et sans qu'on pût dire si c'était la droite ou la

gauche, en raison de l'affreux état de stagnation des eaux, douze bancs verts sous douze lampadaires électriques. Côté chapeaux, il y avait une énorme majorité de canotiers (le plus étrange chapeau, le plus surréaliste que l'Homme ait conçu, et dont il est bien facile de se moquer, mais dont la vogue persistante témoigne d'un mystérieux accord entre sa structure et les aspirations humaines). Éclairés d'aplomb, ils luisaient comme des casques. Les femmes étaient en cheveux et tenaient des drôles sur leurs genoux. « On ne devrait pas laisser ces croupissements devant la gare, songea Dominique, associant involontairement le canal et les canotifères. Cela risque de faire juger mal Ormesse par ceux qui y débarquent. Ormesse est une ville vivante, puisqu'il y a un Archevêque, un Recteur et un Général, et peut-être deux. »

Il s'engagea, affamé, dans l'avenue Georges-Lecomte, toute bordée de cafés peuplés et brillants, axialement illuminée, et déserte à peu près quant à la chaussée. Les Ormessains de ces parages étaient déjà dans les cinémas ou dans les bistros. L'heure était mal choisie, tant pour dîner que pour souper. Et Dominique se sentait trop nerveux pour affronter un Gérant à l'air malgracieux, ou l'insolente hargne de Garçons à gueules revendicantes, ou l'air excédé d'une Caissière aux beaux seins. Mieux valait apaiser provisoirement sa faim en mangeant des olives et des pommes de terre frites dans un café. On pourrait simultanément se saouler très légèrement. L'alcool apporterait peut-être cet équilibre dans la quatrième dimension — le passé —, à la recherche duquel était Dominique depuis qu'il avait vu repasser l'eau sous le pont du chemin de fer. (Le jeûne aussi, naturellement, eût pu lui fournir cet équilibre : mais c'eût été tellement plus long !...)

(J'ai observé Dominique depuis le moment où, à la gare d'Orsay, il a payé et pris son billet de troisième classe, muni duquel il est monté en première, (parce qu'il est assidu aux cours de perfectionnement des Officiers de

Réserve, et qu'il a fait trois bons devoirs, dont un excellent sur la prise de contact dans la zone des résistances sporadiques.) Je l'ai donc observé de fort près, et ce qui m'a le plus frappé, c'est son manque d'unité. Voici un garçon de trente et des années, qui va faire une expérience romanesque, et dans des conditions à peu près parfaites : il va revoir la ville où il est né, où il a passé près d'un quart de siècle, et où il n'a pas remis les pieds depuis dix ans. Il y revient pour un jour et deux nuits. Il y revient sans avoir averti personne de son retour, sans femmes alertées, sans famille sur le qui-vive, sans amis « disponibles ». Et, tenant en main cette délectable matière, il s'est occupé de mille choses en dehors du sujet (comme disent les professeurs, qui vivent de savoir ce que c'est qu'un « sujet »). Hier encore, il est devenu amoureux; et à plusieurs reprises, pendant le voyage, il s'est complu à l'évocation d'une jeune personne au poil brun, banale en tout, et facile, au lieu de se recueillir, de se consacrer tout entier à la préparation psychotechnique de son expérience. Un garçon intelligent, un Normalien, par exemple, eût agi bien différemment, bien plus sérieusement. Et, d'abord, il eût opté, dès avant le départ, pour une attitude : tragique, ou ironique, ou sentimentale. Mais toujours d'une portée générale. Il eût classé les thèmes de ses émotions probables : familiales, érotiques, civiques. Et il eût profité de l'occasion pour soulever, comme en se jouant, quelques lourdes questions : Sens de la Vie? Vie héroïque ou d'abandon? En quelle mesure le social doit-il primer l'idiosyncrasique? Et il y eût donné, toujours sans insister, des réponses; des réponses vagues, mais d'une portée d'autant plus générale, d'autant plus humaine. Or Dominique n'a pas d'attitude personnelle. Il est odieusement divers. Et il ne paraît nullement disposé à poser des questions généralement humaines. Il paraît qu'il a pour cela d'autres moments : les questions bouleversantes l'atteignent, par exemple, alors qu'il attend un autobus; ou au lit, lorsqu'il a fatigué une femme au

point qu'elle ronfle légèrement, et qu'il ne peut plus dormir; ou devant un kiosque à journaux, en regardant un petit vieux se payer *Paris-Soir.* Je crains que Dominique n'ait pas de caractère bien dessiné — pas même le caractère de l'homme qui n'a pas de caractère. De plus, il feint de n'avoir pas de famille, pas de lien : c'est ce qui le rend difficile à saisir d'un trait sûr, d'ûn trait normalien. Je le rejoins, je le regarde un moment à travers la vitre du café. Il mange des olives et boit du pernod, à près de dix heures du soir...! Il a déjà l'air d'un habitué de ce bistro où il met lés pieds pour la première fois. Il offre du feu à une femme rousse dont le triste métier est, hélas! facile à deviner. Il est odieux. Le voilà qui transfère lui-même son verre et sa soucoupe pleine de noyaux sucés à la table de la femme rousse. Il a trente-trois heures, pas une de plus, pour son expérience, et il a l'air de disposer d'autant de loisirs qu'un pion du collège d'Ormesse. Il fait le gracieux pour une pute à cinquante francs. Vous n'avez qu'une vie, Dominique, et vous ne savez pas du tout ce qu'il vous en reste à vivre. Vous avez peut-être devant vous quarante années à passer. Mais vous agissez avec autant de légèreté que si vous saviez que tout va s'écrouler, pute, café, et ville, et vous; comme si vous aviez seulement trente-trois heures à perdre dans une salle d'attente. On ne m'ôtera pas de l'idée qu'un normalien eût agi bien plus intelligemment.)

Dominique n'avait pas aperçu la femme rousse lorsqu'il était entré dans le Café du Commerce. C'était un café du genre exacerbé, avec percolateurs fusants, garçons percutants et chasses d'eau explosives. Électro-luminescence. W.-C. à la turque. Appareils à sous, grues mécaniques et pétaroucks. Pick-up. Bar automatique. Joie de vivre. Dominique, qui aimait dans Paris ce qui lui rappelait Ormesse, qu'il haïssait, eut une joie consternée à retrouver Paris, qu'il adorait, dans Ormesse. L'atmosphère de brûlante intellectualité qui caractérise le Dupont Latin régnait aussi dans ce Café du Commerce. On y lisait même *Paris-Soir*,

celui de la veille, mais qui avait la date du jour. Le goût des olives mêlé à celui du pernod évoqua violemment pour Dominique le parfum de l'enfant au poil brun. *Les Millions d'Arlequin*, dont trafiquait le pick-up, faisaient à cette évocation un fond délicatement moisi. Dominique décida de faire savoir sans plus tarder à la jeune personne brune qu'il l'adorait; qu'enfin il comprenait le sens du mot aimer. Il réclama tout ce qu'il fallait pour l'écrire. Ce fut à ce moment qu'il remarqua la présence à son côté d'une femme rousse. Elle tenait entre ses lèvres mauves une cigarette non allumée : appel aussi précis qu'un geste obscène. Dominique referma son sous-main, et offrit son feu, qui fut agréé. L'idée de faire promptement l'amour, de se débarrasser de toute une série d'images en une seule fois et tout de suite, avait quelque chose de bien séduisant. Les avantages d'une telle action étaient nombreux et évidents. Par respect de soi-même, et poussé par un sens obscur de ce qu'il devait à ses éducateurs, il mit hâtivement sur pattes une Théorie, qu'il appela spontanément : érotico-téléologique. Il la poussa à ses limites, pulvérisa quelques objections stupides : cela, dans le temps qu'il mit à finir son pernod en parlant d'Ormesse. Il en trouva la formule : « L'Érotisme ne se réduit pas plus à la spontanéité qu'à la science. » Et il développa : l'érotisme, en tant qu'action, nous maintient entre la spontanéité et le savoir — dont la Morale ne serait la technique que si la technique n'ajoutait pas à la connaissance des principes relatifs à des fins... pardon : téléologiques. Voilà! Je suis aussi intelligent qu'un Normalien. « Tu viens, Colette? Non, pas pour la nuit, pour un moment seulement. — Alors, dépêche-toi, dit Colette, parce qu'après j'ai la sortie des cinémas. » Dominique eut la paresse de rechercher pourquoi cette phrase lui causait de la joie. Pendant les cinq minutes qu'il dut attendre qu'un garçon consentît à accepter quelque monnaie, il ne dit mot à Colette, qui se taisait. Ils avaient l'air mystérieusement accablés. Inutile d'espérer que ce soit le sentiment de leur

péché qui les écrase : Colette a donné du plaisir à plus de trois mille trois cents hommes. Dominique a eu trente-sept maîtresses. (Mais Colette n'a aimé que deux hommes dans sa vie; et Dominique dix-neuf femmes, qui n'ont pas toutes été ses maîtresses.) Leur accablement a quelque chose de spécifiquement conjugal.

Au sortir du café, Colette, pour traverser la place du Canal, prit le bras de Dominique, d'un mouvement spontané et vraiment affectueux. « C'est à cause des condés », expliqua-t-elle. Dominique ne comprit pas. Un peu plus loin, elle lui enjoignit de la lâcher, et de la suivre à quelques mètres, « à cause du patron du Bar du Canal ». Dominique ne comprit pas davantage, mais, bien entendu, ça lui était tout à fait égal. Colette l'attendit devant le buste de Georges Lecomte. « Où m'emmènes-tu? demanda-t-il. Tu trouves qu'il n'y a pas assez d'hôtels, par là? » Il connaissait bien le quartier; mais il ne connaissait pas Colette, qui fut tout de suite outragée. « Qu'est-ce que tu crois? Parce que tu m'as rencontrée dans un café?... Mais faut pas confondre. » Dominique garda le silence : il venait sans doute de violer quelque règle de l'étiquette putassière, tellement plus stricte, plus minutieuse que celle des gens de lettres, ou des gens du monde. « Et puis j'emmène mes petits clients chez moi, dit encore Colette, parce que ça emmerde ma propriétaire : on est en bagarre. Fais un peu de bruit dans l'escalier. Pas trop... »

Colette habitait, au 7 de la rue René-Doumic, un entresol de trois pièces qu'elle trouvait coquet. Il était bien inutile de lui en démontrer la hideur. Mais la salle de bain plut extrêmement à Dominique. C'était un petit vieux qui payait tout cela. Colette ôtait sa robe. Un petit vieux épatant, pas jaloux pour un sou. Colette ôtait sa culotte en piétinant. Pas vicieux du tout, et qui l'aimait, à peu de chose près, comme sa fille. Colette, de la salle de bain, criait ces renseignements pour dominer le bruit des eaux. Dominique souhaita fugitivement que ce petit vieux fût

l'oncle Georges, l'avocat, le président de la Ligue Morne. Il demanda si le petit vieux avait des moustaches blanches en brosse. Non. Il était complètement rasé. Colette aimait mieux ça. Bon. Ça n'était pas l'oncle Georges. Il n'y avait d'ailleurs eu qu'une chance sur sept cents pour que ce fût l'oncle Georges : Ormesse devait bien contenir sept cents petits vieux. Mais si les choses s'étaient toujours passées comme le souhaitait fugitivement Dominique, l'univers tout entier n'aurait plus été qu'un vaste finale de comédie de Molière.

On parla finance. Colette se montra très bien élevée. On fit l'amour : Dominique n'était pas sans savoir-vivre. Il constata une fois de plus que ça ne méritait vraiment pas l'enfer : c'était un honnête plaisir de cinquante francs. On se reculotta gentiment, on s'embrassa sur le bec. Tout cela sentait furieusement la bonne compagnie.

Dominique se trouva seul dans la rue René-Doumic, juste à l'angle du cours Georges-Goyau.

II

C'était un coin d'Ormesse qu'il connaissait peu, et duquel il put tirer une délicate impression de dépaysement. L'avenue, très large, était complètement déserte. Dominique la suivit un moment, puis tourna sur sa droite; puis sur sa gauche. Puis sur sa droite. Il marchait rapidement, dans des rues presque inconnues de lui, mais qu'il savait le mener vers la place des Torves-Meschiefs, l'une des plus exquises de France, des plus françaises d'Europe, des plus Louis XV du monde; au demeurant, la plus centrale d'Ormesse.

Le centre de ce nombril d'Ormesse était occupé par le monument élevé à la gloire d'Henri Lavedan. On eût dit le lambeau d'un colossal cordon ombilical. Quelle main géante, quels ciseaux de quelle titanique sage-femme,

Ormesse, t'ont ainsi séparé du Ciel, ta mère? Nostalgies ormessaines, vous avez donc un sens? Dominique retrouva les chevaux cabrés, tortues bondissantes et nymphes en chaleur qui forment la première assise du monument. Les dimanches tout le jour, les jeudis après-midi, les jours fériés, l'eau jaillit des seins pointus des nymphes, des naseaux des chevaux, des gueules des tortues, en un inextricable enchevêtrement de jets, qui retombent au bassin qui les cerne. Mais en ce modeste soir ouvrable d'octobre, l'aridité régnait et les chevaux dormaient, cabrés, et les assoupies tortues rentraient leurs têtes ovidiennes dans leurs carapaces de pierre, et seules les nymphes infatigables restaient éveillées, bras en guirlande, prêtes à célébrer par des danses le retour de l'Enfant Prodigue. Dominique avait assez souvent compissé ce monument pour en connaître les coins d'ombre. Il descendit au bassin vide, comme il faisait aux nuits stupides de ses dix-sept ans (mais il y descendit seul, alors que jadis tant d'autres stupides l'accompagnaient...). Il se tapit à l'ombre ventrue d'un cheval pâmé, qu'un lampadaire cernait d'une crue lumière, et retrouva dans sa grotte le pied nu d'une nymphe, qu'il baisa, et la queue d'une tortue qu'il flatta. C'était de ce point sombre qu'il devait partir pour retrouver Ormesse. Minuit allait sonner un peu partout; la ville, pour une heure, allait retrouver un peu de vie, à quoi il devrait se mêler. L'heure, le lieu, semblaient bien choisis pour improviser une Méditation sur Ormesse.

(Mon Normalien : « Ormesse au port de l'eau! Ormesse de minuit. » Influence de James Joyce. Très bien...) (Mais Dominique n'est ni assez artiste, ni assez intelligent... Vous vous fouillez le nez, Dominique, et rêvez à du poil brun. Vous fumez une cigarette, et laissez passer l'occasion de la Profondeur, de l'Humain, du Général. Quand donc vous atteindront les Pavanes pour un Amour Défunt, les Rigaudons sur thème d'amitié morte, sinon à minuit moins dix? Et où, sinon à Ormesse, à l'ombre pansue de

ce cheval tétanisé ? Et qu'êtes-vous venu chercher ici, sinon des traces de pas de jeunes femmes, des traces de poignées de main de jeunes hommes ? Des traces de cauchemars d'enfants ? Ne pouviez-vous vous fouiller le nez à l'ombre de l'Arc de Triomphe ? Et fallait-il absolument l'ombre de Lavedan pour faire ressortir le feu de votre cigarette ? Voici minuit qui sonne, et vous n'avez rien fait : pire ! Vous n'envisagez rien à faire...)

Dominique n'éprouvait qu'un désir bien net, et c'était celui de lire les Mémoires du Cardinal de Retz. Il les avait dans sa valise, mais il avait oublié sa valise chez Colette. Lorsque minuit eut sonné un bon nombre de fois, il se leva et, abandonnant l'ombre du cheval, il se dirigea vers le point éclatant d'Ormesse. Si Lavedan était le nombril sévère de la ville, le cours Louis-Bertrand en était l'étincelant regard, un peu fixe à midi, un peu louche à minuit, mais ardent toujours, et dans lequel dansaient doucement, paillettes d'or, les Ormessains corrects, et les autres, en affaire, en plaisir, en rut et en chasse. Le cours Louis-Bertrand est à minuit le grand collecteur des cinémas. Agonisant et quasi comateux entre vingt-deux heures et vingt-trois heures trente, il récupère un peu de conscience aux environs de minuit, et une activité toute factice, fiévreuse, et très comparable au « mieux » subit qu'éprouvent les typhiques au point amer de trépasser (« mieux » qui ne devrait vraiment plus tromper personne). A une heure et quart du matin, il s'éteint doucement. Dominique se complaisait au spectacle de cette petite fièvre annonciatrice de la mort. Et puis les souvenirs qu'il pouvait rencontrer sur le cours Louis-Bertrand étaient des souvenirs domestiqués, civilisés, sans danger. Il en cueillait un petit bouquet champêtre et gentillet à chaque carrefour, à chaque vitrine, et tout au long des trottoirs. C'étaient des souvenirs de bonne compagnie, de ceux que l'on peut évoquer à des dix ans, quinze ans de distance, sans avoir la moindre envie de hurler.

(Et puis Dominique, après tout, n'est peut-être pas venu à Ormesse pour chercher des souvenirs. Peut-être suis-je allé un peu vite, en parlant d' « expérience ». J'ai cette manie : prêter aux gens des intentions, leur attribuer des facultés et des goûts qui leur sont très étrangers, mais qu'il me plairait qu'ils aient. J'ai ainsi eu bien des mécomptes, naturellement, et je ne voudrais pour rien au monde que Dominique m'en fît connaître encore un. J'userai de ruse ou de violence, mais je saurai bien le mener paître des souvenirs, n'en aurait-il aucune envie. J'userai de tous les privilèges de l'homme de lettres. Je me déguiserai en rabbin, en jeune fille, en général mexicain, en sœur de charité, mais je saurai le contraindre à s'émouvoir en se souvenant. Sans quoi, je n'aurais plus qu'à l'abandonner tout de suite, et à reprendre mon ancienne méthode : m'embusquer, un dimanche matin, à l'angle de la rue d'Ulm et de la rue Lhomond, et suivre pas à pas un Normalien. Comme ça, on n'a jamais de surprise.)

Dominique s'ennuya subitement, et sentit avec terreur qu'il allait, s'abandonnant, couler aux ténébreuses et mélancoliques profondeurs de son esprit et de son cœur. Impossible de se raccrocher au sommeil : il n'avait aucune envie de dormir, et il savait que six heures de veille solitaire dans une chambre d'hôtel provoquent le suicide. Il s'arrêta devant la vitrine brillante d'un fleuriste; il s'immobilisa, comme font ces cardiaques que saisit en pleine rue la crise qu'ils redoutent, et qui attendent que ça passe. Mais les fleurs nourrissaient son mal. A vrai dire, des boudins en chapelets l'eussent aussi nourri; ou des rangées de chemises; ou des casseroles d'aluminium. N'importe quelles choses étalées. Ce coup-là ce furent les fleurs. Elles étaient devant lui, disposées en amphithéâtre, pourpres et noires, mauves et jaunes, phlox et glaïeul, mimosa, camélias, crocus. Roses, tardives d'été, précoces d'automne, fauves et crèmes. Bleuets. Et ces boules-de-neige, ces violettes, ces chrysanthèmes et ces jacinthes. Catafalque. Autel

nuptial. Tribune pour Reine de la Mouffetard — et ses Demoiselles d'Honneur. Amphithéâtre plein de visages curieux qui se penchaient vers lui. Seul devant toutes ces fleurs en demi-cercle, comme une coupe de l'enfer. De plus en plus violettes, de plus en plus pourpres, de plus en plus noires. Et blanches enfin, irrémédiablement blanches : en boules de neige, en hémicycle de boules de neige. Dans une heure, tout cela s'éteindra. Mais Dominique sait qu'il ne trouvera pas le repos dans cette disparition des fleurs. Que cette disparition sera même la plus grande catastrophe : toutes les fleurs devenant noires. Dominique ne croyait pas penser aux fleurs. Il pensait à mille choses horribles, d'où suintaient de noires gouttes de désespoir, et qui, prenant l'apparence de fleurs, le considéraient en silence, assises tout autour de lui, comme au cirque; attendant patiemment, méchamment, que ça commence. Et ça commençait. Ces horribles choses désespérées le cernaient. A quoi bon se détourner? Il y en avait autant derrière lui, qui le regardaient. C'était tout ce qu'il avait fait, et qu'il n'avait pas fait depuis trente ans; c'était tout ce qu'il ferait et qu'il ne ferait pas avant de mourir; c'étaient les choses et les gens qu'il avait abandonnés; c'était aussi qu'il fallait mourir; c'étaient les choses et les gens qui l'avaient abandonné; c'était aussi qu'il fût si terrible de mourir. Tout cela, dont il se garait si adroitement d'habitude, qu'il feignait de ne pas reconnaître, qu'il ne saluait pas dans le monde, s'était réfugié dans cet enfer où il venait de tomber par mégarde. Tout cela était assis sur des gradins et criait, comme crie la foule aux arènes quand le taureau se dérobe; ou bien riait, comme, au Cirque, la canaille quand l'Auguste se casse la gueule. Le sentiment officiel qui a le plus d'analogie avec ce que ressent Dominique s'appelle la honte en français; la pitié, en philosophie. Mais il faudrait imaginer une honte (une pitié) si féroce et si vive, qu'elle ronge qui l'accueille comme les fourmis une charogne. Une honte (une pitié), capable de

faire disparaître complètement, en une heure, celui qui la rencontre et l'héberge. Et Dominique commençait à disparaître, commençait à connaître pour de bon ce que c'est qu'être rongé vif — lorsque son estomac se mit à grogner. Trompette d'or du salut. Chant du coq qui renvoie les morts à leurs places. Il avait faim. Il était, encore une fois, sauvé. Il pouvait se raccrocher solidement à sa faim. Il n'eut qu'à donner un coup de talon, et s'éleva, retraversant en sens inverse tous les cercles de son petit enfer personnel. Et il émergea enfin, affamé, avide de gigot froid, d'assiette anglaise et de sauce mayonnaise. Il se détourna hâtivement de la ridicule boutique de ce fleuriste, et n'eut que dix pas à faire pour entrer dans la Taverne Pourpreglaire, trois mots à dire pour commander de la viande froide, et cinq délicieuses minutes à attendre pour voir les viandes mauves, rouges et rousses à portée de sa fourchette. Dominique, au sortir de ses crises, trouvait aux plus menues joies de l'existence le goût qu'on y peut trouver après cinq ans de prison. Il oubliait tout de suite ce qu'il venait de traverser, mais il gardait sa joie. C'est ce qu'on appelle être d'un naturel bien fait. Il devenait alors un peu trivialement jovial, un peu boute en train, un peu commis voyageur. Peu importe. Il mâche son gigot, et il y trouve un plaisir complet, et qui l'occupe tout entier — un plaisir si franc et de si bon aloi qu'il a tout de suite envie de le partager.

Avant de commander une choucroute, il promena autour de lui un regard chargé de tendresse, de profonde compréhension humaine. Un regard candide et tout neuf, assez semblable, bien qu'il n'ait bu qu'une demi-bouteille de Saint-Émilion, au regard qu'il a dans la troisième phase de l'ivresse (qui en compte neuf). Or c'était une ivresse toute sentimentale qui l'agitait; rien d'autre que le désir très vif d'entrer en contact avec l'un de ses semblables, avec un membre de l'Association Générale des Humains des Deux Sexes, à laquelle il cotisait sans défaillance depuis plus de trente ans. Il adopta le sourire fraternel, complice et

presque tendre que peuvent échanger dans un garage les propriétaires de deux voitures du même modèle; ou, chez le dentiste, deux patients affligés d'une fluxion à la même joue. Mais tout se passa comme si, dans cette Taverne, il n'y avait pas d'autre membre que lui de l'Association Générale.

(Ici, j'ai été sur le point d'intervenir pour la première fois directement. Le moment m'avait semblé favorable. Je voyais Dominique en état de complète disponibilité, comme il est après chacune de ses crises. (Et de là tant d'aventures stupides.) J'ai pensé d'abord à me déguiser en Américaine du Sud, parce que je sais la puissance sur Dominique d'un accent un peu marqué. Puis je me suis demandé si la redingote d'un clergyman, par son étrangeté en ce lieu, n'aurait pas plus de succès. Cette hésitation m'a perdu, car aussitôt tous les possibles m'ont assailli. J'ai été incapable de choisir. Ma nature scrupuleuse m'a retenu. Peut-être plus tard, m'armant de courage...)

Dominique, essayant son sourire sur les consommateurs de la Taverne Pourpreglaire, retrouva soudain, par association, l'une des plus déprimantes images de sa vie militaire : le spectacle des visages dans une chambrée qui s'éveille. L'abrutissement profond se lisait sur les faces, profils et trois quarts qui s'offraient à lui. Cela n'avait rien de commun avec l'hébétude, qui ne va pas sans une certaine beauté cosmique. Il y avait des nez atroces, des bouches analoïdes, des yeux de cauchemar; il y avait aussi beaucoup de fronts respectables, de lèvres émouvantes et de mâchoires énergiques. Mais l'abrutissement est comme une rayonnante absence de lumière intérieure, un dévorant manque de feu, qui fait que les traits ne sont plus, rigoureusement, que ce qu'ils sont. Nez, lèvres, yeux et mentons semblent détachés de tout ensemble, et apparaître à travers l'alcool de bocaux pour pièces anatomiques. Les yeux les plus excités deviennent vides; insignifiant le sourire le plus chargé d'intentions. Il y avait cette nuit-là, à 0 h. 30, assemblés dans la Taverne Pourpreglaire, deux

adjoints au maire (dont un repris de justice), et leurs dames. Quatre chefs de grandes maisons de guano (qui est le produit noble d'Ormesse), et leurs poules. Deux journalistes faiseurs d'opinion moyenne et leurs petites amies; trois bookmakers patrons de bordels avec leurs femmes légitimes. Un jeune poète pédéraste, mûrissant pour Paris, avec son vieux. Six comparses, abrutis de moindre classe, et vaguement hauts fonctionnaires de la Justice, des Finances et de l'Instruction publique, sans femmes. Trente abrutis au total. Vingt-six gueules, quatre figures, pas un visage. (Ridicule où ne pas tomber : juger les Ormessains par leurs notables. Il faut attendre. N'oublier pas qu'Ormesse compte 262.990 âmes. En comptant les quarante crétins qui prenaient l'air aux bords d'une eau croupie, nous arrivons seulement à soixante-dix individualités regrettables. Restent 262.920 âmes. Tous les espoirs sont permis.) Il ne fallut pas moins que cette consolation arithmétique pour maintenir l'ébauche d'un sourire sur les lèvres de Dominique déçu. Il reçut d'ailleurs, coup sur coup, trois réponses : l'un des adjoints (le repris de justice) l'avait regardé en haussant un sourcil, à trois reprises, ce qui est le signe de reconnaissance des Anciens de Fresnes; puis avait détourné les yeux avec déception. Ensuite, la poule de monsieur D...-F..., le plus gros producteur de guano d'Ormesse, lui avait brindé un coup d'œil incendiaire. Enfin le pédéraste avait pâli. Mais Dominique se déroba à tout. Ces gens ne devaient pas comprendre. De son sourire, il fit un tic nerveux, une grimace horrible, qui répandit la terreur et la pitié au cœur de ses correspondants. Le calme revenu, il balança à commander sa choucroute, — la commanda, — annula la commande, — fut tenté de partir, — n'en fit rien, — puis pria qu'on attendît, et, s'étant levé, se dirigea, informations prises, vers les lavabos, pour y faire pipi.

(A suivre.)

JACQUES LEMARCHAND.

LETTRES IMAGINAIRES

I

Héraclite a Parménide

Halicarnasse, le jour de la pleine lune
sous le signe des Gémeaux.

Héraclite à Parménide de Milet, son ami et compétiteur en sagesse, salut et prospérité d'abord!

Le serviteur qui généralement m'apporte les résultats de tes recherches et te rapporte à l'occasion un de mes petits essais de pensée pourra te dire combien ta dernière lettre m'a ému. Ton idée est à la fois étonnante et toute naturelle, comme l'apparition d'Athèna, dont nous parlent les poètes, aux yeux de ses protégés. Permets-moi d'employer cette image pour caractériser ce que ta découverte a en même temps d'inattendu et de lumineux, encore que nous sachions l'un et l'autre que ces récits d'apparition de la déesse ne portent que sur des faits incertains.

Ta constatation s'impose tellement à l'évidence — ce qui ne la rend d'ailleurs pas moins méritoire — que je suis surpris de ne l'avoir pas faite moi-même. Cela tient peut-être à ce que l'origine des choses et leur incessante transmutation entre elles frappent plus mon esprit que leur présence réelle et actuelle. Pour moi, cette présence n'est qu'une transition entre la naissance et la disparition des choses, une simple goutte d'eau dans un fleuve dont nous

n'apercevons ni le début ni la fin. Toi, au contraire, tu vois que le fleuve est formé de gouttes semblables et tu t'interroges sur la qualité fondamentale qui leur est commune à toutes.

Or, cette qualité est qu'elles existent! Ah! Parménide, d'heure en heure je comprends mieux quelle puissance il a fallu à ton esprit pour trouver, dans une simple et coutumière tournure de langage que nous employons cent fois par jour sans même y penser, la question et la réponse. Le genêt *est* jaune, le taureau *est* fort, les citoyens de Corinthe *sont* nombreux : nous disons cela sans y prêter attention. Mais toi, tu as observé que l'on peut faire abstraction du genêt et de la couleur jaune et du taureau, et de la force et de Corinthe et de ses citoyens, et que c'est précisément par là qu'on obtient, grâce à la permanence de « est » et de « sont », la qualité la plus éminente de l'univers : l'être.

J'admire et approuve également ta suggestion tendant à opposer au concept si heureusement découvert par toi de l'être celui du non-être. L'être, dont tu concentres précisément dans ce mot l'abondance incommensurable, bien que non infinie, est rendu plus magnifique encore par l'idée du non-être. Je frémis presque lorsque j'essaie de songer au non-être. Qu'est-ce que le morne abandon du Hadès, qu'est-ce que les prairies élyséennes où errent les ombres des défunts, à côté de l'épouvantable image que tu éveilles en nous? J'en viens presque à douter qu'elle soit possible. Car, lorsque je pense que quelque chose n'existe pas, cette chose, par ma pensée même, ne se trouve-t-elle pas promue au rang de ce qui existe?

Ici, une autre indication de toi me stimule : tu remarques que la qualité de l'être échoit bien à toutes choses, mais pas dans la même mesure. Certaines choses, comme les hommes, les idées, ont, si je te comprends bien, un être plus dense, d'autres un être plus ténu, et les plus bas situées se tiennent tout juste à la limite du non-être. Ainsi pouvons-nous nous représenter l'être comme un principe

invisible, imprégnant toutes choses avec plus ou moins de force. Ou encore, dirais-je, comme un liquide dont le flot circule à travers les êtres et les maintient en vie.

Tu vois, Parménide, avec quelle docilité j'obéis aux rênes de ta pensée. Pourtant, une étrange tristesse s'est abattue sur moi depuis que j'ai compris l'importance de ton exploit. Ce n'est pas, comme tu le crois peut-être, la crainte de voir ta conception de l'être m'obscurcir le sens, si important pour moi, de l'origine des choses, de leur devenir, de leur continuel passage d'une forme à une autre forme — mouvement incessant qui seul constitue la vie et qui en même temps vous en libère. Ne retires-tu pas je ne sais quoi aux choses, quand tu leur dis qu'elles existent? Et peut-être ce que tu leur retires ainsi est-il précisément l'innocent avoir des choses, cette qualité originelle que tu as si admirablement caractérisée à l'aide du verbe jusqu'alors le plus banal et fixée pour aussi longtemps que vivra l'espèce humaine.

Quelques heures après avoir reçu ton message, je me rendais lentement de mon petit domaine vers la ville, pour songer à ta découverte dans l'atmosphère du soir. Flânant à travers les champs d'orge, je passai devant le haras de Léagoras, où les lads amenaient précisément sur la piste un splendide étalon de Cappadoce. Puis je m'arrêtai un instant à l'école pugilistique, aux portes de la ville; un dernier combat s'y livrait, tandis que les autres éphèbes se préparaient déjà à partir, et j'admirai ensuite les parterres de fleurs dont nos édiles ont récemment orné la porte de l'est. De riches platebandes d'œillets, de violettes, de pavots et de lauriers sont disposées avec ordre autour des statues dans leurs niches murales. Le lieu est beau. Le parfum des fleurs se mêle à l'arome salin que la brise de mer apporte. Arrivé en ville, je me suis promené sur le marché, à mon habitude, pêchant au passage des bribes de tractations et d'affaires dans les propos des passants.

Or, hier, il me semblait que derrière tout cela, derrière

les chevaux, les fleurs, les boxeurs, les statues du portique, la foule mouvante dans les rues, ta conception de l'existence se dressait comme un miroir qui donnait un double à chaque forme. Toutes choses en devenaient plus claires, plus précises, mais avec une pointe de frayeur et de lassitude que je ne leur avais pas connue jusqu'alors. Et, pendant la nuit, je rêvai qu'Héraclès fendait le corps de Hèra avec une hache à double tranchant.

Reçois mes félicitations réitérées, et adieu.

II

MESSER RICARDO DEI RICCARDI,
Podestat de San Donato près de Florence
A MESSER NICOLAS MACHIAVEL,
ancien secrétaire d'État, à San Donato

Florence, 9 septembre 1499.

Cher Messer Machiavel, cher et vénéré ami,

Vous avez bien fait de suivre mon conseil et de ne pas venir de votre personne à Florence. Car il ne fait pas bon parler de vous aux citoyens de cette ville. Ils prétendent que le règlement rédigé par vous pour le service en campagne des fantassins a, par son obscurité, mis le sire de Lucques en mesure de rejeter sans peine nos troupes, lors de la rencontre du pont San Luigi. Pour ma part, Messer Machiavel, je ne parviens pas à le croire, ayant lu avec admiration et plaisir votre ouvrage, écrit dans la meilleure tradition des écrivains de l'antiquité. Il se peut, d'ailleurs, que cet ouvrage soit un peu trop fort pour le simple guerrier.

Ce n'est qu'après une longue attente et de sérieuses difficultés que j'ai réussi à obtenir audience de Son Altesse le duc de Valentinois. Depuis que le roi de France lui a

conféré cette dignité, César Borgia est devenu plus fier encore. Mais vous avez raison : il ensorcelle les gens. J'allais chez lui avec une certaine appréhension, et seule mon amitié pour vous me donnait de la force. Cependant, il se borna à me dire quelques paroles gracieuses, et j'eus l'impression d'être depuis de longues années déjà dans ses faveurs. Puis, lorsque je voulus, avec une harangue savamment composée, lui remettre la première partie de votre livre *Du Prince*, il m'interrompit d'un sourire et me montra la toute première épreuve qu'il avait déjà reçue de votre imprimeur. De même, il a pris soin que ses secrétaires eussent connaissance de tout écrit nouveau paraissant en Italie, avant même que l'auteur en reçût les bonnes feuilles. Tout est étonnant en cet homme vraiment grand.

Le duc a parlé de votre *Prince* en termes suprêmement élogieux. Il n'en finissait plus de vanter votre intelligence, votre pénétration et votre franchise. Il parlait avec enthousiasme, je dois dire, des abondants exemples que vous avez si excellemment choisis dans l'histoire universelle pour appuyer votre doctrine, et du grand nombre de conseils pratiques qu'on trouve dans votre œuvre et qui sont, disait-il, si précieux pour l'homme d'État en situation responsable.

« Surtout, poursuivit le duc, j'admire la façon dont Messer de Machiavel présente la défense du mal, considéré comme l'instrument qui permet de réaliser le bien. Il me sera d'ailleurs permis d'ajouter (et il eut, en prononçant ces paroles, un sourire que les Grâces elles-mêmes semblaient, par leur enchantement, faire naître sur ses lèvres expressives) que c'est là non seulement ma manière de voir, mais aussi ma manière de procéder. Les sots, il est vrai, la blâment ou vont même jusqu'à croire qu'elle est en contradiction avec les enseignements de notre sainte Église, dont je me garde toutefois scrupuleusement de m'écarter », ajouta-t-il d'un air redevenu sérieux.

La longueur et l'air confidentiel de notre entretien com-

mençaient déjà à inquiéter la suite du duc, qui faisait cercle à quelque distance. Aussi m'empressai-je — pouvant m'appuyer sur tant de propos flatteurs à votre sujet — d'en venir au but véritable de ma visite : votre demande pour entrer à son service.

Il me faut malheureusement vous informer, Messer Machiavel, qu'à ces paroles de ma part un nuage passa sur les traits du duc de Valentinois. Il garda un moment le silence, puis déclara lentement :

« Je crois, Monsieur le Podestat, que nous ne saurions manifester plus de courtoisie à Messer Machiavel qu'en appliquant strictement à sa requête les règles de cet art politique si admirablement exposé par lui. Et, dès lors, son esprit hors de pair comprendra sans plus que son entrée à mon service équivaudrait à reconnaître publiquement mon immortalité. En vertu de ses préceptes eux-mêmes, il sera donc obligé de considérer que c'est impossible. De plus, la condamnation du *Prince* par l'office pontifical chargé d'interdire les mauvais livres sera prononcée dès les prochaines semaines. J'ai veillé — conclut le duc — qu'on déclare partout que cette prompte sentence est due à mon insistance particulière. Messer Machiavel saura précisément goûter toute la subtilité de ce trait. »

Pour l'amour de vous, cher ami, je fus encore plus indigné que déconcerté. J'osai contredire le duc et lui rappelai que lui-même, il y avait quelques instants, venait de se proclamer d'accord avec vos idées. César Borgia sourit — mais ce n'était plus le sourire des Grâces.

« On pense ces choses-là, mais on ne les dit pas. Ou plutôt — se reprit-il — on les fait, mais on ne va même pas jusqu'à les penser. Voyez-vous, Monsieur le Podestat (et le duc mit amicalement son bras sur mon épaule, mais je sentais que ce geste avait quelque chose d'un congé), les hommes se divisent en deux catégories : ceux qui font les choses, et ceux qui les enseignent. Il ne faut pas mélanger les deux espèces. »

Je voulus répondre, lui dire qu'il venait de me tenir des propos que je n'avais qu'à répéter pour produire les mêmes effets que s'il vous eût pris à son service. Par bonheur, un certain frémissement de ses narines m'avisa de n'en rien faire. Il s'inclina légèrement; l'ambassadeur du prince de Piombino, dont l'audience venait après la mienne, s'approcha, et je me retirai, suivi par les regards narquois des courtisans du duc et par ceux de nos chers concitoyens, dont l'attitude envers César Borgia était encore plus rampante que celle de ses propres gentilshommes.

Je suis désolé de n'avoir pas de meilleures nouvelles à vous donner. Pourtant, je me suis mieux acquitté de votre seconde commission. Un bon ange m'a inspiré l'idée d'examiner encore une fois le bois de noyer que vous avez envoyé en ville pour le vendre. Et j'ai découvert qu'il était de première qualité, tandis que vous ne l'aviez étiqueté que comme étant de la seconde. Ah! Messer Machiavel, vous avez un esprit admirable, mais, dans les affaires de la vie courante, il faut vous surveiller comme un enfant! J'ai réparé l'erreur et j'ai réussi à obtenir un beau supplément de prix; je vous rapporterai le compte après-demain. Je me réjouis déjà de vous entendre de nouveau expliquer Tite-Live.

Votre serviteur et ami,

RICARDO DEI RICCARDI.

III

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE HEINRICH VON KLEIST

Kœnigsberg, 10 juin 1795.

...ne faire savoir à personne que je suis ici. C'est de la plus grande importance.

Que te dire, que t'écrire, sinon que je l'ai entendu?

Nous nous rendîmes de bonne heure à l'Université, l'affluence y étant toujours extrême. Il paraît d'ailleurs qu'il ne fera plus son cours que durant un semestre. Tandis que l'auditoire des autres professeurs se tenait encore dans les couloirs, parce que les maîtres en question allongent volontiers de quelques minutes le quart d'heure de grâce coutumier aux Facultés, le grand amphithéâtre était déjà comble. Kant, en effet, est extraordinairement ponctuel. Quand il entra, un silence angoissant se fit. Il n'y eut aucun tapement de pieds.

Le petit homme monta en chaire et se mit à parler comme si les centaines de personnes réunies pour l'écouter n'existaient point. Au reste, il n'est pas aussi bossu qu'on le dit toujours; ce n'est qu'une très insignifiante déviation, qui donne à sa silhouette quelque chose de piquant. Sa conférence, comment te la décrire? T'est-il arrivé d'éprouver le désir étrange de détacher ta chair de tes os, comme avec une lame tranchante, et de décortiquer ton squelette jusqu'à ce qu'il soit totalement à nu? Eh bien, c'est ce que je ressentis tandis que Kant parlait. Il faisait sa leçon sur *La critique du jugement*, reprenant de fond en comble le chapitre consacré au génie. Tout s'éclairait pour moi; il me semblait que tout ce que j'avais fait jusqu'à présent n'était rien. Mais, maintenant, je possède le moyen de recommencer par le début et de prendre un meilleur départ: ce moyen, Kant me l'a fourni. Rien en moi n'est resté dans l'obscurité.

Quelle erreur de vouloir s'occuper d'art sans avoir d'abord approfondi ce que l'art doit être par essence! Lorsque Kant eut terminé, c'est alors qu'il t'aurait fallu entendre ces trépignements! C'était à croire que les poutres allaient dégringoler du plafond. Le petit vieillard descendit de sa chaire comme s'il ne s'était aperçu de rien. Sa face est d'ailleurs singulière, façonnée en forme de triangle avec la pointe en bas. Le front est large et haut, bien que sillonné de rides très fines. Cependant, autour du menton

et de la bouche, le visage devient différent : ramassé, quasi flaireur (on raconte généralement à Kœnigsberg que Kant a une excellente table). Mais j'oubliais les yeux. Ils sont très grands, et je dirais qu'ils ont presque un air d'innocence. Leur regard est celui d'un enfant qui démolit sa poupée pour voir ce qu'il y a dedans.

J'ai encore quinze jours de congé. Je vais aviser aux moyens de jouir aussi de sa fréquentation personnelle. Le cousin de Br., qui siège au gouvernement, arrangera la chose. Écoute : je suis désespéré. Ma santé, malheureusement, n'est pas des meilleures. Mon sommeil est fort agité, et des songes accablants me visitent. Quel jugement portes-tu sur un homme qui rêve ceci : un charmant paysage, de vieux arbres, un fleuve, à l'arrière-plan une douce chaîne de montagnes bleutées, et un immense ciel dégagé, avec de petits nuages rougeoyants. Tout est beau. Même sur la toile d'une araignée qui s'est installée entre les branches d'un chêne, un reste de rosée étincelle comme une gemme. Soudain paraît un nain en culotte de satin noir et jabot de dentelle; il attrape la toile d'araignée, l'étire, les mailles deviennent de plus en plus grandes, le nain aussi, sans cesser pourtant d'être un nain, jusqu'à ce que les fils grisâtres finissent par envelopper tout le ciel. Le fleuve, les arbres, les montagnes sont encore visibles, mais très pâlis et à ce point fractionnés par l'épaisse toile que l'œil ne peut jamais en saisir qu'une partie.

C'était affreux; je m'éveillai, la tête douloureuse, et réveillai Br. du même coup. L'excellent garçon s'en fut à la cuisine de nos logeurs et me fit de la limonade. Vers le matin, je m'assoupis de nouveau et eus encore un rêve. J'accompagnais Dante dans sa descente aux enfers. Mais rien n'était semblable à ce qu'il décrit dans son poème; nous ne voyions ni chaudières, ni bourbiers. La punition ou la purification des âmes se faisait d'une autre manière. Certains défunts erraient, métamorphosés en animaux et se tourmentant à l'extrême, car ils avaient conscience de

n'être pas des bêtes. La plupart cependant, hommes et femmes, étaient mués en troncs d'arbres. Beaucoup étaient déjà entièrement revêtus d'écorce, et leurs visages ne transparaissaient plus qu'indistinctement. D'autres, en revanche, avaient une forme semi-humaine. Les cimes de ces arbres ressemblaient à des racines poussant en hauteur et allant s'enfoncer dans la voûte noire. Là où la métamorphose était le plus avancée, racines et cheveux apparaissaient confondus, et des parcelles de glèbe y étaient collées. Nous aussi, au passage, en reçumes des bribes dans la figure, car le ciel au-dessus de nous était fait de terre. Les visages des êtres humains qui n'étaient pas encore totalement devenus arbres avaient un air de profonde affliction; ils voulaient se mouvoir, parler, interroger et ne le pouvaient point. Tandis que le haut des bras était déjà lignifié, les mains essayaient en vain d'arracher l'écorce dont la croissance gagnait. Mais plus la transformation progressait, plus les traits semblaient calmes et sans souffrance. Chez ceux qui étaient complètement mués en arbres, la face, qu'on ne discernait plus que d'une façon vaporeuse et indistincte derrière l'écorce, paraissait noyée de sommeil.

Nous passions à travers des rangées interminables de ces arbres humains, jusqu'au moment où nous fûmes attirés par une lueur lointaine qui s'intensifia rapidement pour briller bientôt d'un aveuglant éclat. A peine pouvions-nous, nous qui sortions de la pénombre crépusculaire baignant la forêt d'arbres humains, discerner l'objet d'où émanait cette lumière éblouissante. C'était un cube de marbre ayant la moitié de la taille d'un homme. Ce bloc était d'une extraordinaire régularité, avec des arêtes tranchantes comme une lame. Je remarquai alors que le cube, en dépit de la brûlante lumière qu'il dardait, était froid. Il se trouvait complètement seul sur une longue et vaste surface s'étendant à l'infini; on ne voyait plus aucun des arbres humains qui, semblables à des colonnes, unissaient le sol et la voûte des espaces souterrains. Les animaux rôdeurs avaient eux aussi

disparu. La voix me dit : « Ceci est l'âme de Kant » — et je m'éveillai.

Il faut que je refoule ce qui provoque en moi de semblables hallucinations, et je le refoulerai. Ce n'est qu'après m'être entièrement clarifié que je pourrai faire de l'art au sens véritable...

E. W. ESCHMANN.

(*Traduction de* JACQUES CHARDONNE *et* ANDRÉ BOUCHER.)

LES CONVIVES

ODE

Nous qui, par la faveur des cieux,
Sommes réunis en ces lieux
Et convives en cette fête,
Narguant infortune et trépas,
Soyons gaillards à ce repas :
Bon estomac fait bonne tête !

Table, ô merveille ! et, cependant,
Premier que n'aille notre dent
Y donner de son exercice,
Tous hommages sont dévolus
A ceux-là qui vont n'être plus
Que mystère et que sacrifice.

Oui, tous ceux-là, dites, Amis,
A notre faim qui sont promis,
Par quelles défaites extrêmes
Vont-ils quitter en ce débat
Et leur substance et leur état
Pour être mués en nous-mêmes !

Si pourtant ils souffrent cent maux,
Ces plantes et ces animaux
N'ont donc tant fâcheuse aventure;
Aussi bien ne les plaignons point
Puisque le couteau qui les point
Les hausse à l'humaine nature !

Allons, Amis, le reste est vain !
Buvons et mangeons et demain,
Demain nous ne serons que cendre :
La vie est brève en sa saison
Et la lumière à l'horizon
Déjà commence de descendre.

Les nuages vont et les vents,
Tout passe et, lui-même, le Temps,
Non plus que fleuve ne demeure;
Il court, si rapide en ses eaux !
Tandis que l'invisible faux
Fait sa moisson, heure par heure.

Que de jours avant aujourd'hui,
Qui si fièrement avaient lui,
Sont abîmés avec leur gloire !
Que celui-ci — nous ses témoins ! —
Vive à jamais, de par nos soins,
Aux beaux domaines de Mémoire !

Bacchus, nous t'avons honoré
Et maintes fois t'avons tiré
De la prison de la bouteille;
Comme les héros et les fous,
Plus haut que nous élève-nous,
Par métamorphose et merveille !

Donne-nous d'entendre et de voir
Au delà de l'humain pouvoir,
Bacchus, et, sous ton libre empire,
Rappelle-nous à l'Unité,
Frères en la même cité
Et confus au même délire !

Tous émus des mêmes transports,
Veille ton sang ! voici les bords
De sapience et d'allégresse :
Je reconnais notre maison,
Voici le ciel et la raison,
Voici le cœur de notre Grèce.

D'Académos je vois les fleurs,
Le sage au milieu des douleurs
Conservant son âme tranquille,
Pyrrhon qui ne dit oui ni non,
Et, sur la piste de Zénon,
Courir un immobile Achille.

Mais, non loin de ces beaux esprits
Tel se gausse et, plein de mépris
Et d'insolence à leur encontre :
« Le mouvement n'est pas », dit-on !
Et frappant le sol du bâton,
C'est en marchant qu'il le démontre.

Encore un coup : à sa santé !
Ce sont propos de vérité
Que ceux d'une cynique bouche.
Vêtu des trous de son manteau,
Crésus l'envie, et son tonneau
Lui vaut mieux que royale couche.

Souventes fois, lanterne en main,
Il sort, il court, il cherche en vain
Un homme, hélas ! Amis, qu'importe !
Écoutons plutôt celui-ci
Qui nous dit l'ultime souci
D'Orphée à l'infernale porte.

Ou ceux-là, riant et chantant,
Dont vont les propos méditant
Tantôt le compas géomètre,
L'audace d'Icare et son lot,
Andromède en pleurs et, tantôt,
Les jeux du Néant avec l'Être.

Ou d'autres si fins aux discours,
Et, dans ses tours et ses atours,
Amants de la belle Dispute,
Qui se meurent à ce tourment
Et qui mènent un argument,
Marsyas, à damner ta flûte !

Maintenant, Amis, levons-nous !
Car celui-ci, seul entre tous,
A conquis les routes certaines :
Il sut le secret et le sens,
Il fut aimé des jeunes gens,
Et mourut, martyr, en Athènes.

Il est mort, Ami, verse encor !
Mais quoi ! ce verre comblé d'or
Me point d'une froidure aiguë :
Je sens un crêpe sur mes yeux
Et dans ce vin délicieux
L'amertume de la ciguë.

Son enseignement le plus beau,
Il le mena jusqu'au tombeau
En chantant, de même le cygne,
Et, quand ce le fut aux destins,
Pressa pour de nouveaux matins
Les fruits de la funèbre vigne.

Incessamment l'âme poursuit,
Fuyante au souterrain conduit,
La délivrance délectable...
Mais à peine, Amis, je vous vois,
Et l'ombre envahit à la fois
Nos entretiens et notre table.

Lassés des phœbéens travaux,
Voici qu'ont les quatre chevaux
Passé les fatales écluses :
Goûtons à cet apaisement
Et n'ayons plus, de ce moment,
D'autre éloquence que des Muses !

Disons l'ordre de l'Univers,
Que l'on retrouve dans nos vers
Son harmonie et sa syntaxe !
La Grande Lyre nous conduit
Cependant que tourne la nuit,
Puissante et douce sur son axe.

Or donc, haut l'esprit et le cœur !
Déjà les planètes en chœur
Ont atteint leur sublime faîte,
En attendant — levons le front ! —
L'heure où les dieux nous induiront
A la connaissance parfaite !

VINCENT MUSELLI.

JOURNAL LITTÉRAIRE

(Fragments)

1937

Vendredi 1er *janvier.* — Ce manuscrit d'*Amours*, que j'ai rattrapé des mains du libraire Bérès, dont je me suis mis à lire quelques passages, me reporte depuis deux ou trois jours à mes amours avec Jeanne Marié. Je suis navré, au delà de ce que je puis dire, j'ai un regret ! je m'en veux ! quand je songe combien j'ai mal profité de cette merveilleuse créature, si bien disposée, qui eût pu l'être encore davantage si j'avais su y répondre. Je ne savais rien. Certaines caresses réciproques qui me sont devenues une si grande jouissance... je ne pensais à rien. Je ne pensais qu'à dormir, à me promener, à rêvasser, à cent lieues moralement et physiquement des délices de l'amour physique. Que devait-elle penser ? Comment devait-elle me juger ? Surtout ayant cinq ans de plus que moi, ce qui devait ajouter à sa déception ? Ce n'est qu'à notre recommencement, en 1894, je crois, que je commençai à être un peu éveillé, dégourdi. Il était bien temps ! Elle avait sa liaison avec Fugère. Elle était à la veille de leur mariage. Elle m'offrait de continuer, en prenant des précautions. Je ne sus même pas en profiter. Je me console en me disant que ce que m'a dit souvent le « fléau » est peut-être vrai, que je dois à cette sagesse — par ignorance, par esprit ailleurs — d'avoir gardé jusqu'à soixante ans passés des moyens assez

estimables, que je regrette bien de ne plus avoir avec ..., étant la première femme que je trouve si sensible à..., recommençant aussitôt à jouir, n'arrêtant pas de couler, vrai délice pour un amant. Je dîne ce soir chez elle, je suis déjà plein d'idées...

Amours, illisible de détails inutiles. Je ne regrette pas de l'avoir laissé de côté.

Minuit. — Je suis dans un bien mauvais état. Je n'ai jamais eu aucune ambition. J'en ai encore moins. Je me moque presque de la littérature. Je ne pense qu'à une femme et qu'à faire l'amour. A l'inverse de ce qu'on dit de l'ordre des passions.

Lundi 4 janvier. — Réunion ce soir à 9 heures, au Café Voltaire, sous l'initiative et la présidence de Chaffiol-Debillemont, pour la reprise des *Marges* de Montfort. Discours ridicule de Chaffiol-Debillemont : « Montfort un grand homme... ses chefs-d'œuvre... entretenir sa gloire... » et autres hyperboles et autres exagérations, et autres excès comme ceci : « Montfort notre maître à tous ». Dire que lorsque je mourrai, j'aurai peut-être des lascars pour m'arranger de cette façon ! Je disais tout bas à Maurice Garçon et à Billy : « Moi, j'ai mis dans mon testament : Ni fleurs, ni couronnes, ni discours, ni surtout « Société d'Amis » posthume. » On était pas loin de cinquante. Le meilleur moyen pour n'y pas voir clair et ne pouvoir rien décider. Maurice Leblond romantique : « Montfort est mort. Ne serait-il pas plus beau de laisser les *Marges* mourir avec lui ? » Fauchois trouvant bien qu'on veuille les continuer, mais à condition d'en faire « une brillante revue ». Un premier comité a été formé sous le choix d'Ernest Tisserand. Environ une douzaine. C'est encore trop. Il y aura ensuite un comité de rédaction, qui acceptera ou refusera les articles. Cela présage de jolies petites rancunes, comme de jolies « petites importances » que se donneront d'autres. Le projet de Chaffiol-Debillemont n'est pas mauvais.

Tâcher de publier les *Marges* pendant un an. Il s'attend à cette époque à être saqué de sa banque. Il a le projet de s'établir libraire. Il ferait dans les *Marges* une section de Bibliophilie qui servirait son commerce. La revue pourrait alors avoir son existence à peu près assurée, sans que rien touche en rien à son caractère et à sa tenue littéraire. Une petite chose, comme elle a toujours été, mais une petite chose fort estimable. Je lui ai dit : « Mettez-vous à deux ou trois pour la diriger. Ce sera bien suffisant. »

Fauchois a parlé de la franchise et de la liberté qu'il faudra avoir pour « refuser des manuscrits même entre amis ». Il a raconté qu'un jour il a apporté une nouvelle à Montfort qui l'a publiée. Quelque temps après, il lui en a apporté une autre. Montfort lui a dit : « Non, mon vieux. Je veux du Fauchois de « première zone » (comme le Champagne). Pas cela. » Fauchois dit que sur le moment il n'a pas été content, mais que deux mois après, en relisant sa nouvelle, il a reconnu que Montfort avait raison.

Qu'est-ce que du Fauchois de « première zone »?

Ce farceur de Tisserand voulait me fourrer d'un comité. Je l'ai vivement prié de me ficher la paix.

Nous étions là quelques-uns le visage assez marqué : Maurice Leblond, Georges Le Cardonnel, Claude Berton, moi-même, hélas! J'étais assis en face d'une glace. Je me voyais avec mes cheveux gris, presque blancs à la lumière, en nuage un peu crêpelé au-dessus de mon front. Ah! vieux monsieur!

Il y avait aussi le marquis Xavier de Magallon, grand poète à la mode de *l'Action française*.

Dans *l'Ordre*, quelques citations de Miguel de Unamuno, qui vient de mourir, prises d'entre plusieurs autres :

Dans la plupart des histoires de la philosophie que je connais, on nous présente les systèmes comme naissant les uns des autres et leurs auteurs, les philosophes, ne nous apparaissent que comme de simples prétextes. La biographie intime des

philosophes, des hommes qui font la philosophie, occupe la place secondaire. Et c'est elle cependant, c'est cette biographie intime qui nous explique le plus de choses...

Tâche de vivre dans un continuel vertige passionnel, d'être dominé par une passion. Seuls, les passionnés mènent à bien des œuvres vraiment durables et fécondes. Quand tu entends dire de quelqu'un qu'il est impeccable, quel que soit le sens qu'on donne à ce mot stupide, fuis-le...

Ce ne sont pas nos idées qui nous rendent optimistes ou pessimistes, c'est notre optimisme ou notre pessimisme qui produit nos idées...

L'homme, par cela seul qu'il est homme, qu'il a une conscience, est déjà, par rapport à un âne ou à un crabe, un animal malade. La conscience est une maladie...

Remarquable, mais le 2 et le 4 pas neuf pour moi.

Mercredi 6 janvier. — J'avais des achats à faire pour... au bazar de l'Hôtel-de-Ville, après déjeuner. Je suis passé comme je fais toujours, par le quai Saint-Michel, Notre-Dame. Je regardais les maisons qui sont là, je me disais : « Habiter là ? J'aurais horreur d'avoir ce monument devant les yeux. » Aucune idée contre-religieuse. C'est uniquement question d'hygiène d'esprit. Je n'aimerais pas plus avoir un hôpital, un cimetière, une prison, un sanatorium, un asile d'aliénés.

Maurice Martin du Gard a publié il y a quelque temps un volume de réflexions sur des gens, de notes, presque de maximes : *Caractères et Confidences*, tout à fait remarquables : finesse, intelligence, qualité d'observation, moquerie légère, tout cela exprimé non moins parfaitement. Je lui ai d'ailleurs écrit tout le bien que j'en pense. Il y a quelques jours, je vois venir au Mercure un des rédacteurs d'un répertoire bibliographique sur fiches qui paraît depuis deux ans environ, J.-G. Tricot, le même qui a eu la gentillesse de faire une fiche si élogieuse sur *Passe-Temps*, bien que la publication en ait été faite avant le

début de ce répertoire. Je lui demande s'il a lu le volume de Maurice Martin du Gard et je me mets à lui dire tout le bien que j'en pense. Il m'apprend qu'il a fait une fiche à son sujet, qu'il m'y a même nommé, et Maurice Martin du Gard, en le remerciant, s'est montré très flatté du rapprochement. Tricot a eu l'obligeance de m'envoyer cette fiche. Le passage me concernant est ainsi : « ...cette tournure d'esprit et ce tour de langage qu'illustrèrent La Rochefoucauld, puis Chamfort, et dont le maître incomparable est aujourd'hui Paul Léautaud. » Que je ne me doute jamais qu'on me trouve tant de mérites, je l'ai déjà noté et je pourrai le noter jusqu'à la fin de ma vie. Je pense surtout, et je peux l'écrire ici, puisqu'on ne le lira peut-être jamais, ou quand je serai mort, combien ces petites choses m'ont donné peu de peine, tout comme les notes de *Amour* que j'ai écrites un dimanche matin, en lavant mon linge. Jaillies de mon esprit, le temps de les écrire sur le papier. Absolument rien de plus. Absolument rien d'aucun travail de fignolage, de polissage. Absolument tel que c'est venu. Je le dirais, on me prendrait pour un vantard.

Jeudi 7 janvier. — Cette après-midi, visite d'Albertine. Arrivée à trois heures. Partie à cinq. Elle m'embête bien. Je n'ai rien à lui dire. Elle parlait. Pas une visite pour couper court. Je dormais presque.

Elle m'a parlé de deux romans qu'elle a lus, un de Joseph Kessel, j'ai oublié le titre, un autre de Martin Maurice : *Amour, terre inconnue*, tous les deux sur des cas passionnels assez particuliers, un peu risqués, peut-être assez inventés, me confiant qu'elle y a trouvé un très grand plaisir, une jouissance presque physique, me laissant entendre qu'elle les a lus tous les deux, en tout cas celui de Kessel, « d'une main... ». Elle avoue qu'elle reçoit beaucoup d'effet de ce genre de lectures. C'est bien une créature qui ne doit pas ressentir grand'chose, comme elle est la première à le dire. Elle dit même : rien. Je lui ai demandé si elle

connaît *le Rideau levé.* Non. Je lui en ai dit à peu près le sujet. « Voilà ce qu'il me faudrait. »

Elle est un peu poseuse.

Auriant arrive ce soir, avec une brochure de *la Navette*, qu'il vient d'acheter. Nous parlons de cette petite merveille, où le dialogue est si léger, vif, en même temps si profond. Bien supérieur à du Sacha Guitry, nous sommes tous les deux de cet avis. Du véritable esprit. Nous parlons de la vie de Becque, une vie pas heureuse, certes, par tout ce qu'on en connaît, combien il a dû être blessé souvent dans ses affaires de femmes, quel mépris et quelle moquerie cela avait dû lui laisser. Auriant prononce le mot : dupé, et aussitôt le nom de Meilhac, « si bien dupé par Liane de Pougy... ». Je n'ai pas pu m'empêcher de me récrier : « On dit toujours cela d'un homme d'un certain âge avec une jeune femme. Qui vous dit qu'il est dupé ? Je mets en fait, moi, qu'il n'y a pas un homme, de soixante ans, par exemple, à plus forte raison s'il est plus âgé, et surtout s'il est un homme d'esprit, comme était Meilhac, qui se croie encore vraiment aimé par une femme jeune. Il sait bien que ce n'est pas possible. Il sait bien que tout ce qu'on peut lui dire est pure gentillesse. Seulement, il y a des choses charmantes à voir, à regarder, à toucher : un visage, un corps, des mouvements, des expressions gracieuses. Il se dit : « Profitons-en. » Mais il n'a aucune illusion. Il est même au contraire empoisonné par les réflexions qu'il fait sur les réflexions qu'on doit faire sur lui. Ce n'est pas être dupé, cela. C'en est même loin. Je suis même bien sûr que Meilhac devait se dire : « Je suis comme les fantoches que j'ai peints. » Ce que je n'ai pas dit à Auriant, c'est que je sais là ce dont je parle.

Lundi soir, dans l'autobus, en allant à la réunion des *Marges*, il y avait un ménage bourgeois, à l'aise, certainement, chacun dans les quarante ans, la femme habillée sobrement, le visage quelconque à la regarder en passant,

mais, à la détailler, jolie, fine, un joli sourire, des expressions tendres, même amoureuses, et révélatrices sur ce point. Mardi, à mon bureau, visite d'une femme du même genre, femme d'un professeur à la retraite, venant me demander des renseignements sur Cécile Sauvage. Mêmes remarques que sur la première. Quels nigauds les hommes qui croient qu'il n'y a que les catins, les femmes à mise excentrique, à visage fardé, à allures provocantes, etc., etc. Bien des bourgeoises doivent avoir d'autres charmes, et agréments — dans tous les sens du mot — sous leur allure sans éclat, même réservée, et on peut ajouter ayant d'autant plus de prix que, chez elles : naturels. Ces deux rencontres et mes réflexions m'ont rappelé ma conversation avec Berthellemy qui croit dur comme fer qu'il n'y a pour faire l'amour que les grues.

Samedi 9 janvier. — Ce matin, visite d'un M. Caldaguès, je crois que c'est bien le nom, accompagné de Jean Loize, qui vient me demander ma collaboration pour une petite revue de publicité de spécialités pharmaceutiques appartenant au docteur Roussel — le même pour qui Jean Loize m'a acheté des manuscrits. Cette revue est mensuelle. Chaque mois, la valeur d'une page et demie du *Mercure*. Cinq cents francs. Entière liberté de sujets. Pas la moindre censure. Évidemment, c'est un petit Pactole. Ce le serait du moins pour un autre que moi. Car sur quoi écrire, chaque mois, la valeur d'une page et demie du *Mercure* ? Et avec l'entrain qui est le mien ? Je pourrai donner, il est vrai, ce que je veux, des *Mots, Propos et Anecdotes*, comme au *Mercure*, ou des passages du *Journal*. Enfin, j'ai dit oui, à peu près, en me réservant quelque temps avant une collaboration à chaque numéro. J'ai écrit il y a quelque temps un petit morceau *Mondanités*, à propos des mondanités de... J'ai écrit hier un morceau sur les comédiens, passage d'I. M. que j'ai jugé ensuite n'y pas avoir absolument sa place. Je vais mettre les deux l'un après l'autre,

et envoyer cela. Ce M. Caldaguès doit m'écrire une lettre établissant les conditions de ma collaboration.

Je disais justement hier soir à Auriant, comme il me rapportait des propos de Bernard sur les volumes que je devrai lui donner et que je ne lui donne pas, que j'ai peut-être manqué une assez belle carrière littéraire. Je ne me suis peut-être pas absolument vanté.

1938

Mercredi 2 mars. — Dans la *Nouvelle Revue Française*, article de Valéry sur Degas. Je ne puis croire à l'intelligence (qu'il a l'air de dire remarquable) qu'il prête à Degas, quand on connaît certaines opinions catégoriques et bornées de cet homme. Au cours de son article, Valéry note :

Il arrive qu'avec l'âge, l'homme, insensiblement, se modèle sur les vieilles gens qu'il observait dans sa jeunesse et trouvait ridicules ou impossibles. Il en prend parfois les manières, devient plus solennel, plus courtois, plus impérieux, parfois plus galant — ou même gaillard — qu'il ne le fut jamais au temps de sa verdeur.

Il me souvient de personnes très âgées, que je voyais, il y a fort longtemps, en province, et qui se vêtaient non plus comme elles s'étaient vêtues dans la plus grande partie de leur existence, mais à la mode des vieillards de leur jeune temps. Un certain marquis finit par des gilets couleur de lune et le monocle carré.

Observation charmante, d'une grande justesse. Ce ne peut être que sur lui-même qu'il l'a faite, car il n'est pas facile de la faire sur autrui, par la question de temps.

Je veux dire qu'on ne peut juger, par exemple, pour une personne de soixante ans aujourd'hui, comme s'habillaient les gens de cet âge quand elle était jeune. (A moins, il est vrai, d'une mémoire visuelle extraordinaire, je l'ai pour mon compte. Je me rappelle assez bien comment étaient

vêtus les gens de cet âge que je voyais quand j'étais enfant.) Il faut que, à Valéry lui-même, le goût vienne de se vêtir et de se comporter comme les gens âgés qu'il voyait quand il était jeune. J'y suis porté moi-même, sans avoir pensé à cette observation.

Plus loin il rapporte un mot de Mallarmé à Degas, mot qu'il semble bien approuver : Ce n'est point avec des idées qu'on fait des vers. C'est avec des mots.

Ah! non, non, non. J'abomine ce précepte littéraire. La littérature qui repose sur les mots? Aucun intérêt. Heredia en est un bel exemple comme poète.

Jeudi 3 mars. — Édouard Champion est mort. Je trouve ce matin au Mercure une lettre que Pierre Champion a pris la peine de m'écrire à ce sujet, rappelant nos relations de bien des années. Je ne pouvais plus me dispenser d'aller aux obsèques. Église Saint-Pierre de Chaillot, avenue Marceau. Un enterrement de grande classe, des fleurs à profusion, grandes musiques, chants nombreux, terminés, pour le défilé des invités, par un petit air de marche qui avait tout le ton d'un air de Lulli et qui m'a fait un petit instant danser sur place en cadence. Beaucoup de monde. J'ai retrouvé là George Grappe que je n'avais pas vu depuis pas loin de quarante ans. Il n'était pas mal, dans sa jeunesse. Il avait un certain air. Il est devenu bien commun, le visage coloré, l'épiderme épais.

A la sortie, Maurice Martin du Gard, qui se rendait à l'Académie pour la réception de Bérard et qui m'a emmené dans son taxi. Il me demande s'il y a encore des *Passe-Temps* au Mercure. Je lui dis qu'il y en aura toujours, toujours, et je lui demande le pourquoi de sa question. Parce qu'il a parlé de moi récemment à la radio. Il pensait qu'on se serait précipité. Je lui ai demandé si c'était de lui ou de moi qu'il se moquait, malicieux qu'il est comme personne.

Vendredi 1er avril. — Il y a longtemps que j'ai cette

opinion, depuis ma jeunesse, et je ne sais pas si je l'ai jamais notée : un écrivain ne doit pas avoir de dictionnaire. Toute recherche d'un mot, même s'il en est besoin, est une atteinte au naturel. On doit écrire avec les mots qu'on connaît, qu'on a dans la tête, qui vous viennent naturellement.

. . . .

Jeudi 5 *mai.* — Je vais tantôt rue de Castiglione, chez le chapelier anglais où j'achète mes chapeaux. Les mêmes chapeaux que je payais il y a un an 30 francs : 150 francs. Peut-être un peu de qualité supérieure. Je me suis confondu en excuses, en disant que mes moyens ne me permettent pas des chapeaux de ce prix. Cet homme m'a fait valoir où en est la livre ce matin. Hélas! hélas! ce même matin on nous annonce une dévaluation. Le franc à un sou. Je commence à me demander comment je finirai ma vie. La vie augmente chaque semaine. Ma petite réserve d'argent baisse petit à petit. La voilà atteinte une nouvelle fois dans sa valeur. Je ne gagne rien comme écrivain. Je n'ai que mes appointements du Mercure : 1.400 francs par mois. Augmentation du loyer, le charbon un prix fou, les impôts chaque année plus élevés. On nous annonce également une majoration de 8 % sur tous les impôts. Si le Mercure tombait, quel serait mon sort?

De la rue Castiglione, je suis allé au Printemps, où j'avais aussi trouvé de ces chapeaux. Je passais rue Auber. Je croise une femme fort jolie. Je me retourne pour la regarder. Je la vois retournée aussi, me souriant, et venant à moi. Elle me demande si je suis bien M. Léautaud, l'ami de Gourmont, et comme je lui dis oui, me dit qu'elle m'a vu au Mercure, où elle a donné quelques articles, me parle de la maison, de Bernard. Je finis par lui demander son nom : Madame ... Nous sommes bien restés là sur le trottoir une demi-heure à parler, elle de l'Espagne, de politique, de la situation sociale, puis tous les deux du Mercure,

de Bernard, de Duhamel, qu'elle admire beaucoup, de Valéry, de Gourmont, qu'elle paraît bien connaître. Je m'occupais peu de ce qu'elle disait. Je n'étais occupé que de la regarder, si jolie, tout à fait jolie, des yeux tendres, un nez délicieux à le baiser mille fois, une jolie bouche aux lèvres amoureuses, un léger zozottement qui ajoutait à l'agrément de sa voix. Comme elle me disait qu'il lui avait bien semblé me reconnaître mais qu'elle n'aurait pas osé m'aborder si je ne m'étais retourné, je me suis retenu (et à plusieurs reprises) de lui dire que je ne m'étais pas retourné parce que je la reconnaissais mais parce que je la trouvais si jolie. Je me disais : « Dois-je le dire ? De quoi vais-je avoir l'air ? Comment le prendra-t-elle ? » Que je suis bête ! Elle l'aurait très bien pris. Les femmes prennent toujours bien les compliments de ce genre.

Après l'avoir quittée, je me suis rappelé que Auriant m'a souvent parlé d'elle. Quand il est arrivé, je l'ai questionné à son sujet. Il s'est souvent trouvé avec elle chez Bernard, chez Mandin. Elle est la femme d'un industriel du Nord, qui la laisse assez libre. Elle s'occupe à Paris d'une sorte de cercle féministe George-Sand, rue de Vaugirard, dont elle m'a parlé pendant notre conversation : « Je suis un peu votre voisine. » Il paraît qu'elle a beaucoup tourné autour d'Auriant. C'était l'avis de Bernard et de Mandin qu'il n'aurait eu qu'un mot à dire... Auriant lui-même m'avait parlé de cela à ce moment. Mais lui ne la trouve pas jolie. Il s'est étonné de mon appréciation. Qu'est-ce qu'il lui faut ?

Au Printemps, plus de chapeau d'étoffe et plus à en espérer. J'ai pris l'autobus pour rentrer au Mercure. Descendu rue de Rivoli, à la rue du Pont-Neuf. L'idée me vient d'entrer à la Belle Jardinière. Des chapeaux comme je voulais. A un prix abordable : 45 francs. J'en ai pris deux. Demain j'irai en chercher deux autres. Je n'avais pas assez d'argent sur moi.

La vue de ce joli visage ne m'a pas égayé. Je n'étais déjà

pas dans des dispositions bien gaies : déceptions avec..., réflexions sur ma pauvreté devant le prix de toutes choses. Après avoir quitté Mme B... je me suis regardé dans une glace. Me voir comme je suis! Que vais-je me mêler de prendre plaisir à un joli visage!

. . . .

Vendredi 13 *mai.* — Ce jeune Anglais, dont je ne sais pas le nom, qui prépare une thèse sur Gourmont, qui es venu passer quelques mois à Paris pour se documenter et qui est venu plusieurs fois me voir au Mercure à ce sujet, est encore venu ce matin. Il m'a donné à lire une lettre de Gourmont qu'il a achetée récemment chez un libraire. Écrite en 1912, adressée R. G. (une femme) poste restante, rue Boileau. Elle est plus qu'intéressante, et très joliment écrite. Elle est par un certain côté émouvante. Il semble bien qu'il s'agisse d'une lectrice de Gourmont, qui lui a écrit, pour demander à le connaître. Il a dû lui répondre en consentant à la recevoir. Il parle là, de la façon la plus délicate, — à son propre égard, à lui, — de la *surprise* qu'elle a eue à le *voir*, après s'être d'abord intéressée à l'écrivain On pense à ce qu'a dû éprouver Gourmont pour son propre compte devant cette *surprise.* Il fait allusion à un *papier espagnol,* auquel elle doit tenir pour le conserver depuis si longtemps et qu'il lui retourne. « Ne le montrez pas aux hommes. Les hommes ne savent satisfaire avec les femmes que leur égoïsme. Soyez égoïste. Adieu! hirondelle de passage. Je vous appelle hirondelle parce que c'est un oiseau sauvage. » C'est bien près d'être là ce passage textuel, que j'ai retenu en lisant. Ce jeune Anglais va du reste m'envoyer une copie, que je lui ai demandée.

Il m'a demandé des renseignements sur Madame de Courrière (Sixtine). Je lui ai dit tout ce que je sais. Je lui ai parlé, ensuite, de cette Mme A..., demeurant boulevard Saint-Michel, à la porte de qui j'ai mis souvent Gourmont en quittant ensemble le Mercure après la pose chez

Vallette, et dont j'ai parlé sans la désigner dans mes *Notes et Souvenirs* sur lui. La même à qui, lui écrivant lors de notre promenade à Rouen, il envoyait une fleurette cueillie par lui dans la campagne environnante. J'ai parlé à ce jeune Anglais de la correspondance qu'elle a de Gourmont. L'idée lui est venue — hardie — d'aller la voir et de lui demander à voir ces lettres. La question se posait de savoir si elle vit toujours. En tout cas, maintenant, une vieille dame. Cette liaison remonte bien avant la guerre, puisqu'il y a eu ensuite l'histoire Miss B... et que Gourmont est mort en 1915. J'ai fait à ce jeune Anglais un tracé du boulevard Saint-Michel, vers la place Saint-Michel, à partir du boulevard Saint-Germain. Sur le côté gauche, en allant vers la place Saint-Michel, sitôt traversé la rue après le café de Cluny, la première ou la deuxième porte. Je lui ai conseillé de demander d'abord à cette dame de le recevoir, sans rien lui dire de l'objet.

J'ai revu tantôt le jeune Anglais à la Bibliothèque Doucet. Il est allé boulevard Saint-Michel dès après m'avoir quitté ce matin. C'est la première porte. Mme A... habite toujours là. Il va lui écrire. La suite sera intéressante à savoir.

Vendredi 10 *juin.* — Dans la *Nouvelle Revue Française* de ce mois, à propos de la réédition par Grasset d'un roman de Émile Clermont : *Amour promis*, quatre merveilleuses pages de Benjamin Crémieux sur le roman français psychologique, dont il établit trois séries, ce roman français psychologique dit roman d'analyse amoureuse, et essentiellement et uniquement amoureuse, et dans lequel, selon lui, Marcel Proust et Gide ont opéré une véritable révolution. Il termine en estimant qu'il faut saluer l'avènement d'une nouvelle école de romanciers qu'il appelle les psychologues du mépris, à un titre ou à un autre, et il cite, dans des sens différents, Céline, un Jean-Paul Sartre et Rouveyre, ce dernier comme ayant réhabilité la psycho-

logie cornélienne de la décision. Je ne prends cette note que comme un exemple de ce qu'un critique, extrêmement intelligent, extrêmement lettré, connaissant ce dont il parle, peut découvrir chez un auteur, lequel certainement n'a pas pensé si loin en écrivant. Rouveyre n'a aucune culture, il ne lit guère et n'a guère lu. Il était certainement à cent lieues, en écrivant *Silence*, de penser qu'il écrivait un roman cornélien. Il doit être éberlué, dans le secret de lui-même, de la portée qu'on trouve à ses romans. Ce qui revient d'ailleurs à faire son éloge, à reconnaître son talent d'analyste. *Silence* est l'histoire (la suite, plutôt, de l'histoire) d'une de ses liaisons, qu'il a dû mener comme il la raconte, sans voir plus loin que de se peindre lui-même. Si son livre est un livre de valeur (en plus de l'intérêt qu'il a pu trouver à l'écrire) c'est bien sans qu'il s'en soit douté une minute. Il y a toujours de l'inconscience dans le travail d'un écrivain, si conscient qu'il soit.

Lundi 13 *juin.* — J'ai tenu pendant ma vie un *Journal littéraire*. Le diable emporte cette manie écrivante. De quelque côté que je me tourne pour sa publication posthume, si le temps me manque pour le publier moi-même, je ne vois que perspectives de tripatouillages, de suppressions, d'adultérations, de pusillanimité, de complaisances, de relations et de petits intérêts à ménager, moi bien enfermé dans ma caisse et mon publicateur ou ma publicatrice bien tranquille sur ce que je pourrais dire. Il me prend par moments l'idée de faire de tout ce papier un beau feu dans mon jardin.

Je ris de moi, le soir, enfermé seul dans ma chambre, assis à mon petit bureau, devant mes deux bougies allumées, de me mêler d'écrire, pour quels lecteurs, Seigneur! au temps que nous sommes.

Dimanche 17 *juillet.* — Ce coin de Fontenay-aux-Roses, ce pavillon à grand jardin, que j'habite depuis

1911, qui était, il y a encore une douzaine d'années, un endroit charmant d'isolement et de tranquillité, est devenu intenable. Non seulement je suis entouré de ces sots — et goujats — à T. S. F. pour qui le vacarme paraît être la plus grande jouissance, qui font marcher leurs appareils au plus haut diapason, toutes fenêtres ouvertes, sans souci du dérangement qu'ils peuvent causer à autrui — la pensée ne leur en vient certainement même pas, — mais vers Robinson, au milieu de cette route qui mène au bois de Verrières, — qui s'appelle, je crois, Le Plessis-Robinson, — on a construit tout un lot de maisons à loyer bon marché et depuis la soirée de mercredi dernier, il y a là, pour le 14 Juillet, un bal de nuit, dont le vacarme, que m'apporte le vent, est pour moi comme s'il était à cent mètres. Voilà quatre nuits que je ne peux dormir, et j'en ai encore une à subir ce soir, ce qui fera la cinquième. Que suis-je obligé de gagner ma vie! Je ne serais pas long à décamper et à chercher ailleurs, le plus loin possible de toute cette vermine, un endroit où j'aie vraiment le silence. Il faut ajouter, par-dessus le marché, le centre d'aviation de Villacoublay et le potin des appareils dans le ciel la journée et une partie de la soirée. Je ne sais pas ce que sera la vie sociale dans cinquante ans, mais il est à prévoir qu'elle sera à se sauver.

Vie conjugale. M. Blaizot, le caissier du Mercure, a été marié pendant près de quarante ans. Son rêve avait toujours été de porter comme coiffure un béret, comme ceux qui sont devenus à la mode aujourd'hui. Opposition de sa femme. Pour éviter des scènes — elle était déjà d'un caractère odieux — il s'était soumis. Le lendemain de l'enterrement on voyait M. Blaizot arriver au Mercure, coiffé d'un béret, qui est maintenant sa coiffure.

Lundi 18 *juillet*. — Magne est arrivé ce soir, avec un chapeau neuf, beaucoup trop petit, qui lui entrait à peine sur la tête. Van Gennep qui était là a été de mon avis : « C'est vrai, mon cher, il vous entre à peine. » Magne a fini

par en convenir, disant que cela lui semblait bien que le chapelier s'était fichu de lui. En parlant, il essayait de le faire entrer davantage, mais pas moyen. « C'est dommage, lui ai-je dit. Un homme grave comme vous, vous avez l'air d'un clown. »

Dimanche 31 *juillet.* — Été aujourd'hui avec Marie Dormoy à l'Abbaye de Royaumont, où elle se propose d'aller passer une dizaine de jours dans la fin de septembre. Cette ancienne abbaye transformée en maison de repos. Voilà une idée qui ne me viendrait pas. J'aurais même une certaine horreur d'aller vivre plus ou moins de jours dans ce bâtiment religieux, ces cours à galeries de cloître, toute cette archéologie. Cent fois préférable pour moi une chambre dans n'importe quelle auberge. Je me sentirais dépaysé, sans rien d'accord avec mes occupations d'esprit. Je suis un homme d'aujourd'hui. C'est la vie d'aujourd'hui qui m'intéresse. J'écris sur ce que je vois ou sur ce qui se passe en moi. Ce bric-à-brac du passé ne m'intéresse pas, et encore moins le religieux.

Ce n'est pas pour cela que je prends cette note. A l'aller, nous avons fait une pause, après avoir déjeuné à l'Isle-Adam, dans la forêt de l'endroit. Marie Dormoy avait emporté pour elle un de ses fauteuils pliants. Je m'étais assis tout bonnement sur le sol. Au départ, je me suis levé d'un coup, sans aucune aide des mains. A mon âge, ce n'est pas mal. Cela m'intéresse autrement que l'Abbaye de Royaumont.

Lundi 24 octobre. — Jacques Crépet arrive ce matin au *Mercure* à 11 heures et demie pour commencer son service des *Journaux Intimes* de Baudelaire. Commencer un pareil travail une demi-heure avant la fermeture de la maison ! Je lui dis : « Vous voulez probablement rester pendant l'heure du déjeuner. » Il me dit : « Non. Je déjeune chez moi. Je suis marié, vous savez. Je ne suis pas mal tombé,

du reste. Après une vie de passions!... C'est du passé, cela. Fini maintenant. Ce n'est pas toujours gai. »

Je me mets à lui dire : « Eh bien, qu'est-ce que vous pensez de la situation d'un homme extrêmement épris d'une femme qui a perdu tout intérêt pour les choses de l'amour, qui n'a plus pour elles qu'éloignement complet, qui redoute même de s'y livrer pour les malaises sérieux qui en résultent pour elle!» Il me répond : « C'est encore moins drôle. C'est l'histoire de B... Il était l'amant de Mme... (je n'ai pas retenu le nom) dont il était fou. » Un jour elle lui dit : « Vous savez, c'est fini. Je ne veux plus rien du tout. » Il est vrai qu'elle avait bien quinze ans de plus que lui.

Mon cas est moins gai, c'est moi qui ai les quinze ans de plus.

Réflexions hier, à trois heures, au moment de partir chez... ayant reçu d'elle le matin un petit mot très tendre.

Il est plus embarrassant de se présenter devant une femme qui vient de vous écrire qu'on lui est très cher, — qu'animé du sentiment contraire.

Je dis : réflexion. Je ferais mieux d'écrire : sentiment, sensation.

Encore un *ajouté* pour mon petit ouvrage.

(A suivre.) PAUL LÉAUTAUD.

L'ONCLE HENRI

Me demandé-je si je crois aux miracles? je me dis que j'en ai vu, que j'en ai fait. Il ne s'agit donc plus là de croire. C'est autre chose. Le thaumaturge, est-ce le hasard, est-ce la vie? A elle seule une âme parfois est capable de déplacer des montagnes. A sa stupeur? Avec le plus grand naturel.

Un de mes souvenirs extraordinaires se place à l'époque de mes vingt ans. J'étais pur alors, préoccupé surtout de me sanctifier. Séparé de ma famille, je pouvais si peu me passer d'elle que j'avais retrouvé la Foi, parce que la Foi me semblait seule à même de supprimer et le temps et les distances; Dieu, l'Éternel, comme une table de résonance ou un poste d'écoute, au milieu du monde servait de truchement à tous les êtres. En Lui je retrouvais à la portée de mon cœur : ma mère d'abord. Grâce à Lui la télépathie n'était plus un vain mot. Par la prière, Dieu présent partout me faisait don de son ubiquité, il m'en faisait part, je la partageais avec Lui. Avec Lui présent partout, avec Lui agissant, informé à la minute des besoins de ceux que j'aimais, je leur portais secours aussitôt efficacement, sans parler d'autres menus, secrets et quotidiens échanges. Presque je les touchais et ils me touchaient mystérieusement grâce à cette mer commune où nous étions ensemble immergés, si éloignés que nous fussions les uns des autres.

Souvent je regardais le soleil et je me disais qu'en même temps qu'il m'éclairait dans ma petite chambre, il éclairait ma mère aussi dans son magasin; qu'à plus forte raison

demeurions-nous, elle et moi, dans le même, unique et universel Amour.

Pour me mortifier, en renonçant à ma solitude, aussitôt que me le permettaient mes loisirs, je m'occupais de jeunes gens pauvres que réunissait rue d'Assas l'abbé de Pitray, un petit-fils, je crois, de Mme de Ségur. Le dimanche, on me les confiait pour les promener loin de Paris dans les bois de Meudon, à Marly ou à Versailles. Au passage de certaines solennités, nous assistions à des cérémonies et pendant la semaine des Fêtes-Dieu, comme il était, je crois, prescrit par les règlements de la confrérie de passer la nuit du jeudi au vendredi au Sacré-Cœur de Montmartre, je me conformais à cet usage.

*
* *

Or, le vendredi matin, vers 6 heures, nous sortions de la basilique par un beau jour de juin, une trentaine de petits employés, de jeunes ouvriers et moi, un peu ensommeillés, pour gagner chacun de son côté son travail, lorsqu'auprès de la station de métro Marcadet, je remarquai à quelques pas de nous un homme qui s'avançait parmi tant d'autres, semblable à tous les autres. Pourquoi mon regard se porta vers lui et s'arrêta, s'attarda sur lui? je ne sais. Je l'avais dévisagé, tout d'abord, sans savoir que je le voyais et je poursuivais bien ma route depuis trois minutes peut-être au milieu de mon troupeau, dont je croyais connaître toujours l'insouciance, la gaîté. En vain; mais ce n'est qu'au moment où il me sembla que si je voulais rejoindre ce passant qui portait sur l'épaule une échelle et un camion à la main, il serait trop tard, je ne pourrais plus le retrouver, que mon trouble commença : voilà qu'il était loin ou entré quelque part, disparu à jamais hors de mes prises dans une chausse-trape et il y avait cependant quelque chose de pendant et d'urgent, comme un compte à régler entre nous, une énigme à expliquer : encore une

dizaine de pas et dans une sorte d'éclair, à la place du visage de l'inconnu, c'est celui de ma grand'mère maternelle, morte depuis longtemps, que je voyais : elle tenait ses yeux baissés avec une expression douloureuse. Puis, tout de suite elle s'effaça pour me restituer le visage de l'homme auquel je découvrais nettement une si grande ressemblance avec elle que je me dis : « C'est son fils, ce ne peut être que son fils que tu viens de rencontrer, c'est le frère de ta mère, c'est « l'oncle Henri ». Et une panique s'empara de tout mon être alerté; je m'excusai vite auprès de mes compagnons et je fis volte-face, mais j'avais beau scruter l'horizon, je ne voyais rien ou tant de marionnettes, tant de silhouettes au milieu desquelles celle qui m'intéressait seule se perdait, que je désespérais de remettre la main dessus. Pour me calmer, je me chantais que j'avais dû être en proie à une illusion, à une hallucination, provoquée par mes prières et l'insomnie. Je hâtais le pas. Il y avait bien dix ans que je ne l'avais vu, « l'oncle Henri », et je ne l'avais jamais vu que dans sa gloire, vêtu toujours comme un prince du sang : « il y avait même en lui, tel que je me le rappelais, quelque chose d'un roi, et mieux que d'un roi de théâtre, quelque chose en particulier d'Édouard VII, son contemporain, mais de prestance plus fanfaronne, avec un dédain plus marqué propre aux mandarins, le visage aussi d'un plus bel ovale et qu'allongeait la barbiche en pointe; l'œil presque invisible, écrasé entre les paupières les plus lourdes qui pesaient sur lui et des poches énormes, renflées, boursouflées qui le soulignaient comme si son regard avait côtoyé des abîmes, avant de vous rattraper. L'oncle Henri aimait les gilets très riches en velours ou en satin clair, broché ou brodé de fleurs ou d'oiseaux sous lesquels s'arrondissait majestueusement son ventre et je ne sais pourquoi chaque fois que j'avais pensé à lui jusque-là, c'était un Chinois qui se montrait, vêtu de soieries éclatantes des pieds à la tête avec des babouches de zibeline et une toque ornée de galons d'or et d'un gland : comment

concilier ce personnage pittoresque, étrange et fastueux et les traits de ma grand'mère, si digne et si simple? J'avais beau faire : ils étaient si présents l'un dans l'autre, que je les apercevais l'un après l'autre par intermittence, la mère et le fils, quand je pensais à l'un d'eux, comme il arrive dans ces jeux de cartes anglais où l'on s'amuse à métamorphoser les physionomies, en changeant de place les cartons qui les composent.

***

Cependant, je me disais que celui que la Providence venait de placer sur mon chemin était si différent par ses attributs et son harnais, par son allure et son expression de l'oncle que j'avais connu autrefois et que je rêvais et inventais depuis à plaisir, que je n'avais pu le reconnaître que par une intervention surnaturelle : je marchais longtemps à sa poursuite et je l'avais dépassé, quand je m'avisai de refaire le même trajet à rebours, en inspectant les boutiques, une à une. Enfin, l'échelle et le camion, déposés devant la porte d'un bureau de tabac, me firent signe et j'entrai. Accoudé au zinc du bar, « l'homme » était debout. Les pieds nus dans des espadrilles sans lacets, pâle d'une pâleur grise, mal lavé, mal rasé, coiffé d'une innommable casquette défoncée et décousue, sous laquelle une calvitie totale se faisait jour; pas de chemise. En fait de vêtements, un chandail à même la peau et le pantalon en lambeaux attaché par une corde : pour repérer dans ce rebut d'humanité au repos quoi que ce fût qui rappelât le personnage que je cherchais, peine inutile. Rien n'en restait; les joues pendantes, flasques annonçaient la défaite, la fatigue, la faim, l'épuisement, la veulerie; l'architecture de la face comme effondrée : seules, les lourdes paupières et les poches flagrantes qui étranglaient le regard et qui ne pouvaient guère appartenir qu'à un Blanchet attestaient, me confirmaient dans la certitude que c'était lui, bien qu'elles

n'étranglassent plus rien : celui que j'observais n'avait pas de regard; tout semblait glisser sur lui, sans l'intéresser, sans qu'il aperçût quoi que ce fût, étranger, absent universellement. Je ne sais quelle morgue, il est vrai, quand il eut remarqué mon insistance à le détailler, exaspéra ce qui demeurait de lui en lui assez pour me convaincre que je ne me trompais pas : observé, il se cabrait, il se cambrait, il se campait avec insolence, comme on se dispute à une inspection, mais tous ses refus ne me révélaient que mieux son identité; surtout la façon noble qu'il avait de maintenir à la ronde ses deux mains loin de lui et à la fin de les étaler sur son ventre qui avait fondu, en feignant d'introduire l'extrémité de ses doigts dans d'imaginaires goussets : à n'en pas douter, c'était sa pose favorite, celle qui lui était la plus familière, celle qu'il avait coutume de prendre, de garder le plus volontiers et en particulier chez le photographe; mais son attitude achevait si bien l'isolement qu'il cherchait, il était si bien défendu par sa seule contenance que je ne pouvais me décider à franchir le pas qui nous séparait, comme si j'avais dû me jeter dans un élément redoutable, pour atteindre l'île inaccessible où il demeurait : « Monsieur, lui dis-je enfin, en me violentant autant que lui, pardonnez mon indiscrétion, mais ne seriez-vous pas M. Blanchet ? » Le temps que mirent ces paroles à frapper son tympan me parut interminable et elles bourdonnaient toujours à mes oreilles, quand une voix rauque et malveillante me répondit : « Qu'est-ce que cela peut bien vous faire ? que je sois ou ne sois pas M. Blanchet ? je vous demande de me foutre la paix. — Ce que cela peut me faire ? c'est que, si vous êtes M. Blanchet, vous êtes mon oncle et je suis votre neveu, Marcel. » Alors, ce lion mal léché, qui m'avait tourné le dos pour me répondre, me découvrit de trois quarts sa face, sans consentir à me regarder, et je voyais, suspendue à ses paupières fabuleuses, une grappe de larmes qui hésita longtemps à se détacher, avant qu'il me dît doucement, toujours sans se retourner

par pudeur, je pense : « Marcel ? toi, ici, près de moi. C'est assez pour aujourd'hui. Va-t'en, va-t'en tout de suite et tu reviendras demain à cinq heures, 5, impasse d'Oran. Si j'y suis toujours, nous parlerons. » Je l'embrassai de coin sur une joue que venaient de baigner les larmes et j'emportai à l'extrémité de mes lèvres un peu de l'amertume de ce cœur maudit.

Pas d'attroupement autour de nous, mais la scène de reconnaissance que nous venions de jouer sans faute n'avait dû échapper à personne et produisait son effet; mon baiser si imprévu acheva le mélodrame, les spectateurs à la ronde presque aussi émus que nous.

***

Fidèle au rendez-vous le lendemain, j'arrivai dans un hôtel infect, où je me heurtais à chaque pas à une tinette ou à un Sidi. L'odeur qui se dégageait des water ou des chambres était la même et également repoussante. Au troisième étage, au n° 156 peut-être, je frappai. Une voix qu'on devinait hostile à tout ce qui pouvait venir du dehors fit un effort pour ne pas me dire trop rudement d'entrer, mais sans réussir à ne pas le faire à peu près sur le même ton qu'un autre eût pris pour me dire de m'en aller. Une fois dedans, impossible de décrire ce que mes yeux contemplaient : dénuement absolu, délaissement complet, solitude sans seconde : en fait de lit deux tréteaux, une planche et une paillasse sur laquelle gisait sans drap un homme nu dans une couverture brune : autour, les murs blanchis à la chaux; pas un ornement, pas un objet, pas une image où le regard pût s'accrocher comme à une bouée d'espoir ou qui rappelât une minute de bonheur : non, rien que le néant, le vide. Pour tout meuble, une chaise de bois et une table boiteuse dont le tiroir avait disparu; un peu de charcuterie et de pain y traînait à même le papier, reste du repas du soir, et un litre de vin rouge entamé; de verre point. A

deux pas de moi une caisse entr'ouverte où s'entassaient pêle-mêle quelques nippes. Jamais je n'avais de plus près constaté la misère, jamais je n'avais surpris au monde un homme à ce point abandonné de la Terre et du Ciel et même de lui-même et dans son âme sans doute encore plus que dans son apparence et cet homme n'était pas seulement pour moi un homme, mon semblable, mon frère, cet homme, c'était « l'oncle Henri », qui avait ressemblé à s'y méprendre au prince de Galles, c'était le fils de Gabrielle Blanchet, ma grand'mère, qui avait ressemblé elle-même à s'y méprendre à la reine Victoria, c'était le frère de ma propre mère, le nabab, l'Arbitre des élégances de ma jeunesse qui avait traversé mes rêves d'enfant, entouré de falbalas et d'éclats de rire, de chœurs de jeunes filles et de filles, fêtard fini. C'était lui, son identité prouvée, lui, si aimé de sa mère et de ses deux sœurs qui avaient été trois mères pour lui, lui si aimé des femmes et en particulier de sa femme qu'elle en était devenue folle d'hystérie et de jalousie jusqu'à se perdre et à le perdre, pour être sûre qu'il n'appartiendrait à aucune autre, à la fin pas même à elle. Il avait eu l'habitude de régner sur les cœurs par son goût du plaisir et du faste sans égoïsme : tout ce qu'il avait, il le partageait. Sa seule vengeance était l'ironie, le cynisme, la gouaille dont il assaisonnait ses propos et ses dons; toujours au paroxysme de l'émotion et en même temps du secret : toujours au faîte de lui-même et prêt à se précipiter aux bas-fonds.

Comment trouver un mot compatible avec dirai-je ce triomphe ou cette débâcle entière? A chaque parole que je forgeais, comme elle affleurait, il s'opposait, il l'arrêtait du geste, il la couvrait des siennes, m'imposant silence, m'invitant à me taire, à le laisser tranquille : « Es-tu venu, gamin que tu es, pour me donner des leçons ou pour en recevoir? Et crois-tu par exemple que là où tu me vois, on ait besoin de conseils? Ce ne serait pas la peine d'être descendu si bas, si c'était pour y avoir encore besoin de

quelque chose ou de quelqu'un. C'est vous qui devez avoir besoin de moi et c'est toi qu'ils ont chargé de l'ambassade; c'est toi qu'ils m'ont envoyé, les malins, parce qu'ils savaient bien que seul tu désarmerais ma colère. Toi, tu es pur. Pour combien de temps? Tu as bien fait de te dépêcher. Ah! si je t'avais senti de leur bois, tu ne te doutes pas de la réception que je t'aurais sonnée! Et voilà, te voilà ici, je t'ai donné audience, je t'ai donné l'adresse de mon palace et je t'ai ouvert la salle du Trône. L'odeur qui veille à ma porte, mon humeur et ma chienne de voix me gardent bien. Personne, tu m'entends, personne ne passe par où tu as passé pour me joindre. Sainte Nitouche, idiot, cagot, ta mine m'a plu. Tu dois manger le Bon Dieu tous les jours? Tu fais bien. Je t'aime comme ça. Au moins je pourrai peut-être croire, grâce à toi, qu'après ma sainte femme de mère et ma sœur, ta mère, il existe encore quelque chose de sain, quelque chose de propre dans la famille. Mais ne me joue pas la comédie. Tu vas me dire tout de suite ce qui t'amène. C'est que je te vois venir de loin, bien sûr, avec tes gros sabots. Dans une minute ou dans un quart d'heure ou dans trois semaines d'ici, tu vas faire le geste, sortir de ta serviette un parchemin. Alors, sors-le tout de suite. Ma signature vous est nécessaire pour disposer de quelque chose qui encore m'appartient.? Mais si vous n'avez que cette griffe-là! et comment renoncerais-je à un droit que je ne me reconnais pas, à une prétention que je n'ai pas le moins du monde l'intention de faire valoir? et comment trouverais-je un nom que j'ai oublié, que j'ai effacé de ma mémoire? Je n'ai pas de nom. » Impossible, malgré mes efforts, de lui faire quitter son cercle de méfiance. Il était comme sourd, monologuant seul comme les sourds; chaque fois que je voulais parler, refusant de m'entendre. Seulement, comme j'allais prendre la porte, une sorte de frisson le parcourut. Sa douceur n'était plus feinte ni forcée : « Marcel, je ne t'ai pas fâché au moins? Et m'as-tu bien photographié avec tes mirettes

noires? Tire-moi bien, que le portrait que tu vas leur faire de moi ressemble. N'oublie pas surtout de leur dire que d'eux et de moi, que d'eux dans leurs atours et de moi sur mon fumier, s'il y a un Dieu, c'est moi qu'il préfère, et s'il n'y a pas de Dieu, c'est encore moi le plus heureux, parce que je suis fier, libre, affranchi de toutes leurs malhonnêtetés et de tous leurs malentendus, de tous leurs mensonges. Il n'y a que là où je suis qu'est la Vérité. Je l'ai payée cher, mais je la tiens. Je n'ai qu'elle pour compagne. Ce tête-à-tête me suffit. Et insiste là-dessus, que je n'attends, que je ne veux rien d'eux, que je n'exige d'eux qu'une chose : qu'ils me foutent la paix. Sais-tu qu'il me faut faire un effort maintenant, en même temps que je m'attache à toi, pour ne pas te détester? J'avais réussi à échapper à tout et à tous, à me mettre à part, en marge et il a fallu que tu chemines matin sur le boulevard après ta messe avec ta mine de sacristain endimanché pour me rencontrer, pour me repérer, pour constater que je suis et où j'en suis. Il faut que tu aies l'âme bien faite pour qu'on ne puisse rien te cacher, pour que tu m'aies reconnu. Masque, petit curé, qui m'as démasqué, qui as défait en une seconde ce que dix années de persévérance n'avaient pas réussi à faire. Sans doute n'avais-je pas mis assez de distance, accumulé assez de silence entre eux et moi, entre moi et moi, puisque je me ressemble encore trop pour que tu ne t'y sois pas trompé. Ton œil de Blanchet a reconnu le Blanchet. Ah! si je ne savais pas qui est ta mère, je me dirais que tu n'es pas le fils de ton père, un lourdaud, à moins qu'elle ne t'ait fait tout entier toute seule. Tu tiens plus de moi que de lui. Il est vrai que le frère de la mère, c'est quelque chose. Sais-tu, petit, que depuis dix ans personne au monde ne savait plus qui je suis, pas même moi, quand tu m'as nommé. Ah! tu ne peux pas comprendre ce que tu as fait là, parce qu'on n'imagine pas ce que c'est de voyager incognito, comme moi : rien de pesant ni de gênant comme ce bagage

à étiquette et quelle délivrance que d'être sans nom, quelle faiblesse de ma part de t'avoir répondu : oui, quand tu m'as demandé si je n'étais pas, si j'étais. J'aurais si peu menti, si j'avais dit : non. Mon nom, je l'avais rayé de mes papiers. J'étais à ce point devenu anonyme. J'étais à ce point devenu personne que j'ai peut-être plutôt presque menti, quand j'ai consenti à me dire, à m'avouer celui que tu cherchais; au moins ai-je manqué de courage, de logique. J'ai cessé à ce moment d'être conséquent avec moi, puisque je renonçais à la consigne que je m'étais donnée et Dieu sait quelles catastrophes vont s'ensuivre que je ne prévois pas; aussi, quand il m'arrivera de t'en vouloir, de t'exécrer de m'avoir surpris à bout portant et d'avoir forcé ma retraite, ne t'étonne pas. Accoudé près de ce zinc, je ne me tenais pas sur mes gardes assez; c'est qu'avant que tu aies parlé, je t'avais vu et tu m'avais séduit, enjôlé. Depuis, il y a quelque chose de changé. Le passé, que j'avais renié, à la gorge me reprend et me monte au cerveau. Je ne peux plus lui échapper, aussi je ne suis pas sorti aujourd'hui. Il me semblait que ceux qui m'auraient rencontré n'auraient plus rencontré n'importe qui et je ne voulais pas commettre, compromettre « M. Blanchet » avec tout le monde. Le serais-je redevenu? M'aurais-tu rendu à moi-même? Aurais-tu de toutes pièces monté ce traquenard, combiné ce supplice? Tout me semblait si simple et de nouveau tout se complique. C'est toi qui es cause de tout, blanc-bec, mais viens te rasseoir et dis-moi comment tu as fait pour me reconnaître : quelle police ton père avait mise en chasse à mes trousses pour ne pas me laisser mourir comme je l'entendais? Ainsi le repos que j'avais trouvé, mon bonheur vous faisait de l'ombre. Il fallait le troubler et on s'est douté qu'il n'y avait que toi au monde pour m'atteindre et me toucher au bon endroit et il a fallu que, leur complice innocent, tu viennes à leur aide me rappeler qui je suis, que j'existe encore et qu'il existe au monde quelqu'un pour qui je ne suis pas un étranger.

» Reste encore. Parle-moi maintenant de ton père : c'est lui que je hais le plus et même si je me réconciliais avec lui, quelque chose en moi continuerait de le haïr, mais dis, petit frère, te voilà mon confesseur, aussi je ne te cacherai rien, je ne te cacherai pas qu'il ne s'y est pas trompé, ton bandit de père, quand il a rencontré à Vichy, il y a de cela huit ou neuf ans, une nuit d'août après minuit, comme il sortait du casino, au coin désert de la rue de Lisbonne où il logeait, quelqu'un qui lui a serré le kiki, s'il a cru que c'était moi. C'était moi en effet et il s'en est fallu de peu, crois-moi, qu'il n'y ait perdu (c'est la dernière fois que nous nous sommes rencontrés, lui et moi) le goût du pain. Le seul souvenir de ma pauvre mère qui s'est dressé entre nous au bon moment m'a empêché d'appuyer un peu plus fort. Certainement dans les disputes de ménage, on a dû plus d'une fois devant toi remuer ce mauvais souvenir, mais du train qu'il y allait le bougre doit maintenant avoir acheté toute la ville et la moitié du département. Et, seigneur à venir d'un pareil héritage, c'est ainsi que tu t'habilles, chienlit? Ah! quel dommage que je ne sois plus jeune! coquet comme j'étais, je t'aurais passé mes défroques et tu serais plus gandin que tu ne l'es dans ton neuf. Il en a de la chance, ton ladre de paternel, d'avoir mis au monde un fantôme qui ne sait pas ce que c'est que de vivre : « Passe à côté, mon fils, laisse-moi tout. » C'est ce qu'il a voulu et c'est à quoi sert la vertu, à faire croître et embellir les vices des autres. Moi aussi, j'ai un fils que j'ai aperçu de temps en temps tout petit. D'ici quelques années il aura vingt ans comme toi et comme il n'a pas connu sa grand'mère, quelque chose me chante que les hauts faits que je n'ai pas commis lui chatouillent déjà le bout des doigts et qu'il aura, lui, l'audace qui m'a manqué d'aller jusqu'au bout de lui-même, je veux dire, de ses désirs. Quand je l'ai fait, je ne suis pas si avaricieux que ce soit du sang de navet que j'aie coulé dans ses veines et j'espère bien pour lui qu'il ne se soûlera pas comme toi de fleur

d'orange ni d'eau bénite. Maintenant, va-t'en, tu en as entendu assez et je t'ai assez vu. »

***

Je rapportai le même soir dans ma lettre quotidienne à ma mère cette rencontre. Sa réponse dut être à peu près celle-ci : « Ainsi, mon petit, tu as réveillé l'épouvantail de ma vie : mon frère ! Toutes les trois, ta grand'mère, ma sœur et moi, nous n'avons pas dormi tranquilles une nuit sur deux à cause de lui. Les ténèbres l'avaient pris. Je le croyais mort et voilà qu'il est encore là qui se dresse, inquiétant. Je ne dis pas menaçant. Il n'a jamais eu le cœur de mal faire, mais toujours à deux doigts du déshonneur et toujours ennemi de lui-même, ami du malheur que nous avons fait vainement l'impossible chaque jour de ma vie pour éloigner de son chemin. Tu vas voir qu'il va gagner vite le large, qu'il va reprendre son aplomb et nous allons recommencer à trembler. Maintenant, je suis seule avec toi pour veiller sur lui. Ta grand'mère et ma sœur Alexandrine ne sont plus là, pour que nous parlions de lui ensemble. Devant ton père il est interdit, tu le sais, de prononcer son nom. Il suffit que son souvenir traverse nos conversations, pour déclencher la tempête. Son ombre seule empêche ton père de respirer. Parfois, j'ai pensé qu'un démon l'habite pour nous tourmenter. Depuis quand ne commande-t-il plus dans sa propre personne ? Quel esprit d'aveuglement et de désordre le conduit ? Mais si tu l'as retrouvé dans de pareilles circonstances, Dieu l'a voulu et qu'il ait eu la force de disparaître, de s'effacer si longtemps me laisse espérer qu'il a changé à son avantage, qu'il s'est assagi, mais non, quelque chose me crie encore plus fort que, s'il reparaît, ce n'est pas pour notre plaisir. Tâchons que ce soit pour son bien et pour le nôtre. » Plus loin : « Avant de te quitter, je ne peux pas, mon petit, ne pas te mettre en garde contre un grand défaut de ton oncle qui est ce qu'on appelle

« un beau parleur ». Tous les jours, il te racontera quelque chose de nouveau. Il aime étonner; aussi attends-toi aux confidences les plus folles. Étonner? c'est scandaliser que j'aurais dû écrire; aussi attends-toi de sa part à tout ce qui pourra te faire pâlir ou rougir. Tout le monde y passera. Il accusera et condamnera sa femme d'abord et ton père. A part sa mère et moi — et encore, en suis-je bien sûre? — il n'épargnera personne sur la terre, pas même le Bon Dieu dans le ciel. Oh! ce n'est pas par méchanceté, il n'est pas méchant, mais par besoin de tout ramener au niveau de sa misère et pour expliquer son malheur. Il n'a jamais voulu en être la cause et il nous est si naturel de nous aveugler. D'ailleurs, tu verras si ce que je te dis n'est pas vrai. Quand il t'aura dit du mal de tout le monde, à bout d'étoffe, il finira par t'en dire de lui. C'est un besoin qu'il a de dénigrer, de tout tourner en dérision et au pire. Il n'est pas menteur et je ne veux pas dire qu'il n'y aura pas un fond de vrai à tout ce qu'il dit, je te demande seulement d'en prendre et d'en laisser. »

Je venais de temps en temps le soir dans le petit « tabac » où nous nous étions revus pour la première fois et nous allions dîner ensemble, mais je ne pouvais pas obtenir de lui qu'il quittât l'horizon étroit de ses habitudes. C'est moi qui devais renoncer aux miennes et partager ses repas dans des bouges infâmes où il me présentait pompeusement à des clochards, à des laveurs de carreaux, à des mendiants de profession, et comment s'y prenait-il pour avoir de l'argent? Il ne m'était permis de payer, c'était la règle, qu'une fois sur deux. Ensuite, nous allions nous asseoir dans un petit café de son choix et il commençait ou recommençait ou rapiéçait l'histoire de sa vie, comme un conte fantastique intarissable aux anecdotes multiples, aux épisodes sans cesse renaissants, dont tous les acteurs avaient un visage à mes yeux, mais sans que j'eusse une seconde la permission d'intervenir pour placer un mot, ou j'étais rabroué. Souvent, au fort de son récit, il me

semblait halluciné. Depuis combien de temps s'était-il interdit de parler? L'afflux de ses propres paroles qui avaient retrouvé le chemin de ses lèvres le grisait ; je me gardais de l'interrompre.

*
* *

Un soir : « Mes malheurs n'ont vraiment commencé qu'avec le mariage. Avant, j'avais partout vécu en voyageur, en trimardeur, et si je laissais derrière moi des larmes, je me jetais où j'entendais rire. De fête en fête. Ruiné ou endetté, je n'avais qu'à écrire à ma mère ou à mes sœurs qui, à elles trois, faisaient l'appoint ou le plein. Toutes les femmes que je voulais, je les avais un jour ou l'autre, plutôt la veille que le lendemain. A Chaminadour, je ne sais pourquoi elles s'appelaient toutes Marie; Jeanne à Aubusson, où l'une d'elles par malheur était la fille du commissaire et faillit me conduire en prison. Je me souviens que ta grand'-mère, la pauvre, à cette occasion, dut quitter la première fois de sa vie sa boulangerie, voyager une nuit entière pour accourir au petit jour à mon secours et offrir des garanties ou on m'enfermait. Puis, ce fut Nice, Bordeaux, Marseille. A Paris, pas une rue sur dix où ne se réveille sous mes pas un souvenir d'amour, mais comme j'entrais dans ma trentaine, était-ce écrit? tout le monde se ligua pour me faire une situation : ce fut ma perte : je ne devais pas être né pour me fixer quelque part, nulle part, mais rouler, rouler ma bosse, comme on dit. Chassez la nature, elle revient. Quand tu m'as l'autre matin arrêté rue Marcadet, je roulais. Chacun a sa manière de vivre. C'est la mienne. On acheta d'abord pour m'y enchaîner le Café du Commerce à Chaminadour; c'était le plus bel établissement de la ville où ne fréquentait que le grand monde, mais je n'en pouvais prendre possession que marié, d'après les clauses du bail et fallait-il encore que ma femme fût choisie au gré du vendeur et à celui de ton père, le bailleur de fonds. Il y

avait mis le prix. On me chercha donc chaussure à leurs pieds et un jour on me désigna la perle des perles, une Marguerite Chauderon, que je ne pouvais repousser qu'au risque de me voir tout refuser : et tout le temps que je ne l'avais pas vue, elle, je me proposais de tout renverser en un tournemain au dernier moment, mais c'était une vraie jeune fille, comme je n'en avais jamais connu, bien élevée, musicienne, juste à point mûre, qui avait gagné sa dot elle-même, penchée de 14 à 24 ans sur les rôles des contributions. Bien qu'un peu trop « demoiselle » à mon gré, le sort voulut qu'elle ne me déplût pas. Si je lui plus? elle m'aima dès la première seconde, que dis-je? elle était folle de moi déjà sur la foi d'une photographie et me voilà sans délai en proie à sa passion, à sa fringale. Mon corps lui allait si bien que je serais mort à la peine. Toute la nuit, collée à moi, tout le jour elle me cherchait, incapable d'attendre le soir. Et bientôt, l'amour de chair ne lui suffit plus. Elle déménagea. Chaque fois que mes yeux s'ouvraient sur autre chose que sur elle, je la trompais. Tant elle avait peur qu'on lui ravît une minute de l'attention, une goutte du sang de son Henri, elle s'empêchait de dormir, pour guetter sans cesse à l'affût. Non, personne n'a jamais pris possession de personne comme cette femme de moi, à ne pouvoir lui en distraire une miette, elle les avait comptées. Pas de détournement possible. A ce point montée, elle ne tarda pas à voir partout des signes de mon infidélité. Et Dieu sait qu'elle ne m'en laissait ni le loisir, ni la force, ni le goût. Deux chaises rapprochées dans une pièce où elle entrait m'accusaient. Une femme qui venait de s'enfuir ou une ombre de s'évanouir y était assise auprès de moi, avant qu'elle n'entrât. Nos genoux se touchaient, elle en était sûre. Avais-je caché ma complice dans un placard? Elle fouillait la maison de la cave au grenier et devant mes dénégations ou mes gifles, la vaisselle, la batterie de cuisine, l'argenterie passaient tour à tour par les fenêtres et le voisin en faisait son profit qui en ramassait les débris

sur ses tas de charbon : c'était un charbonnier. Scène sur scène. Même dans ses bras, elle imaginait que je pensais à une autre et me déchirait le front pour en arracher le nom que je refusais de lui livrer. A la fin, dans notre lit même, elle cherchait sa rivale qu'elle voyait, ce qui s'appelle « voir », couchée de l'autre côté de moi avec nous. Il n'y avait pas, il n'y avait pas eu depuis vingt ans à Chaminadour une jeune fille, une fille, une femme, une chienne coiffée qu'elle ne me donnât pour maîtresse, de Marie Detribelure qui à son dire en était morte à Marie Parturier qui me continuait ses services, en passant par Mme Henri, la tenancière de la bonne maison; bien plus, non content d'être l'amant de toute la terre, j'avais aussi été celui de mes sœurs, mais c'était de ta mère surtout qu'elle était jalouse. Je t'en dirais davantage sur ce chapitre, si je n'avais pitié de tes oreilles que je crois chastes et je vais te choquer sans doute si je t'apprends qu'elle prétendait que tu es mon fils : à la fin, tu étais même sa bête noire: mon portrait tout craché à ses yeux, c'était toi. Ta ressemblance avec moi était si frappante qu'elle dénonçait l'inceste à une lieue. Et croirais-tu qu'un jour, poussée par son démon, comme j'avais dû me rendre en Bourgogne, elle en profita pour faire venir ton père en catimini dans notre chambre où elle était malade et là entre quatre-z-yeux elle lui dit ses soupçons : que tu étais de moi, qu'elle en était sûre, que je le lui avais moi-même avoué et que depuis longtemps notre ménage ne tenait debout que grâce aux largesses de ta mère, qui nous entretenait, que faute de cette aide constante, quotidienne, il y a longtemps que nous aurions fait le saut, que c'était ta mère qui payait les notes du boulanger, qui soldait les traites de mes marchands de vins, qu'elle fournissait la viande gratis, qu'il n'en pouvait pas douter, puisque c'était elle, Marguerite Chauderon, épouse Blanchet, qui le savait mieux que personne qui le lui disait, qui, outrée, à la fin, avait pris le parti de faire cesser l'escroquerie et qu'il fallait bien qu'il y eût, pour

justifier un pareil dévouement de la part d'une sœur, de la part de ma sœur à mon égard, entre ma sœur et moi, autre chose que l'amour fraternel, des relations particulières, particulièrement coupables. Rêve, si tu veux, là-dessus et tu devines toutes les catastrophes qui suivirent. Naturellement pas un mot de vrai. Mais sur l'esprit du plus intéressé des hommes de pareilles affirmations ne pouvaient pas ne pas être accueillies comme argent comptant. S'il ne crut pas tout de suite à la raison invoquée de tant de générosités, comment ton père aurait-il pu ne pas admettre pour vraies les générosités mêmes ? et cela suffisait amplement pour l'amener à machiner la plus cruelle des tragédies, pour inaugurer contre ta mère l'ère des persécutions qu'on attendait. Du moment que c'était celle qui en bénéficiait qui dénonçait la source de nos revenus, comment refuser d'y croire, ne pas se rendre à l'évidence ? Le martyre de la pauvre Marie commença. Par cette brèche ouverte qu'on venait de lui signaler, l'avare voyait fuir son or qu'il préférait à toutes choses. Une seconde, crut-il au pire ? dans les disputes, il dut en éclabousser plus d'une fois ta mère, puisque c'est elle qui m'apprit, à bout de patience, la nature de l'entrevue que ton père avait eue avec ta tante Marguerite et que c'est pour assurer sa paix que j'ai brisé ma vie, que j'ai dû songer à mettre en vente le Café du Commerce et à quitter Chaminadour.

» Certes il n'y eut peut-être jamais de mère ni de sœur au monde plus dévouées à quelqu'un que ma mère et ta mère à moi. Je ne leur ai jamais rien demandé qu'elles ne se soient mises en quatre, empruntant quelquefois, pour me tirer de peine. Était-ce amour ou crainte ? En tout bien tout honneur, je crois qu'elles avaient surtout peur de moi, de la misère pour moi et que la misère ne me menât court au déshonneur et peut-être au crime. Ainsi, depuis ma quatorzième année, n'avaient-elles pas d'autre souci que de reconstruire mon bien-être, à mesure qu'il m'échappait, et ensuite de réparer chaque jour le foyer qu'elles avaient

voulu me construire près du leur, à mesure qu'il s'écroulait pierre à pierre. C'était pour elles une sorte de devoir, leur premier devoir. Elles se croyaient comme responsables de moi, se refusant à m'abandonner, à m'abandonner à moi-même. — Chantage de ta part, me diras-tu ? — Sans doute, si je m'en étais rendu compte. A la fin cependant, il n'y avait plus rien à faire, Marguerite poussant à la roue et le goût du malheur nous menant. Comme tout ce que j'avais, je le tenais de ton père qui me l'avait prêté, avancé, en achetant à mon nom le Café du Commerce, quand je le vendis, il me fallait d'abord tout lui rendre, mais si je lui rendais tout, capital et intérêt (la dot de Marguerite fondue), il ne nous restait plus rien pour vivre, pour m'installer ailleurs avec ma femme et mes deux enfants, d'autant plus que le fonds entre mes mains s'étant déprécié, je n'en avais tiré et touché le matin que les deux tiers du prix que ton père en avait donné sept ans plus tôt. Tu vois le chiendent ? Que faire ? Ce que je te raconte là, mon petit, c'est le moment le plus grave, le seul grave et le plus triste de ma vie (tout le reste n'est que faribole, garniture), peut-être le seul sans excuse et qui me laisse pantois, démuni devant Dieu, devant les vivants, devant les morts, devant moi, sans recours ni consolation. Jamais je ne l'expierai assez. Ah ! ce Café du Commerce qui ne m'avait jamais appartenu, qui n'avait jamais appartenu qu'à ton père ! Je me souviendrai toujours de cette nuit, elle est devant mes yeux, où toutes les deux (Alexandrine était morte), ma mère et ta mère, debout, le regard fixe, elles m'attendaient, sans pouvoir faire autre chose que de m'attendre, sans pouvoir ni s'asseoir, ni se distraire, depuis deux heures de l'après-midi de faction. Viendra-t-il ? Pouvait-il ne pas venir ? Allais-je partir avec tout cet argent dont pas un sou ne m'appartenait ? De guerre lasse, ton père qui se couchait tôt consentit à se mettre au lit sur leur prière et rompu s'endormit. Dix heures. Onze heures. Minuit. Je prenais le train de Paris à une heure du matin, elles le savaient. A minuit dix,

les grilles de la boucherie verrouillées, j'arrivai par une petite porte dérobée, comme un voleur, à pas de loup et je déposai sur la table devant elles deux affolées une part seulement du capital attendu. D'intérêt point. Elles exigeaient le tout, sans parler, sans faire un mouvement, de peur de réveiller quelqu'un, le maître, leur maître, de peur d'un drame, mais dans leurs yeux quelle force de supplication et je dus être un moment absent de moi-même, pour que j'aie pu leur résister en face. Je savais si bien que leur paix à toutes les deux dépendait de ce que j'allais faire. Ma digne femme de mère depuis longtemps à la charge de ton père, je partais sans l'espoir de subvenir, de contribuer jamais aux besoins de sa vieillesse, à l'entretien de ses derniers jours? Qu'importe? Il s'agissait d'abord pour moi de vivre, de la vie de ma femme et de mes enfants. Ta grand'mère que je n'ai pas revue, que je ne reverrai jamais, s'était dressée dans la porte pour me retenir, si fière, si grande, si désespérée, pensant m'obliger à réfléchir, m'obliger à verser mon dernier tiers, à signer au moins une reconnaissance. Non, car ce fut non. A la fin, je m'arrachai à ta mère qui s'accrochait à mon cou, à mes bras, et je bousculai, je renversai ta grand'mère, ma mère, ma propre mère qui me barrait le passage et je passai sur son corps, serrant contre mon cœur dans ma sacoche ce qu'on voulait me disputer que je considérais comme « le nécessaire » qui allait peut-être m'échapper. C'est que je venais d'entendre ton père au-dessus de nous bouger et je me représente ce qui dut se passer tout de suite après, entre ces trois êtres, devant l'irréparable, dans le silence de la ville, quand ils entendirent siffler le train qui m'emportait et qui emportait l'argent. Ma mère est morte et la dernière image que j'ai d'elle, c'est sa bonne figure en larmes, sans reproches encore, seulement au désespoir, là, près de mes pieds où je l'avais jetée, moi, moi, de ces mains, de ces deux mains que tu vois, je l'ai brutalisée, elle, pour finir et elle ne me maudissait pas, elle me

priait. Demande maintenant pourquoi j'en suis là, seul, dans cette chambre, sans meuble, sans linge, sans image : une seule me suffit. Elle est là (il se frappe le front) qui me punit et je ne me punirai jamais assez, même si je n'expie que mon malheur.

***

» A partir de ce moment, ma vie ne fut plus la même. Jusqu'alors, même au milieu de mes soucis, je chantais. Le matin, en faisant ma toilette, ce n'était que roulades et pirouettes à incommoder les voisins, et Marguerite, ma folle et les enfants me redemandaient dix fois leur tyrolienne favorite. On ne m'entendit plus. A peine si je remuais. Ta tante, elle, triomphait parce qu'elle m'avait brouillé avec tous les miens, elle pensait m'avoir enfin tout à elle et le sentiment de cette victoire entière et définitive lui suffisait, mais sa manie trouva bientôt de nouvelles occasions de se manifester. Dès notre arrivée à Paris, j'avais loué dans un bas quartier un magasin « beurre et œufs ». Par malheur n'y fréquentaient que des femmes et sauf les grand'mères, je n'avais le droit d'échanger ni une parole ni un sourire avec aucune d'elles, sans provoquer une scène. Les jeunes clientes, mises à la porte l'une après l'autre, au bout de six mois, on ne faisait plus ses frais. Je dus vendre encore, cette fois tout à fait ruiné.

» La rancune que je gardais à mon affreuse moitié de m'avoir systématiquement et irréparablement éloigné et séparé de ma mère et de ma sœur d'abord et de nous mettre maintenant sur le carreau tous les quatre me poussait à lui faire de constants reproches, toute bonne humeur perdue. Elle en tomba malade et les médecins poussèrent les hauts cris : une phtisie galopante allait l'emporter. Nécessité d'éloigner les enfants que j'expédiai en hâte chez leurs grands-parents Chauderon et comme l'état de la mère demeurait stationnaire, dans l'impossibilité où

j'étais de l'installer dans un sanatorium, elle les rejoignit à la campagne. Je ne l'ai jamais revue. Vit-elle encore? — Oui. — Pour moi, sans le sou, bientôt sans vêtement (je m'étais défait de tous mes complets, l'un après l'autre), plus de tenue, plus d'intérieur, dégoûté de tout et de moi-même, redevenu « pierre qui roule », je n'eus que la ressource pour vivre de laver les carreaux et les devantures des mastroquets et c'est avec le prix que je retirai de la montre en or de ton grand-père que j'avais conservée la dernière, que je pus m'équiper, acheter les éponges, le camion et l'échelle que je promenais de porte en porte, le long du boulevard, quand tu m'as rencontré. »

***

Nous étions en 1909. J'avais quitté Paris pour Chaminadour et laissé mon phénomène dans son royaume. Hélas! ne pouvait-il plus s'y passer de confident? Comme je voyageais quelque part pendant les vacances, je reçus cette lettre de ma mère : « Je te le disais, mon grand, que tu avais réveillé le malheur, le sien et le nôtre. Il était bien tranquille dans son coin, dans son coin? Au fond de son abîme et tu es venu, tu l'as invité à se souvenir du passé. Tu as ranimé sa curiosité : il a voulu nous revoir. Ce matin samedi le marché battait son plein; juste au moment où toute seule dans ma boucherie pour servir, ton père au champ de foire avec les garçons, je ne savais plus où donner de la tête au milieu de mes clientes impatientes, j'entends un brouhaha, un remous de foule et quelque chose qui venait de la place du Marché comme un orage ou une menace du sort. On s'écartait, on se récriait. Enfin, je me décidai à lever les yeux au-dessus de mon ouvrage et je vois à deux pas de moi, déjà sur le trottoir, un homme ou une bête? et qui me ressemblait, un homme en guenilles, sans chapeau, presque nu-pieds, boitant, un de ses bras appuyé à une béquille, la chemise sale déboutonnée jusqu'au ventre

et qui me lance par une manière de défi devant toute la ville assemblée (combien y avait-il de temps qu'il était là debout? un siècle ou une seconde?) : « Ainsi, c'est ainsi » que l'on reçoit son frère? Est-ce que tu ne me reconnais » pas ou est-ce que tu ne veux pas me reconnaître? Marie, » je suis Henri. Ah! si Marcel était là. Lui n'y mettrait pas » tant de façons? Et sans doute j'aurais dû passer par la » Belle Jardinière ou la Samaritaine, mais le temps n'est » plus où je m'y attifais sur mesures, et refilais chaque année » ma garde-robe à peine usagée ou démodée à mon beau- » frère, le millionnaire, ton mari... Depuis que le neveu est » parti, il y a eu du grabuge. Un beau matin, je suis tombé » de mon échelle et je me suis cassé une cheville. En sortant » de l'hôpital, je me suis dit comme ça qu'on n'avait pas » une sœur pour ne pas venir en convalescence reprendre un » peu de forces chez elle et me voilà. » Et voilà ce que tu as fait, mon petit. Tu as ramené ce monstre à la surface et il est installé chez nous. Imagine, si tu peux, sa présence ici après ce qui s'est passé. Depuis, mon pauvre cerveau n'en peut plus, à force de me demander ce qu'il va arriver de la part de ton père qui ne pouvait pas même supporter son souvenir et qui va être obligé de supporter sa vue, sa conversation, ou de sa part à lui qui ne peut pas davantage supporter la société de ton père : ces deux êtres en face l'un de l'autre : il est impossible que cela dure sans drame. Ils sont tout le contraire, les deux contraires : capables de s'entendre sur rien. Celui-ci prudent jusqu'à l'avarice, celui-là prodigue jusqu'à la débauche. Celui-ci le désordre, celui-là l'ordre en personne. Que va bien pouvoir inventer le plus malheureux pour se débarrasser de l'autre, le plus turbulent des hommes pour déranger le plus tranquille? Tout ce que ton oncle dit, tout ce qu'il est provoque, brave, insulte, contrarie, veut contrarier ton père et déjà depuis le premier abord, il l'a outragé cent fois. A son aspect seul, j'ai regardé mon Paul. Du pâle au rouge, du rouge au violet, du violet au vert, il a passé par toutes les couleurs

de l'arc-en-ciel, mais grâce à Dieu, sans lui donner la main, il ne l'a pas chassé, il a seulement dit : « Tiens, c'est toi. Toi, ici. » Et comme ton oncle était déjà assis à table, il s'est assis en face de lui, son front tout d'un coup ridé, comme s'il avait vieilli de dix ans dans l'instant. On a servi le déjeuner. A peine s'il y a touché et il n'a pas prononcé un mot. L'autre au contraire ne tarit pas. » Quelques jours plus tard : « Même silence toujours de la part de ton père; depuis que l'oncle a paru devant lui, il ne souffle mot, ni ne mange ni ne dort; pense un peu ce que c'est pour moi de ne pas savoir ce qu'il pense et de l'entendre toute la nuit se retourner à côté de moi dans notre lit, comme sur un gril; pense un peu ce que c'est pour lui que de loger l'homme qui l'a volé hier, d'héberger son voleur et de vivre en tête à tête peut-être avec son assassin de demain, car ce n'est qu'à cela qu'il songe, la figure dans son assiette; que l'autre a voulu le tuer et peut-être le tuera. Cette nuit (il ne m'avait pas adressé la parole depuis samedi) il m'a réveillée pour me dire : « Je t'assure, Marie, que cet homme, » ton frère, est venu pour nous jouer un vilain tour. » Je ne sais pas ce que j'ai répondu, mais cette ouverture lui a fait du bien; ce matin, à midi, à l'heure du repas, ils se sont regardés et les propos ont cherché à se nouer entre eux, de travers encore ou par-dessus un mur qui les cache l'un à l'autre. C'est comme une habitude qu'ils prennent, un effort qu'ils tentent, sans le savoir, ou une éducation qui se fait. Ils se montrent peu à peu plus sociables, mieux disposés chacun à l'égard de son frère. Mon rôle est bien difficile à tenir entre les deux. En effet, si j'étais attentionnée pour l'oncle, j'éloignerais de lui ton père et si je flattais ton père, il s'imaginerait que je veux obtenir quelque chose de lui, en faveur de l'ennemi. Je fais comme si je n'existais pas, ne pesant ni à droite ni à gauche. » Troisième lettre : « Il y a progrès. Ils se sont parlé. Ton père le premier et je les sens prêts, ton oncle à recevoir l'assistance de ton père et ton père à rendre service à ton oncle. » Quatrième

lettre : « Je suis contente de ton père. C'est lui des deux qui a fait le plus de chemin et ce matin à brûle-pourpoint il a dit à ton oncle, comme on se jette à l'eau dans un moment d'oubli pour sauver celui qu'on déteste qui se noie : « Henri, est-ce que tu te souviens d'avoir été maître en la » matière, est-ce que tu saurais toujours manœuvrer la » poêle, tenir la queue d'une casserole, faire sauter une » omelette baveuse, battre une mayonnaise, assaisonner un » mironton ? Si oui, dis-le, si tu le veux, je peux, je peux » t'assurer la tranquillité pour le reste de tes jours. Je fais la » pluie et le beau temps au sanatorium de Maisons-Feyre. » Dis-moi que tu acceptes et demain à vie tu es le chef de » l'établissement. Mais ce n'est pas une petite affaire : » deux cents couverts à assurer chaque jour. Es-tu de taille ? » Te sens-tu d'attaque ? Le directeur ne saura rien me » refuser. » Ton oncle a dit « oui ». Ton père est au sana- » torium. Je te raconterai la suite demain. »

***

Et mon oncle entra au sanatorium, comme cuisinier et on le revit pimpant, habillé d'abord de rebut, mais bientôt correct, cossu, coquet même, avec de belles cravates lavallière que ma mère prenait dans mon armoire et repassait pour lui. Il semblait qu'il eût tout oublié, la bohème, ses malheurs, la misère. On le voyait ponctuel.

Son ex-femme habitait bien la ville, mais dans un faubourg si reculé qu'il n'avait pas par bonheur l'occasion d'y circuler.

Quand je revins, je le trouvai tout autre. Seulement, un dimanche qu'il était dans la boucherie, au moment de la sortie de la messe de onze heures, une procession passa et quelqu'un du doigt lui montra une petite fille, vêtue comme une princesse, qui avait douze ans peut-être et en paraissait dix-sept, au milieu de belles dames : « C'est Gabrielle », lui dit-on. Gabrielle, c'était sa fille et Gabrielle était le nom

de ma grand'mère. Il se mit à larmoyer : « Comme elle est belle et comme elle ressemble à ma mère et ce qui me fait plaisir, c'est qu'elle n'a rien des Chauderon, excepté les sourcils qui se rejoignent : si par malheur elle héritait de la jalousie de sa mère, je l'aimerais mieux morte. » Le dimanche qui suivit, à la même place, l'oncle siégeait quand un petit garçon de onze ans fait son entrée, attiré par mon père : « Vois ton petit Jean qui vient te dire bonjour. » L'enfant était mal vêtu, l'air d'un souffre-douleur. Ils s'embrassèrent, pour ne plus se revoir, mais le père avait eu le temps de donner à son fils tout ce qu'il avait sur lui. Après le départ du petit, il constatait pour la seconde fois avec plaisir d'abord et inquiétude à la fin : « Lui aussi, il porte le prénom de mon père : Jean, et tout ce qu'il est est signé Blanchet, sauf le sourcil. » Tout le monde savait dans la ville quelle iniquité régnait chez les Chauderon : Marguerite agonisante et le petit Jean relégués sous les combles dans une grande misère; les deux Gabrielles au contraire, la sœur cadette et la fille de Marguerite, logées au premier étage, fêtées, choyées, ne s'occupant que de musique et de colifichets. Et voilà l'oncle Henri démoralisé.

C'était à ce moment que ma sœur se mariait avec un officier et comme au lendemain de ces tragiques rencontres nous cherchions un but à la promenade que devaient faire les fiancés, ma mère qui avait senti chavirer le cœur de son frère décida que nous allions présenter mon futur beau-frère au maître-queux du sanatorium : « Le pauvre, il sera si content qu'on ne le mette pas de côté! » Mais, comme nous arrivions devant la grille monumentale du parc, nous apercevons une toute petite malle noire, si petite et si noire au milieu de la route qu'elle faisait pitié, et si seule, si imprévue là. Tout de suite ma mère me coule à l'oreille : « Qu'est-ce que c'est encore que ça? Tu ne la reconnais pas? C'est la malle de « l'oncle Henri ». Et sans doute ma mère pouvait la reconnaître de loin mieux que personne; c'était elle qui en avait fait l'emplette au bazar du Centre

pour la lui donner, comme tout ce qu'il avait. On descend, on se penche sur le petit cercueil. On regarde l'étiquette « Henri Blanchet ». Plus de doute, mais de quoi était-ce le signe ? Dans la loge du concierge, on nous apprend le scandale du midi : un léger retard apporté au service par suite du mauvais fonctionnement d'un appareil, comme on en faisait retomber le tort sur le chef, celui-ci, admonesté sans ménagement, devant le personnel qui l'escortait au moment du dessert (ce fut plus vite fait que dit), avait coiffé d'une potée de marmelade encore chaude le directeur lui-même. Aussitôt, naturellement, on lui avait signifié son congé, payé ses gages et huit jours d'avance, tout ce qui lui appartenait jeté dehors en même temps que lui en cinq sept. Il ne s'agissait plus que de se débarrasser sur l'heure de l'énergumène et les dommages seraient portés au compte de mon père. Heureusement, celui-ci ne nous accompagnait pas. De honte et de colère à quels excès ne se serait-il pas laissé emporter ? Ma mère, l'intelligence et la douceur, un peu politique, sans s'en douter, bien convaincue désormais, après cette expérience, qu'il est des gens pour qui on ne peut à peu près rien, attendu qu'ils sont incapables de faire quoi que ce soit pour eux-mêmes, sûre que « l'oncle Henri » était de ceux-là et que sa présence parmi nous ne serait jamais qu'une source de désagréments pour mon père, de déboires pour elle : qu'il y allait du salut de son ménage auquel elle avait toujours tout sacrifié et elle-même la première, ne songea plus qu'à éloigner son frère : il lui suffisait d'avoir constaté une fois pour toutes la bonté, la mansuétude, la magnificence du cœur de mon père qu'elle ne voulait pas soumettre à une nouvelle épreuve : il y aurait eu là de sa part un abus et un manque de tact, une provocation et son sens de la mesure s'y opposait : elle refusait le danger, du moment que rien n'en justifiait le risque. Cependant, où se cachait « l'oncle Henri » ? et s'il s'était noyé ou s'il s'était logé de remords, comme Vatel, un couteau dans le cœur ? Où le chercher ? on le

cherchait depuis longtemps; dans une baraque en planches qui servait de buvette au bord du chemin, on nous renseigna : après y avoir stationné deux heures et bu chopine sur chopine, sans dire un mot, « le chef », comme on l'appelait, avait pris un sentier à travers champ : « Henri, Henri, oncle Henri, » criait ma mère, en adoucissant de plus en plus sa voix, à tous les échos qui répétaient de partout : « Henri, Henri ». Enfin, au milieu d'un bois, une silhouette nous fit la nique : c'était lui et il riait, il riait aux éclats, à gorge déployée et bientôt, en se tapant des deux mains sur les cuisses : « Il fallait voir ça. Ah! mes enfants, vous avez manqué votre coup. Ah! mes enfants! Ah! si à une heure moins cinq vous aviez pu faire votre entrée aussi bien dans ma cuisine que je vous vois là, je vous aurais donné le théâtre et pour rien! Non, jamais pareil couronnement! Et impossible à lui de se débarrasser de la casserole dont le fond au crâne lui collait et dont la queue lui battait les flancs et cette pluie de perles chaudes, toutes dorées, qui lui dégoulinaient le long des babignes et décoraient jusqu'aux pans de sa jaquette : un roi d'Angleterre à Westminster le jour de son sacre. » Pour le faire taire et qu'il entende raison, bernique : une corde que sa main dévidait machinalement pendait de sa poche; il nous dit qu'il avait battu le pays pour en quérir une plus solide qui soulagerait sa malle, mais qu'on n'avait pu lui donner que cette ficelle qui se cassait comme verre ou comme une queue de lézard. C'est alors seulement que ma mère parvint à se faire entendre et directe, comme il était dans ses habitudes et dans sa nature, lui demanda ce qu'il avait décidé de faire de lui, vu les circonstances. Il allait se remettre à rire : « Toutes mes aides se tordaient et aux cris que l'économe poussait, les pensionnaires avaient déjà envahi l'office pour voir le tableau. — A ta place, mon petit, je regagnerais Paris! Paul ne te pardonnera pas ça. — Paul? qui c'est, Paul? Paul? Je connais pas et de Paul et de tout et de tous, j'aime mieux te dire tout de suite que je m'en contrefous.

Tu sais pourquoi je suis venu ici, toi? Non. Eh bien! moi, maintenant, je le sais. Le Bon Dieu a de ces idées. Il voulait rigoler, pour se changer un peu, le pauv' vieux, en coiffant le directeur du sana d'une potée de marmelade et comme il n'a trouvé que moi au monde pour monter le coup, me voilà ici. Maintenant que c'est fait, bien content de moi, je vais me renicher où Marcel m'a pris, mais combien tu me paies pour le déplacement, pour le dérangement, puisqu'il est bien dit que tu es la caissière du Ciel? Si tu y mets le prix, je pars, je me retire à la minute. » Nous nous consultons tous les quatre, mon futur beau-frère compris, et nous réunissons une somme assez ronde. Ma mère comptait déjà les billets de cent francs : « Es-tu content? — Oui, mais vous allez me conduire à la gare en grand tralala, comme un triomphateur et nous passerons sous les fenêtres de la direction, en chantant victoire. Qu'est-ce qui vous a amenés, un fiacre? une berline? Y a-t-il des plumes au dais du carrosse, des fleurs au parecrotte et à la boutonnière du cocher, assez de place à côté de nous pour les bagages de Monseigneur? » Nous revenons sans tarder à notre point de départ et brinquebalante, la petite malle noire hissée, que bien que mal, sur le toit du char à bancs, nous nous dirigeons vers la gare de Maisons-Feyre. Une demi-heure après, le train de Paris passait qui emmenait « l'oncle Henri ». Ni les uns ni les autres, nous ne l'avons jamais revu.

MARCEL JOUHANDEAU.

LES GROTTES A GUANO

La description des grottes à guano *que l'on va lire n'est point due à Léon-Paul Fargue, ni à Henri Michaux. Elle est extraite d'un fort savant ouvrage du Professeur Jeannel.*

Quelles sont les exactes frontières qui séparent la science la plus austère de la poésie la plus libre?

La zone obscure des cavernes est le vrai domaine des troglobies, mais de vastes étendues souterraines leur restent interdites. Ce sont surtout les salles peuplées par les chauves-souris, les grottes à guano.

Lorsqu'on pénètre dans une grotte à guano, on est tout d'abord frappé par une insupportable odeur âcre, où se mêlent l'odeur du chéiroptère et celle de la fermentation ammoniacale. L'atmosphère est calme, chaude et humide. Malgré la lumière des lampes, l'obscurité paraît impénétrable, car le sol et les parois sont noires de guano, la voûte noire de chauves-souris. Beaucoup d'entre elles volent de tous côtés, remplissant l'air de leurs cris et du ronflement sourd de leurs ailes.

Dans nos pays, ces chauves-souris grégaires appartiennent à deux genres, *Myotis* et *Miniopterus*. Les minioptères ne forment pas d'énormes agglomérations serrées; mais les *Myotis* se réunissent parfois en tel nombre qu'il n'y a souvent pas assez de place pour tous à la voûte. Accrochés en véritables grappes aux aspérités de la roche, ils ne cessent de batailler, se couvrant de leurs déjections qui s'accumulent sur le sol en masses énormes.

En s'avançant, le visiteur doit escalader des collines de guano, où il enfonce parfois jusqu'aux genoux. Des insectes, des myriapodes, des araignées courent en tous sens; des vols de diptères tourbillonnent dans l'air et le guano lui-même paraît vivant, car il ondule sous la poussée des millions d'animaux qui l'habitent.

Dans une grotte algérienne, El Ghar [Biosp. 82], c'étaient des millions de ptinides qui s'agitaient dans le guano. Mais c'est sous les tropiques que la grotte à guano se présente avec son plein développement bionomique. Nous avons décrit jadis le spectacle qui s'offre au visiteur dans les grottes de Shimoni [Biosp. 407], dans l'Afrique orientale.

Une chambre obscure renfermait des nuées de chauves-souris de toutes tailles, grandes roussettes, rhinolophes et tout petits vespertillons. C'est avec difficulté qu'on pénètre dans cette chambre à cause des heurts de ces animaux et des masses de guano où l'on s'enfonce jusqu'à mi-jambe. L'air y est tellement empesté par l'odeur qui s'en dégage qu'on ne pourrait pas sans danger faire un long séjour dans cette fosse malsaine.

Sur les parois courent de grands gryllides, des aranéides, des phrynes géants, de grands réduviides. Sur le sol, c'est-à-dire sur le guano en fermentation, s'agitent toutes sortes de coléoptères et de cloportes. L'eau enfin, où baignent les amas de guano, renferme des crustacés en telle abondance qu'on pourrait les comparer à des grains de tapioca dans un potage. Ce sont des amphipodes et des cirolanides. Une balance appâtée avec vingt centimètres de tripe de poulet a été relevée après dix minutes; elle renfermait des milliers de crustacés qui avaient dévoré l'appât en entier.

Plus loin, lorsqu'on approche d'un tas de guano, on le voit s'agiter, comme s'il était vivant, sans qu'on y aperçoive aucun animal. De grandes blattes jaunes et aplaties fouissent dans l'intérieur avec vélocité, et toute la surface du tas est formée de larves de tinéides dans leurs fourreaux

fabriqués avec des enveloppes de graines digérées par les chauves-souris; quelques papillons venant d'éclore voletaient sur le tas de guano.

Dans une petite chambre voisine, basse de plafond, à sol boueux, c'est une vision de cauchemar. D'innombrables chauves-souris volent dans l'air, heurtent le visiteur, l'arrosent de leurs déjections et éteignent sa bougie. Le sol est un bourbier de guano; là où se trouve un peu d'eau, c'est un grouillement de cirolanides et d'amphipodes. Sur le sol ferme, sur les parois et la voûte, des myriades d'énormes blattes noires, longues de quatre à cinq centimètres, fuient en tous sens avec rapidité et se laissent choir du plafond; toute la grotte paraît animée.

Tous ces animaux innombrables qui vivent du guano forment l'association des guanobies, une des plus populeuses, assurément, de toutes les associations d'êtres vivants existant à la surface de la terre. Ce qui caractérise les guanobies, c'est l'absence totale des caractères d'adaptation que l'on trouve chez les troglobies. Ils sont oculés, ailés, pigmentés comme toutes les espèces vivant au dehors, même lorsqu'il s'agit de guanobies exclusifs, c'est-à-dire d'espèces étroitement spécialisées et ne se trouvant jamais ailleurs que sur le guano, comme le staphylin *Atheta subcavicola* Ch. Bris. ou la mouche *Phora aptina* Schiner.

RENÉ JEANNEL.

SUR MAURICE BARRÈS

M. Henri Clouard, cet essayiste et ce critique si bien informé dont une certaine pudeur réticente est le seul défaut, vient de consacrer à Maurice Barrès une des études les plus pertinentes qu'il m'ait été donné de lire. Et Dieu sait si le critique consciencieux en a pu et dû lire dans sa vie! Pur de tout esprit partisan, sachant admirer et sachant sourire, et, ce qui est plus rare, sachant après avoir souri retrouver son admiration, M. Henri Clouard nous conduit en quarante pages d'un bout à l'autre de cette éblouissante carrière. Nous avons, je le sais bien, le beau livre de Thibaudet, mais comme le disait notre Montaigne bourguignon avec son bel accent : « Mon bouquin est comme une soupe d'Auvergnat, où la cuiller tient toute seule. » L'essai de M. Henri Clouard est au contraire un consommé délicat, dont la saveur est exquise et demeure dans la mémoire du goût. Qu'il me permette de jeter quelques notes au bas de ses pages.

Que représente Barrès, aujourd'hui, pour nous, sous l'angle littéraire? Tout d'abord une carrière, une carrière ordonnée, maîtrisée, orchestrée, la mieux orchestrée de son temps avec celle de son aîné Anatole France, et plus difficile à tenir en main que celle de France. L'idée de carrière permet assez bien de départager les grands hommes de ce siècle, de ce vingtième siècle dont l'originalité littéraire a été de couronner des écrivains qui se refusaient justement à l'acceptation officielle de cette idée. On a vu, par exemple, une carrière retentissante comme celle de Gide se poursuivre en marge du champ littéraire officiel. Il est vrai que son succès élargissait de plus en plus cette marge, qui mordait de plus en plus sur le corps du texte. Un témoi-

gnage amusant de cette aventure, c'est la surprise de Barrès lorsqu'il fut averti de l'éclatant succès de Marcel Proust : « Ah! Proust, gentil compagnon, quel phénomène vous étiez! Et moi, alors, quelle désinvolture à vous juger! » écrivait-il à Jacques Rivière à propos de la mort de Proust, et bien peu de temps avant la sienne. Il y a là quelque chose de plus qu'une ignorance ou une distraction personnelle : un malentendu historique, un de ces curieux virages du temps où ce sont les aînés qui perdent de vue leurs cadets. Barrès, qui a suivi Gœthe assez loin, n'a pas su retrouver ce sens de la jeunesse créatrice des autres dont le maître de Weimar parfuma le soir de sa vie. Peut-être est-il mort trop jeune, n'ayant pas disposé de ces dix ou vingt années de survie glorieuse qui permettent au grand homme de s'habituer doucement aux nouvelles syntaxes de la pensée. Peut-être était-il trop occupé par l'économie délicate de son destin.

Mais si Barrès perdit sensiblement contact avec la jeunesse, s'il eût pu malaisément décrire les jeunes gens de 1920 comme il avait décrit les jeunes gens de 1880, il continua, lui, d'*apparaître* aux jeunes dans tout l'attrait et tout le relief de sa personnalité. C'est par là surtout que Barrès est le dernier grand écrivain du dix-neuvième siècle avec Anatole France. Il a l'allure, le recul, un air et des manières qui semblent d'une autre espèce et d'une autre sphère, et comme d'une autre dimension. Je crois que les premiers plans de cinéma ont rendu impossibles ces premiers plans de l'imagination par une éducation insensible de la vue; et aussi que la plupart de nos derniers grands hommes avaient une autre coquetterie qui les poussait à se fondre dans notre foule, comme des commis plus ou moins discrets de leur propre grandeur. Barrès est le dernier de nos maîtres qui ait été construit sur dimensions spéciales, comme ces statues destinées à figurer aux étages supérieurs d'un monument.

Or, ce premier plan, cette statue monumentale évoquait dans la mémoire des lettrés des intimités et des musiques on ne peut moins spectaculaires. Il y avait comme une contradiction (qui, dans la musique du style barrésien, devenait un contre-point) entre les dissociations exquises qui avaient

drogué notre jeunesse et les associations que le quartier des Halles et la Ligue des Patriotes imposaient à Barrès. Inévitablement, les jeunes intransigeants inclinaient à croire, et donc décidaient de croire que c'était là un dédoublement *joué*, qu'il y avait deux Barrès comme il y avait, en un seul homme, le docteur Jeckyll et Mr. Hyde. Ou bien, s'il n'y avait pas deux Barrès simultanés mais seulement deux Barrès successifs, c'était donc que le second avait trahi le premier ou que le premier avait lâché le second à un tournant de sa carrière. Cela fournit, on le sait sans doute, la matière et le mécanisme d'un petit jeu de société et de journaux, une manière de pont-aux-ânes. Et certains étrangers, qui comprenaient difficilement Barrès comme ils comprenaient difficilement Racine, épiloguaient volontiers là-dessus.

J'avancerai sur ce propos mon hypothèse, à mes risques et périls. Barrès, plutôt qu'une source, fut le bassin régulateur d'une culture en un moment déterminé, et comme le manomètre de la sensibilité d'un siècle. On retrouve chez lui les traces de presque tous les courants, les échos de presque toutes les voix du temps où il est né et du temps d'avant sa naissance. Tout cela est assez fondu dans l'unité d'une personnalité forte pour donner quelque chose de nouveau, de vivant et qui crée à son tour des influences. Entre le dix-neuvième siècle et notre siècle, l'œuvre barrésienne présente comme un milieu où les idées se sont réfractées pour venir nous toucher à notre tour. Cette opération forte et délicate supposait une pensée créatrice, car les idées ne se peuvent composer entre elles qu'en progressant, et elles ne peuvent progresser qu'en suscitant des idées nouvelles. Or, Barrès n'était pas un penseur. Utilitaire au sens noble, il a pris son bien où il le trouvait, un peu au hasard. Sans culture philosophique disciplinée, surtout sans aucune inquiétude du vrai en soi, il n'a guère fait que respirer les idées et s'exciter sur elles sans se mesurer avec elles sérieusement. L'homme qui a qualifié Lagneau de nigaud n'a pas seulement proféré une boutade de mauvais élève nerveux : il a signé par là sa démission de philosophe. A quoi répond fort bien Lagneau, qui ignorait la boutade, lorsqu'il prononce que Barrès a « volé l'outil ». On ne pouvait mieux dire. Per-

sonne ne songerait à reprocher, mettons à Léon Bloy, d'avoir volé l'outil; mais Barrès se parait des insignes des philosophes et s'était imprégné de leur parfum.

Nous n'avons qu'à nous réjouir de cette équivoque, qui marque une importante étape des Lettres françaises. Car le parfum philosophique de Barrès a rappelé la dignité des idées dans les cénacles littéraires et jusque dans les arènes politiques, et sa répugnance aux idées pures lui a permis de conserver et d'entretenir toute la souplesse de son registre. Sensible seulement à l'agencement des idées, il eût sans doute continué Taine et nuancé Bourget : il nous eût probablement donné un Taine plus dégingandé et un Bourget plus fleuri. Cela ne nous eût pas menés bien loin. Au contraire, par les inachèvements mêmes de sa pensée, par ses saccades idéologiques, par son allure de pur sang aux longues foulées et aux écarts élégants, par ce quelque chose de féminin qui empêche toujours tout son poids de peser sur la page écrite, Barrès est comme l'épouse ombrageuse et dansante de la pensée. Ce caractère féminin n'implique d'ailleurs aucun caractère efféminé. Une forte structure masculine soutient ces grâces et protège ces vapeurs. Ce n'est qu'à l'origine de la réaction qu'une « petite secousse », qu'un « frisson » commande tout le mouvement qui suit et qui s'ordonne alors suivant des lignes solidement charpentées. D'où l'importance d'une mise au point des idées qui se sont croisées en lui. Car s'il a toujours conservé un certain jeu vis-à-vis d'elles, il ne les a pas dépassées, comme je le disais plus haut, en en créant de nouvelles. Il est resté leur insolent prisonnier.

Mais il faut ajouter tout de suite que cette disposition de Barrès n'est pas un accident individuel et comme une exquise et curieuse particularité. Si l'on suit la courbe du dix-neuvième siècle, en tenant compte de l'élan qu'il reçut des siècles précédents, on observe deux grands courants qui vont au-devant l'un de l'autre : d'une part un courant philosophique, qui vise à saisir l'individu concret, particularisé, en tant qu'individu; d'autre part un courant littéraire et artistique qui marque un effort pour atteindre, par l'intuition de l'individuel, à des vues et à des conclusions philosophiques.

En ce qui concerne la première tendance, le premier courant, une des meilleures définitions de ce que j'entends par individualité concrète a été proposée par le philosophe allemand Simmel. Il établit d'abord que la notion d'individualité élaborée par le dix-huitième siècle reposait sur une confusion entre l'homme en général (l'homme en soi) et l'individu, et que *l'isolement* des hommes les uns des autres était compensé par *l'identification qualitative* des individus. Autrement dit, le *moi* pur, dépouillé de son contenu concret, individuel, engendre tous les *moi* concrets, individuels. Le *moi* de chacun dépend ainsi du *moi* pur.

Le libéralisme « éclairé » du dix-huitième siècle fut intolérant à l'égard des convictions personnelles « car la liberté avait pour condition *sine qua non* d'être le bien commun d'individus d'essence identique, et à moins de détruire son propre système, elle ne pouvait admettre que les essences des hommes fussent entièrement différentes. » Autrement dit encore, la liberté obligeait les hommes à se comporter comme identiques, sans quoi elle eût cessé d'être leur bien commun. Nous voyons ici comment Barrès fut déterminé à réagir, aussi bien contre le kantisme que contre l'esprit de l'*Encyclopédie* et de la philosophie des lumières : à ce *moi* rationnel, qui suppose la concordance de tous les individus, il va opposer, comme un contre-feu destiné à arrêter l'incendie de l'homme par les idées, sa conception d'un *moi* concret, individuel, particularisé, dessiné par la terre et les morts après l'avoir été par les « petites secousses » de la sensibilité.

Comprenons maintenant pourquoi le système de Kant était la bête noire de Maurice Barrès. Ce qui fait totalement défaut dans ce système, dans la morale kantienne notamment, c'est l'unité concrète de la personnalité, le ton et le rythme propres à un être, l'empreinte et comme le sceau posé sur tous ses actes, impossible à méconnaître. Car cet individu, tel que la nature nous l'offre, n'aurait pu s'épanouir sans détruire l'équilibre de tous les autres. Telle sera la critique de base que nous découvrirons sous la caricature du kantisme présentée par Bouteiller. On sait comment l'individualité de Barrès, d'abord posée comme différente devant

un rideau de « Barbares », indiquait une réaction qui continuait la réaction romantique, laquelle affirme l'individu en tant qu'il veut être *distingué* des autres, au moins par sa propre volonté.

Barrès, sur ce point, n'a été que l'héritier économe et impertinent à la fois de la philosophie romantique. Les essais de Carlyle, par exemple, sont des *imitations* (au sens de l'*Imitation de Jésus-Christ*) des grandes personnalités dont il veut publier le secret et le message, de ces grandes personnalités en tant qu'elles sont capables de révélation par le moyen d'elles-mêmes en quelque sorte, en tant qu'elles se sont refusées à toute identification avec les autres hommes. Pour Maine de Biran, c'est par un approfondissement de son *moi*, considéré dans ses déterminations concrètes, qu'il pense atteindre à la vérité. Les catégories de l'entendement, loin d'être pour lui, comme pour Kant, une manière de couronne de la conscience intellectuelle descendue du ciel sur la tête des hommes, n'étaient que les divers points de vue de la réflexion, de l'expérience interne. Pour prendre un exemple classique, c'est la conscience de notre activité, de notre effort, qui nous suggère la notion de cause, d'où procède le principe de causalité. Ici, sur le plan dialectique, nous nous rapprochons singulièrement de Barrès : le *moi* concret engendre la pensée. Et pour nous rapprocher de lui davantage encore, et cette fois presque dans son langage et dans son registre, rappelons que la philosophie de Nietzsche tend vers l'évocation d'un type individuel d'exception incarnant tels caractères concrets particuliers. Taine, de son côté, un des patrons de Barrès, cherchait à circonscrire intellectuellement l'individu afin d'y retrouver ses « idées générales ». Et déjà, dans une intention métaphysique, Stuart Mill objectait à Hamilton que ses arguments contre l'absolu tombaient devant un être concret, supposé infini et absolu dans certains de ses attributs définis. Un certain nombre de philosophes assez représentatifs de leur époque devenaient des *imitateurs*, à la recherche d'individus saisis dans leur irréductible individualité.

Du côté des artistes littéraires, maintenant, après la première exaltation confuse de l'individu par les romantiques,

certains écrivains utilisent l'intuition poétique et dramatique de l'individu à des fins de connaissance. On attend, de l'intuition de ce qu'il y a de plus individuel dans l'homme, qu'elle nous révèle la vérité. Les romans de Dostoïevsky sont de tragiques recherches métaphysiques, où la pensée est remplacée par l'entrechoc des pensées dans le dialogue, et le raisonnement par la synthèse progressive du drame. Chez Ibsen, les crises morales se résolvent en évocations d'individus dont les conflits analysent, suivant leurs lois propres, les problèmes suscités par la crise. Pour Meredith, la création d'un individu et de son évolution a la valeur d'un acte philosophique.

Que nous indique cette rencontre? Chez les philosophes, le besoin d'appuyer leur pensée sur des déterminations individuelles concrètes, d'identifier leurs conclusions à des actes personnels accomplis par des individus. Chez les artistes, l'instinct d'employer leur imagination créatrice à découvrir, à proposer, à suggérer la vérité. On admet ainsi, de part et d'autre, que l'individu dans son unité, dans ses différences, dans sa destinée personnelle, dans son originalité, dans ses préférences et dans ses refus, a une valeur au point de vue de la connaissance, est une épreuve nécessaire pour la pensée concrète, permet d'établir une justification de l'homme devant son destin et le destin de son espèce.

Seulement, dans la pensée du siècle où se forma Barrès, un parallélisme est maintenu à peu près entre ces deux courants. L'individualisme du type kantien (l'individualisme antibarrésien) et l'individualisme concret ont à peu près coexisté durant tout le siècle. « Chacun d'eux, observe finement Simmel, dépeint un idéal particulier conforme à des âmes particulières et à des problèmes particuliers, et il semble presque qu'il soit réservé au siècle nouveau de trouver dans leur synthèse la solution de ses plus profonds problèmes. » Simmel ne pouvait encore entrevoir qu'une solution positive de ce problème engageait l'Histoire et l'action politique. Cela, Barrès l'a pressenti si nettement qu'il peut faire, aujourd'hui même, figure de précurseur. Il n'a pas tenté cette synthèse pour son propre compte; mal outillé pour la pensée suivie et surtout mal renseigné, par à coup, par per-

sonnes interposées, il chercha autrement et ailleurs son salut; mais il l'a suggérée et son expérience offre un intérêt capital, pour les raisons suivantes :

1° La tendance philosophique à saisir intuitivement l'individu, et la tendance esthétique, dramatique, à dégager une pensée de l'individu se rencontrent et se croisent, chez Barrès, dans une attitude concrète, dans une méthode, dans une ascèse à laquelle la symphonie de son style donne un puissant écho. C'est bien symphoniquement en effet, non pas logiquement, que Barrès cherche à coordonner ces deux tendances.

2° L'œuvre de Barrès est un empirisme organisateur, pour reprendre l'heureuse expression dont M. Charles Maurras fait usage à propos de Sainte-Beuve. Chez Barrès, cet empirisme se donne pour objet, non pas les œuvres et les pièces justificatives d'une culture, mais les sentiments et les attitudes d'un homme placé dans un milieu psychologique et historique déterminé.

3° La pensée de Barrès n'a pas recueilli et organisé directement les grands courants de son siècle, mais par l'entremise d'*intercesseurs*, comme il les appelle, d'esprits représentatifs dont il a subi l'influence et dont il a comparé les messages aux témoignages de son expérience propre.

Je renvoie le lecteur, pour ces intercesseurs, à *Un homme libre* et aussi à ces *Maîtres* (1) qui nous aident si bien à le comprendre jusque dans ses efforts pour comprendre et pour faire sien le bien d'autrui, quelquefois avec un entêtement un peu court. Voyez-le, à propos de Pascal, définir mieux qu'il ne l'a jamais fait peut-être, sa conception du « véritable individualisme », « d'autant plus fort, solide et sûr que nous tâchons de ramener à la surface de notre être, pour les enflammer au feu mystérieux que le ciel nous prête, les sentiments accumulés dans les lentes préparations de notre race ». C'est pourquoi, tout en suivant encore Taine de bien près pour la ligne générale de sa conception, il en rejette délibérément les points de repère : « Quelle énigme quasi religieuse que l'apparition d'un génie! Pourquoi de

(1) Plon, 1927.

cet enfant jaillit l'étincelle, et non de cet autre, né du même sang, sous le même ciel? Comment s'est constitué ce point de perfection, cet équilibre dangereux? Qu'est-ce que cet assemblage inouï d'un savant et d'un saint, d'un observateur et d'un visionnaire? » La race, le milieu, le moment (Sainte-Beuve l'avait déjà fait observer à Taine) échouent à rendre raison du *clinamen* qui engendre le génie. Et si Barrès retrouve le « climat » de Montesquieu et de Taine, ce sera pour y entrevoir une symphonie obscure, « les rapports de cet esprit volcanique avec sa terre et sa famille », qui nous font éprouver des « jouissances analogues à celles que nous apporte la musique, quand de grands accords s'engendrent et s'entrecroisent ». L'intelligibilité ne suffit pas à Barrès : il faut que les relations se changent en accords, et sa plume merveilleuse cherchera surtout à communiquer la résonance de rapports d'idées sentis plutôt que pensés.

Mais dès qu'il restitue leurs fonctions aux idées, le voilà promptement hors de course. Sur ce que Pascal avait « besoin de comprendre la cause de chaque phénomène particulier et la cause de toutes les causes, c'est-à-dire Dieu », il déclarait dans une conférence : « Voilà un état d'esprit dont, vous et moi, messieurs, nous ne pouvons avoir un sentiment exact. Dans le cours ordinaire de la nature, l'action divine, la Cause, se dérobe à nos regards. Vous et moi, nous en prenons notre parti. Mais non pas un Pascal. C'est que nous ne sommes pas des génies scientifiques. Et lui, ne l'oublions pas, il est avant tout l'homme qui a fait faire des progrès décisifs à la physique et aux mathématiques. » *Distinguo*, répond le pédant de comédie. Si la Cause se dérobe aux regards de Barrès, ce n'est point parce qu'il n'est pas un génie scientifique, car il n'en manque pas, de ces génies, qui s'en sont fort bien passés, s'accommodant de l'inconnaissable : c'est parce que Barrès n'a pas la tête métaphysique, et que sa forme de vouloir vivre le pousse néanmoins jusqu'au seuil de l'inquiétude métaphysique dont il est bientôt obligé de se détourner pour se sauver quand même, à tout prix. C'est ce salut-quand-même qui fait l'originalité de Barrès et qui a pu irriter un bon nombre de ses

uges. Il est là, devant la pensée, non pour penser, mais pour vivre, et le voilà qui plie Pascal, comme il pliera Dante, à son propre destin : « S'il avait fallu que Pascal réinventât un système de vie intérieure, comme, enfant, il réinventait la géométrie d'Euclide, même avec son sens exceptionnel du divin, il ne serait pas allé très loin. Ce qui le porte, c'est tout le christianisme. » Voici donc, après la terre et les morts, le ciel et les morts. On peut encore réinventer la géométrie, mais cela n'en vaut pas la peine. L'essentiel et l'urgent, c'est de retrouver ses héritages.

Reprenons brièvement les grands exemples de Barrès, et goûtons le miel qu'il en recueillait, qui n'est autre, qui ne pouvait être autre, étant donné sa constitution spirituelle, que l'essence sublimée de sa propre expérience. Chez Dante, ce sera l' « expérience d'une vie complète » et « la vision immédiate et complexe de toutes les réalités spirituelles »; chez sainte Thérèse, la « vitalité d'un aigle »; chez Pascal, « le cœur hérité, le cœur filial ». Chez ces trois génies, ce qui frappe avant tout Barrès, c'est la puissance d'une nature qui atteint à une surnature par une force interne exceptionnelle, mystérieuse pour l'homme, profusion d'un Dieu qui aux yeux de l'auteur demeure incertain. Ce sont des « cas » un peu monstrueux, des plantes exotiques dans notre terreau humain, dont l'effet sur l'âme a quelque chose de l'effet d'une drogue excitante sur le cerveau. Barrès épouse le rythme de ces génies avec intelligence, avec parfois une subtilité tenace, parce qu'ils constituent pour ainsi dire ses limites, et que leur aimantation lui donne sa forme spirituelle. Mais pas un instant il ne songe à déterminer leur apport *relatif* à la vérité. Au contraire, chez eux, la puissance de l'exemple semblerait pour un peu en raison inverse de la validité logique de leur pensée. Mieux encore, le problème de cette validité ne se pose pas. Seuls comptent l'effet et la masse rayonnante de leur présence. Il y a là clairement un pragmatisme de l'héroïsme et de la sainteté. Barrès retient de ses maîtres une totalité intellectuelle, une énergie spirituelle, une tension de sainteté, lesquelles, privées de leur justification, apparaissent plutôt comme des « performances » extraordinaires que comme des accomplissements positifs

susceptibles d'obtenir le consentement de la raison et du vouloir. Qu'est-ce que cette « vision immédiate et complexe de toutes les réalités spirituelles » de Dante? Est-ce une vision réelle ou une vision poétique, elle-même engendrée par des causes diverses et mélangées, où s'entrecroisent les souvenirs de l'École et les rancœurs du citoyen? Quel rapport y a-t-il entre cette « vitalité d'aigle » de sainte Thérèse et le sens et l'accomplissement de sa mission? Quel est le rôle du « cœur hérité » de Pascal dans la formation de sa pensée et peut-être dans les déviations de cette pensée? Barrès ne s'est sans doute même pas posé ces questions. Le problème de la vérité, je l'ai dit, ne l'intéresse pas, et il est prêt sans cesse à pousser cette indifférence jusqu'au paradoxe et à la contradiction. Il ne veut pas penser : il entend nous faire profiter du choc affectif des grandes pensées. Et c'est bien par ce choc qu'il s'ébranle lui-même.

M. Henri Clouard pense que le système tainien a pesé d'un poids « terrible » sur Barrès. En suivant Barrès, dès ses premiers pas, on allait à la joie de créer, et voici qu'il nous impose une doctrine politique à peu près toute faite. M. Clouard établit que cette doctrine, exposée en 1899, est contenue déjà dans *la Cocarde* (septembre 1894-mars 1895). En fait, toute doctrine dont a pu s'inspirer Barrès devait peser sur lui d'un poids terrible, et pour la raison que nous livre M. Henri Clouard un peu plus loin, à savoir que, par exemple, « Taine et Renan ne pèsent tant sur lui que parce qu'il ne les connaît pas tout entiers »; et l'on accordera que ses « secousses doctrinales » ont mal servi son génie. Enfin, si son pragmatisme, conséquence de son immaturité philosophique, est incontestable, il est « armé d'une intérieure chevalerie ». Tout cela revient à dire qu'il n'y a aucun primat de la pensée chez Barrès mais que, comme les attributs de la pensée sont souvent mis en vedette dans son œuvre, on s'étonne de ne les point voir aimanter et distribuer tout le reste. C'est alors que l'« outil » peut paraître « volé ». Mais ce n'est encore qu'une manière de dire.

Après avoir noté que Barrès a fait contrepoids « à ce mépris haineux de notre passé le plus délicat que tant de gens professèrent au nom d'autres passés ou de la modernité

générale », M. Clouard ajoute, nous livrant le fond de sa pensée : « C'est donc, au fond, une civilisation qui s'exprime chez lui, c'est un trésor de réussites humaines, c'est la répulsion pour un lot d'horreurs et de vilenies, c'est un pèlerinage aux sommets de grandeurs et de noblesse qui se répondent les uns aux autres, de nos aïeux jusqu'à nous. Son œuvre donne un exemple, elle exhorte. *Elle est la prise de conscience, par larges et vives intuitions, d'une civilisation reçue avec choix entre toutes.* »

Si l'on admet que l'œuvre de Barrès est la prise de conscience d'une civilisation élue et que, d'autre part, comme il a été avancé plus haut, elle est à l'intersection de deux grands courants spirituels modernes, je ne vois pas comment on pourrait se passer de Barrès, non seulement dans notre orientation intellectuelle et culturelle, mais aussi dans l'aménagement de notre avenir. Chose à noter, en dédoublant Barrès, en mettant d'un côté l'analyste d'*Un homme libre*, de l'autre l'ami de Déroulède, on n'avantage ni l'un ni l'autre, car chacun des deux a besoin de l'ombre de l'autre, de même que le gris lorrain a besoin, dans ses pages, du soleil sévillan. Ce qui apparaît bien dans son style, dans sa phrase extraordinaire, qui exigerait une étude à part. Ou plutôt on pourrait, à partir de la phrase barrésienne, tenter de rechercher l'homme, comme on vient de le faire en partant de sa pensée. Et je crois que la contre-épreuve serait significative.

RAMON FERNANDEZ.

A PROPOS DE L'HOMME A CHEVAL

Quand les lettres ne sont plus les lettres, mais qu'elles chevauchent au plus près de l'être... Charles-Quint se retire... Océan... Boutiquier... Dans l'agencement cabalistique, on reconnaît, on définit le retrait comme le recours de Dieu. Pourrait-on, en histoire, le concevoir, également, comme un rythme de fond? Le retour de l'île d'Elbe, après un retrait, tenta, sans doute, Napoléon en vertu de ce qui de fatal, de conforme aux lois du monde, semble s'attacher à ce procédé, dont la réussite, tout au moins dans le cadre d'une seule existence, n'irait cependant pas de soi.

La nuit obscure n'a d'autre fin qu'elle-même. Tout de suite au delà, la Face se révèle, comme l'Estaque après la Nerthe. Et cette nuit obscure, conscience de l'homme, ombre de la croix dans la chair de l'homme, elle est peut-être la Face, l'essence de la Face. Mais que nous chante-t-on avec la nuit obscure? La nuit est la nuit. Qu'on la répute obscure, obscure en tant que nuit, grammairiens et algébristes s'accorderont pour admettre ou conclure qu'elle équivaut, soudain, à de la lumière. Moins par moins donne plus...

En attendant, dans cet abîme, dans ce moi noir, l'homme étreint l'homme. L'homme étreint l'homme et non plus l'ange. L'homme descend de son cheval. L'homme descend d'un homme, lui. Tu mets pied à terre pour te mieux rencontrer et saisir. Antée.

Notre durée historique passe aussi par un jardin des Oliviers. Si dense, l'ombre des arbres, que tout, au jardin, n'est que nuit. Adieu, le mal, adieu, le bien, termes bibliques... Nourri de cette nuit finalement explosive, Nietzsche fonde

l'humain sur l'élan vivant du cœur féodal. Les peuples de l'est, grands couvents d'hommes, supputent et plus ou moins formulent un homme collectif. Chaque brin de cet homme, chaque homme, participe de l'humaine transcendance, de la transcendance interne et générale. Nul ne peut être libre que par la liberté de l'ensemble — libre, ou pur, ou grand. Le sang, en effet, l' « affect », est le liant. Mais le temps de l'empire globulaire est-il venu, le temps de l'homme moine, de l'homme total? On piquerait le bras d'un Norvégien et la vieille femme, en Argentine, sentirait la pointe. Elle existe, sans doute, l'humanité, simple, ronde, une espèce d'amibe phosphorescente à couronne, avec la frange ciliaire des peuplades sans bibliothèques. Mais, en dépit des universalismes et des grands nationalismes, chacun, d'abord, la vit pour soi.

La France, forteresse, en principe, des autonomies individuelles, va, présentement, jusqu'à refuser l'histoire, considérée comme la preuve et la formule de la collection humaine. Elle se contente de la chronique. Au delà du bien et du mal, vraiment... Et comment n'en serait-il pas ainsi quand les feuilles, chaque matin, publient les lois pour la journée, non pas au nom d'une doctrine, mais sous la poussée de l'empirisme mimétique? Infractions, dissidences, mutuelles, réciproques. Marché noir, anarchie du moi, le miroir est là, mais en morceaux, les morceaux eux-mêmes en morceaux. Mais le miroir est là qui, pour l'instant, ne reflète rien, que sa brisure.

André Breton — *homo celticus* — avait solennellement présidé à cette descente, dans la nuit obscure, dans la conscience humaine, réduite aussi bien qu'élargie aux mesures de chacun. Il y rencontrait ou découvrait des boutons de culotte en forme de lis à molette, des gants de peau de chambre, des corsets à musique, les faux filets anarchistes de Barrès, le communisme. Mais il s'agissait bien d'une plongée dionysiaque, unitarienne, dans le caveau, dans le moi qui contient le parquetage fondamental d'une nuit totale, de la nuit de tous à travers l'enveloppe des mois particuliers. Breton donnait à l'homme le conseil de descendre de son cheval, cheval d'orgueil, ânon de foi céleste, et de s'en aller

à pied, à genoux, à fémurs coupés au ras du ventre, ravalés par le ventre, dans la forêt tripière, dans la fouille la plus profonde de cette âme de chair et de cette chair d'âme que la personne ne contient que pour situer l'univers.

L'homme doit s'élever hors du réel. Le réel, dans sa forme la plus saisissable, la plus immédiate, était, aux yeux du surréaliste, ce corps profond où la mystique, au moins l'occidentale, avait vu, de préférence, un instrument plutôt qu'un filon absolu.

Mais le filon, quelque part, fomente le soufre que les alchimies internes changent en émeraude, en prunelle de Dieu. Les Jésuites affirment que l'on peut, à volonté, transformer en volonté de Dieu la volonté de l'individu, et que là réside le truc de la sainteté. Nietzsche, Breton, Emerson, à la transcendance hyperbolique, traditionnelle, substituent la transcendance en dedans, la ciscendance. La laideur du vocable dénonce bien la précarité, la brièveté du phénomène ou de l'état qu'il désigne. De la ciscendance à la transcendance, la différence n'existe que dans la zone d'attaque de l'expérience.

Jaime Arrigos, aventurier dictatorial et dragon d'Agreda, descend de son cheval. Pour être plus sûr de lui-même, et de son cheval, il brûle son cheval, comme un autre ses vaisseaux. Au début du livre, Jaime venait de perdre la bataille. Il fuyait. Felipe, son guitariste, lui avait suggéré le retour désespéré vers le centre absolu du champ de bataille, vers le vainqueur, don Benito, qui médite dans une chapelle. Et Jaime avait tué le vainqueur. Il avait mangé le cœur du vainqueur. Il était devenu le vainqueur. Faut-il conclure que c'est immanquablement par les voies du retrait, du zigzag, ou du scaphandre et du sombre bosquet (Bouddha rentré dans le bois, Jésus cloué sur le bois) que s'acquiert le triomphe? Une gloire ne fleurit-elle que de l'arrosage du sang le plus noir de la solitude?

Drieu fait vingt livres. A travers ces livres, à travers sa propre vie, Drieu cherche, dans un homme, le figurant totalitaire de l'espèce. Il eût souhaité que cet homme, porteur des deux millénaires futurs pour la force, pour les lois et pour la poésie, naisse en France, soit de France. Cet homme,

en France, n'est pas. La France en croix n'accouche de personne.

Alors, au delà du bien et du mal, au delà du roman psychologique (et *l'Homme à cheval* est un roman psychologique qui se termine et se transforme en épopée, qui se métamorphose sous nos yeux, comme si des branches vertes se mettaient, soudain, à pousser aux lances de Velazquez), Drieu fait encore un livre et ce livre ouvre à Drieu, qui n'y songeait pas, peut-être, qui n'y tenait plus, les portes de son identité la meilleure avec lui-même. Il lui aurait donc suffi, comme guitariste, comme romancier, de rentrer dans le centre de ce cercle, ou de ce thème, le Roman, c'est-à-dire l'Humain, de viser juste le cœur noir de la cible en émondant de soi tout scrupule militant ou tout préjugé prédicant, pour que de cette involution si lisse, si fuyante, de cette cumulation de l'homme romancier par l'homme romancier naisse le chef-d'œuvre.

Les autres livres de Drieu comportent, certes, leur sonorité. Mais je me plais à imaginer que l'époque de *l'Homme à cheval* est la plus « présente » des diverses époques qui se nouèrent à la pulsation, à la fertilité de Drieu. Ses livres antérieurs pouvaient attester leur temps à travers l'expérience et les moyens de l'auteur. Cendres préalables. Vestiges préparatoires. Quels que fussent leur vouloir et leur brillant, ces livres épousaient moins étroitement que *l'Homme à cheval* leur propre urgence, soit qu'aujourd'hui notre écrivain dispose d'une force mûre, soit qu'en ce moment sa destinée littéraire et la circonstance historique coïncident si parfaitement que, dans le pur domaine d'une prose morale, en dehors de l'allusif et du momentané, il trouve ici, comme écrivain, sa plénitude et sa saison. *L'Homme à cheval*, comme tous les livres, fixe son époque. Il ne la fixe pas pour disparaître avec elle, mais pour la prendre et l'emporter avec lui.

L'Homme à cheval dispose d'un rayonnement inattendu, considérable, du fait que, pourvu des mesures et muni des mérites d'un beau livre, il est, en outre, non pas un acte, mais le contraire d'un acte, ou plutôt, un fruit négatif, un fruit amer sous un soleil d'exil, un désespoir sensible, un suicide lisible. De ce désespoir, la matière même de l'écri-

ture serait la formule, la prophétie, et, en même temps un peu, malgré tout, la contradiction, car, pour écrire, il faut toujours au moins un fil d'optimisme vivant, et plus d'un milligramme d'ironique amour.

Livre d'un homme qui contemple l'humanité parce qu'elle fut toujours son amour, mais aussi parce qu'il n'y a qu'une humanité dans le monde et que, même divorcé d'elle, il faut la remâcher, *l'Homme à cheval* rompt avec la trajectoire apparemment la plus naturelle, la plus obligatoire du boulet ou du boulot de Drieu, ce commentaire déclaré, romans ou articles, de l'actuel et de l'avenir dans le social et le politique. *Gilles* et la suite... *Notes pour comprendre...* Quand un homme s'en va de lui, de ce qu'il devrait faire, il fait ce que par-dessus tout il devait faire... Dans un angle aigu pour le suicide et pour la liberté, il fait ce livre de jeunesse adulte, de conscience illuminée, tout chargé des prestiges d'une actualité destituée, restituée. Drieu débute ici comme s'il trépassait. Terrier d'or.

Dans l'ordre du retrait négatif, instigateur, soudain de conquêtes ou de « relances », des parallèles — destin de nos peuples, destin de Jaime, destin de Drieu, destin de ce livre — confinent entre elles jusqu'à se confondre. Quand Jaime, le dictateur, a eu tout ce qu'il pouvait avoir, hormis le commandement de l'entière Amérique, et ce sera pour une autre fois, il ne sait plus comment s'en tirer, sauf à se jeter dans l'avenir latéral. Les voies vers le plus loin temporel et social, au fil du calendrier et dans les honneurs, elles sont banales et, d'ailleurs, accomplies. Or, pour des hommes comme Jaime, s'arrêter, étaler, c'est reculer, c'est renoncer. Ils ont un mot, *caminar*... Marcher.

Marche! Derrière la fumée et plus loin que la magie du bûcher de sacrifice, s'en aller vers la forêt, se plonger dans la forêt nue et froide au dedans de nous, Drieu nous le donne comme un changement exquis du pas du pèlerin conquérant.

Jaime sacrifie son cheval. Et Drieu n'est pas loin de sacrifier Jaime. Que le héros se fasse ermite, il ne perdra pas tout. Mais le changer en garçon de bains... Le voir en casquette de gardien de fous... Lui faire boire la plus obscure nuit... Drieu hésite. « Je regardai le dos de cet homme derrière

lequel j'avais marché pendant vingt ans. L'homme à cheval était à pied. »

Un instant, longuement, les Titans et les Archanges, les Sages avec leurs animaux familiers et, tout d'abord, parmi ces animaux, notre corps, les Cavaliers, les Prêtres oraculaires, tous les porteurs et tous les tenants des images surhistoriques où s'accumule et persiste la pérennité de l'humaine mobilité, délèguent leurs pouvoirs et leurs devoirs au maître de la Bolivie. Tous en lui se rassemblent, se condensent pour une action à l'écart aussi bien qu'à l'insu de l'histoire. Mais, de cette action, la normale histoire tirera, recevra des influences et même, peut-être, toute sa substance. Le mythe vient de naître de ce cheval mort. Il vient de naître, escadron d'abeilles, marbre d'oiseaux. A l'altitude supérieure de la pensée, non plus réfléchissante mais impérieuse et façonnante, ces deux hommes, le dictateur et son intime jumeau, le guitariste ou, mieux, le romancé avec le romancier, l'un à l'autre ligotés de transparences que le couteau, néanmoins, s'il tentait de les trancher, ferait saigner, ils dégagent de la forme du cheval chevalant, du cheval des cavaleries et même des chevaleries, le principe, le noyau dont les reliefs et les profils se confondent de toute part à ceux de l'animal vivant, support, symbole, vaisseau des attitudes humaines de l'orgueil et de la puissance. Et cet animal vivant, le cheval, doux poitrail de chimère, prunelles du Bengale, et cet éternel mutisme qui ne s'interrompt que pour des roucoulements d'hilarité, s'il est fait pour courir, il est fait, surtout, pour mourir, tué de main de maître, à Reichshoffen ou dans la cellule monacale.

« La crinière de Brave se hérissa et ses sabots battirent sur le sol une supplication féroce. Renversé à terre, il rua contre l'inévitable. Après cela, il fut fini. Nous renversâmes le bûcher sur son corps et nous y mîmes le feu. »

Lumière surprenante et glacée! Merveille que Drieu, dans sa maison de Paris, puisse, non sans un peu de dégoût pour tant de puissance, celle que donnent les mots, associée à toute l'impuissance prévue par la forme de notre corps et par les frontières de notre pensée, adapter à des événements boliviens des mots comme le « feu », le « cheval », le « bûcher »,

poussés jusqu'à notre lexique par des peuples qui ne furent pas de l'Inca. Ces mots, nous sommes gênés et heureux de voir que, dans cette conjoncture lunaire, ils servent. Cette magie, le lexique de Stendhal ne se refusant pas à décrire et mieux encore, à constituer, dans la tête de l'écrivain parisien, les airs et les objets de la haute nuit de ces terres maudites qui semblent capables de perpétrer leur propre littérature sans passer par celle des hommes, elle accentue le caractère poétique, opalescent, de ce sacrifice. Pour avoir sa valeur concrète et porter sa leçon active, il s'accomplit, ce sacrifice, il doit s'accomplir dans l'épaisseur givrée d'une épopée écrite. De quel dictateur s'agit-il? Tua-t-il vraiment son cheval? Dictateur et cheval ne sont que dans le livre. Mais qui dira jamais les mesures d'un livre?

Sans y périr et, au contraire, pour s'y confirmer de vitalité mémorable, les personnages du roman se dissolvent, gaîment, dans cette nuit si pure et si froide où navigue une dernière fumée. Le Jésuite et le maçon, farfadets de toute tête politique bien faite, et même les brunes beautés, Conchita, Camilla, ne s'agitèrent (surtout le Jésuite, décidément) que pour mieux disparaître, comme l'oxyde d'éthyle qui, secoué, s'évapore plus vite. Ainsi se confirme le caractère transitif, préparatoire, hypostatique et passivement constructif des agissements humains au regard de ce Moloch finaliste, l'acte divin, le sacrifice du cheval. Dans cet acte s'engouffrent, dissipés, émancipés, utilisés, l'effluve et le ruisseau des courses, des intrigues, des dialogues. Un seul personnage tient bon dans la dispersion finale. Qui? Don Benito. Don Benito, dictateur issu du clan des « grands », occis par Jaime, par l'homme du peuple, dès le premier chapitre, résiste à la mort parce qu'il est déjà mort mais, aussi, parce qu'il est du monde, et qu'un homme du monde, dans le monde, ça compte, surtout quand ce monde se passe et se déroule dans la tête de Jaime, l'homme du peuple interprété, ressenti par le guitariste et devenu chef de l'État.

Don Benito n'a pas les mêmes mères indiennes que Pancho Villa. Il fume le londrès du duc de Morny. Lui seul, quand toute la troupe, le livre s'achevant, s'éparpille dans les gambades, lui seul conserve sa stature initiale. Jaime,

sans doute, est grand, mais c'est un « grand » que don Benito et la toise hésite à se prononcer. Jaime, choisi par Dieu, dans un pays d'où Dieu semble s'être en allé, pour des cavalcades publiques secrètement exposantes, n'échappe pas à l'espèce de misère, de ridicule que Ruy Blas, dans toute sa gloire, et malgré tant de chemins largement foulés, porte sur lui. Choisis, pris entre deux doigts (deux doigts d'une lblancheur de cierge, dont la bague n'a pas d'anneau), les Jaime Torrigos et les Ruy Blas demeurent les témoins statistiques, les bénéficiaires hasardeux, quoique irrécusables, du choix que l'omnipotence (des potences, peut-être, sur toutes les collines)... fait de bipèdes bien bâtis pour secrètement l'incarner.

Jaime, conseillé par le spectre de don Benito, réagit de plus en plus noblement. Il subordonne sa volonté à sa pensée, et non plus sa pensée à sa volonté. Il rêve du point le plus élevé de lui-même. Et il se rend si bien compte de sa domestication cosmique que, même en dehors des nécessités fabuleuses qui commandent sa décision (et la plus importante est sans doute la cadence même du livre), il refuse, dans un sursaut, l'usufruit insistant et continu du pouvoir. Tous les dictateurs luttent pour la grandeur et la liberté de leur Bolivie particulière. Mais si la grandeur et la liberté des Boliviens importent à Jaime, c'est de la grandeur et de la liberté du Bolivien suprême, lui, qu'il se préoccupe éminemment. On n'est pas libre de monter ou de descendre, de gagner ou de perdre. Il faut monter. Il faut gagner. Toute âme naturelle est en expansion. C'est par le suicide, et par le suicide de lui-même dans sa partie acquise, vécue, subie, qu'un homme affirmera le mieux sa liberté — l'intérêt public étant par ailleurs sauvegardé. Par le suicide de lui-même en son cheval, Jaime Arrigos, dans cette vie, sans attendre la résurrection de la chair, recommencera. (Tout cela, d'ailleurs, d'instinct...)

Don Benito, c'est l'homme de la capitale, de la Paz. Homme d'esprit, à la fois aristocrate, Jésuite et maçon, mais au degré laïque et politique (avec, naturellement, dans le sang, ce qu'il faut de jaguar), il n'a pas l'élan gymnaste de son rival et de son supplanteur, Jaime Arrigos. Contempo-

rain des premiers grands bourgeois d'industrie, détenteur d'une espèce d'allure ou de branche castillane plus branchue encore que la castillane, à cause de cette rallonge tout d'un coup forte et mystérieuse mise par les océans traversés, habitant d'une planète où commençait le télégraphe dans les coins et qui misait sur l'avenir par les Actions (que la Gita, la Bible et saint Thomas avant les chemins de fer et les phosphates avaient nommées les Œuvres), don Benito, royalement, occupait, royalement et dignement, une place d'homme en chef. Il pouvait (ça va de soi) se faire tirer les cartes par le sorcier Tamila. Il pouvait aller au sermon et fréquenter en loge. La nature de l'homme ordinaire comporte un certain goût pour l'au-delà, ultérieur ou latéral. Mais, avec ses manchettes, son cigare, son scepticisme, il demeurait ce que Jaime ne sera jamais, un monsieur, un de ces êtres assez prodigieux, à tout prendre, dont la réussite, le ton et la teneur intime semblent s'accomplir dans le clos univers, le grandiose univers des mérites et des risques proprement humains, y compris les votes et les héritages. L'essence de la religion, les nuées parlantes, la ressource des allégories, de même que les splendeurs écrasantes de la nature bolivienne, n'intervenaient pas directement. Ces valeurs et ces essences demeuraient, en somme, virtuelles, périphériques. Les Jaime Arrigos et Ruy Blas, eux, on pourrait voir l'oiseau Rock, le condor mentalisé, planer sous leur cheval oratoire et le transporter. Màis un don Benito se meut et opère dans le cadre du civilisé, en pleine aridité euclidienne.

L'Homme à cheval se déroule en mil huit cent cinquante. Alors les célestes directeurs cessent, un instant — semble-t-il — de porter les yeux sur notre radeau. Que les hommes se débrouillent! L'humanisme militaire ultérieur des années mil neuf cent trente et mil neuf cent quarante, dans la poigne magique des dictateurs du peuple, formulera la transcendance. Toutes distances mourront entre la vie et la mort. Les régiments, sans un mot, les yeux pâles et clairs, couleront de la vie à la mort sans changer de pas, vie et mort confondues dans le même grelot sous-marin. Les empereurs regorgeront d'hommes aussi purs et légers que des âmes déjà. Mais en mil huit cent cinquante, et à tous les âges de notre

attention philosophique, quand nous l'accordons à comparer l'homme humain à l'homme surhumain, un don Benito, un duc de Morny, les présidents de la République, les Péreire, les Caillaux, fiers de leurs jouets neufs dans le hall des machines, et de toute part cernés par un système métrique que l'on pouvait penser à jamais congelé dans sa norme et que l'on parvenait cependant à retourner contre lui-même au profit des premières vitesses, ils avaient raisonnablement le droit de connaître et d'admirer en eux-mêmes l'orgueil d'une importance, à la fois limitée et dilatée par sa spécificité humaine, civilisée, scientifique, bourgeoise. Évidemment, ce qui n'était pas résolu, c'était le pourquoi de cette venue, de cette présence du jeune Morny ou du jeune don Benito en chair et en os sur la terre. Mais si l'on négligeait ce point, ou si on l'avalait une fois pour toutes avec la première gorgée d'air, la vie (le corps, l'argent, les livres, les saisons, la parole, les Jésuites, l'Histoire, Dieu), la vie proposait une géométrie terminée, satisfaisante, assimilable. Les damnations et les jouissances dans cette vie semblaient bien dépendre, au premier chef, des vertus du joueur. Ainsi le voulait l'ordre paternaliste et chrétien.

Jours séculaires. Nuits éternelles. Coupés de l'immense, les hommes étaient pour de bon immenses. Les plongeons de Dieu dans le jeu des hommes (Napoléon) apportaient, soit un élément de pondération sociale, soit un ragoût de romanesque que les poètes intégraient aisément aux mécanismes de la tête bourgeoise. Don Benito, en face du Surhomme qui lui succède, se campe comme l'Homme, un homme de première classe. Et Jaime doute qu'il soit, lui, Jaime, un surhomme de première classe. De troisième peut-être, ou de quatrième. Jaime, paradoxe des paradoxes! peut en outre douter qu'il se soit fait lui-même. Il a fallu que, par le truchement du guitariste, Dieu lui gueule à l'oreille qu'il fallait retourner vers le centre du combat. Et c'est l'aristocrate, c'est don Benito, qui peut revendiquer la gloire d'avoir réalisé son propre personnage, hors des radieux caprices du destin. Et c'est vers le fantôme d'un don Benito toujours dominant, vers ce souvenir lentement macéré par les mousses et les racines, redevenu le nu, le

simple, le royal Homme en soi, que le capitaine, que l'aventurier, la chevauchée consommée, se retire. « Capitaine, je vous ai donné un ordre, vous pouvez vous retirer. » Ainsi, jadis, quand il n'était, sous don Benito, qu'un officier de fortune, de trop de fortune, lui parlait don Benito, instrument, lui, d'une puissance qui d'abord était celle de don Benito, de l' « homo diplomaticus », frais comme la rose sous sa jaquette, sous ses broderies.

Fidèle à l'ordre de son roi, Jaime se retire donc. Il ne redescendra pas vers la ville. Il entrera dans la forêt, parce qu'il y a toujours une forêt au voisinage d'un lac et au terme d'une pérégrination cérébrale. Il fera ce que Napoléon n'a pas fait, n'a pas fait de lui-même. Napoléon, le vautour du foie succédant aux aigles du sacre, toujours fut porté, toujours fut traîné. Jaime replongera dans l'homme au prix même de ne plus jamais s'en échapper. Mais, revenant achever dans le silence et la fatigue son temps d'humanité, c'est maintenant qu'il s'échappe. Oui, s'il est possible d'échapper à son homme personnel, c'est maintenant, pour avoir compris qu'une carrière, même la plus étincelante, constituait à la longue une prison. Le grand moine, le grand vainqueur, il doit tout faire pour que tout aille bien. Mais quand tout va bien, quand tout va trop bien, alors il peut douter. Doutant, il progresse encore. Dans le chant de guerre de Pancho Villa, ce qui chemine, c'est le « cafard » la coucarache.

Nous nous sommes à dessein étendu sur le sacrifice du cheval qui nous est apparu comme le thème le plus important de *l'Homme à cheval*. La récompense d'un auteur est de faire un mythe.

(Notons, pour nous amuser, que notre Victor Hugo, dans toute sa gloire, n'en a pas fait. A ma connaissance, c'est avec la caronade qu'il en fut au plus près. La caronade, ayant rompu ses amarres, démolit tout dans l'entrepont du navire. La chose part, comme une bête, à vivre.)

Il y a dans *l'Homme à cheval*, sans compter le sacrifice, outre les chevauchées liminaires et la mort de Don Benito, que si fatalement attendait le couteau, encore, au moins, deux passages d'importance, celui de la danse devant les

« grands », et celui de la rencontre du guitariste et du Jésuite. Jaime a imposé aux « grands », mal ralliés, le spectacle de sa maîtresse, Conchita, fille du peuple, et, par conséquent, la sœur, allégorique, de Jaime. Conchita danse, devant les « grands », presque nue. Un sang voluptueux alors s'épaissit sous les phrases courtes. Ses allusions imprécises mais convaincantes, à la veine, à la couleur, à la nature des événements politiques, y compris sans doute ceux de notre actualité, se laissent entrevoir à travers les lianes rougeâtres d'une trouble volupté. Mais il n'y a pas de transposition absolue. Le conte reste un conte.

La rivalité du guitariste et du Jésuite, épris, celui-ci du pouvoir, l'autre du maître du pouvoir, c'est-à-dire de son propre reflet actif, nous offre de nous demander, une fois de plus, ce que c'est qu'un Jésuite. Drieu, dans son Jésuite bolivien, ne voit qu'un maniaque de l'intrigue, à peu près coupé de toute moelle sacrée. Au fait, on peut s'interroger si la frénésie et l'inefficacité du Père Florida, si ses pas et ses complots ne constituent pas autant « d'exercices », une gymnastique sociale en dehors de toute matière historique et, par conséquent, à peu de distance de l'opérette. Une yoga de la conspiration et non plus de la respiration. L'extase jésuite, à base sensorielle, exigerait, pour se produire, dans le cas du Père Florida, ces contacts éperdus, dangereux, imprudents, mais abstraits, mais théoriques, avec la réalité de la fiction sociale. Le maçon, moins nettement dessiné, semble, lui aussi, ne participer aux événements que comme le représentant, le tenant, inerte et passif en dépit des grands mots, d'un courant inclus dans la poussée humaine et à qui le maçon Belmez ne fait ni froid ni chaud.

***

Assimiler le style de Drieu à celui de Stendhal ou d'un Mérimée, vient tout de suite à la pensée. Stendhal est allé jusqu'à la guillotine. Le trou de la guillotine sorélienne enferme beaucoup de nuages lisérés de lumière, et, parfois, une dernière étoile, un premier soleil. Et Mérimée parla, noir sur blanc, de faire un philtre avec des larmes de dragon.

Mais ces plateaux boliviens qui portent à une monstrueuse altitude une terre que n'aurait pas submergée le déluge de la grâce, et Tamila, le sorcier des invisibles Incas dont le sang dévié se perpétue dans les veines du dragon Jaime, et de sa danseuse, ils n'auraient pas obsédé de magnétisme cosmique et théologique Stendhal ni Mérimée. Drieu, debout dans une France qui fond sous ses pieds, connaîtrait la saveur d'un grand désert s'il n'y avait pas, à quelques mètres au-dessus d'une patrie tiraillée, la présence, tassée, bourrée, des dieux, des anges, des sages, des hommes ailés, les lampes violettes de l'antique, de l'éternelle songerie.

La phrase est brève, toujours, faussement négligente, et qui méprise le relief pittoresque, en dépit de tant de cordillères à l'entour et de tant de piments. Les propos des cavaliers et des femmes sont si strictement commandés par l'urgence des caractères et les nécessités de l'intrigue (évidentes et pourtant obscures, prépondérantes et secrètement superflues) que le cadre géologique, respectueux de cette fièvre, de cette construction, laisse, veut bien laisser toute leur stature contentieuse, et passionnelle aux marionnettes humaines. Mais, en dépit de sa discrétion (il lui suffirait de frémir et adieu, la Paz! ensevelie...) il garde, tout près, une hauteur, une opacité démesurées, parfois si pressantes que notre mémorialiste, impressionné jusqu'à l'impressionnisme, écrira, s'écriera : « Les montagnes, chargées de neiges indestructibles, étaient des voies lactées, toutes proches de notre âme. » Mais tout de suite l'aridité racinienne, les gros mots en plus, se ressaisit. Le principal réalisme, le seul, reste celui de l'escrime des propos, serrés et amers dans leur promptitude polémique, sténographiés à cent ans de distance par notre auteur aux écoutes futures de ces jours passés qu'envisage sa fantaisie mélancolique. Ces répliques utilitaires, ces aventures qu'on ne rédige, apparemment, que parce qu'il le faut bien, pour qu'il y ait un livre, parce qu'il y a des écrivains, et qu'on est en un, elles sont, finalement, dans la monotonie de leur prose, comme de lyriques fumées. Fumées, aussi, ces belles et cambrées nudités de femme (Conchita, la noble Camilla). Tout passe... Une main puis-

sante exclut les générations successives... allez!... allez!.. petites... dépêchez-vous...

Drieu sait aussi bien que personne, et peut-être exceptionnellement, que rien n'existe hormis l'homme en proie à l'énigme, épuisante et resplendissante, d'exister.

AUDIBERTI.

RETOUR AU NATUREL : JEAN FOUGÈRE PRÉSENCE DE JEAN ROGISSART

VISITE, par *Jean Fougère* (Édition du Pavois).

Suivons, pour une fois, cette mode des retours, si heureusement introduite par Ramon Fernandez, et disons bien haut qu'il faut faire retour à Jean Fougère, puisque aussi bien c'est toujours à ce qui est neuf qu'il faut revenir. En traversant l'œuvre de Jean Fougère, on retrouve, avec une familiarité étonnée et joyeuse, ces grands paysages où nos premiers voyages nous ont pour toujours engagés, préparant, pour toute notre vie, des rencontres, toujours nouvelles et d'une résonance toujours plus profonde, avec la durable merveille des grandes œuvres, qui ne peuvent être oubliées ni dépassées.

Les mystiques nous avaient enseigné qu'on n'est jamais si loin de Dieu que quand on croit le toucher du doigt. Ainsi en est-il de l'œuvre d'art — s'il est encore permis d'user d'une expression aussi prudhommesque en un siècle où le plus frivole gazetier connaît tous les secrets des docteurs. Hélas! ce ne sont plus « festons » ou « astragales ». Le cas est bien pire. On sent partout « l'ascèse », comme cet autre sentait l'huile. Aimez-vous la « nécessité »? « On en a mis partout ».

Eh bien! Jean Fougère n'est ni « ascétique » ni « nécessaire », c'est pourquoi, sans se guinder, il se distingue, et, sans emboucher la trompette du Jugement, il se fait entendre très loin et très haut. Si, en lisant Jean Fougère, nous songeons à Mérimée et à Tourguéniev, ce n'est pas seulement parce qu'ils sont les patrons de la nouvelle, et que toute nouvelle bien constituée leur est un hommage, mais c'est surtout

parce que Jean Fougère, en suivant ses propres voies, a su enfin porter la nouvelle à une perfection aussi incontestable aussi inaltérable que celle qu'on admire chez eux.

On sait combien la nouvelle est un genre difficile. Nous en avons dit, maintes fois, notre sentiment, ici-même, et, surtout, Marcel Arland qui, mieux que quiconque, est bon juge en la matière, a rendu, sur ce point, une sentence définitive, dans la préface magistrale qu'il a écrite pour le livre de Fougère. « La nouvelle, dit-il, pardonne peu. Elle est excellente, ou bien n'est pas. » Elle ne connaît point la facilité du roman, mais, si elle court plus de dangers, elle a aussi plus de pouvoirs. « Elle permet, écrit encore Marcel Arland, un contrôle plus lucide, une plus sûre domination... L'auteur y reste plus fidèle à lui-même. » Ce n'est pas que nous songions à trop accuser le divorce entre deux genres si voisins qu'il est malaisé d'en dessiner les frontières — on les sent plus qu'on ne les conçoit — et l'on sait que certains, Stevenson ou d'Annunzio, par exemple, ont excellé dans l'un comme dans l'autre. C'est au point que, lorsqu'un bon romancier échoue dans la nouvelle, ou qu'un excellent nouvelliste achoppe au roman, quoi que nous puissions dire sur la distinction des deux genres, nous avons le sentiment que « ce n'est pas naturel ». Nous rencontrons ici, dans l'ordre littéraire, ce problème du continu qui soulève partout tant de difficultés.

Comment distinguer un roman court d'une nouvelle longue? On nous dira que la question est mal posée et qu'à chercher du plus ou du moins, on se met toujours dans l'embarras. Il faudrait, dira-t-on, se fonder sur une différence qualitative, une différence de nature. Mais on a beau chercher cette différence, j'ai peur qu'on ne la trouve pas, sinon dans des notes abstraites, atopiques, et qui pourraient convenir à tout autre sujet.

Ne serait-ce point que, dans la nouvelle, le roman est enfin rendu à lui-même, dégagé d'un compromis tenace, et, d'ailleurs, souvent heureux, avec le drame et avec l'essai? C'est, sans doute, ce que pensait Marcel Arland, quand il écrivait : « De certains romans même on dirait que leurs faiblesses nous attachent à eux davantage. » — Il y a, dans certains romans, un poids qui les entraîne irrésistiblement vers le théâtre,

même quand ils sont trop amples et trop fastueux pour qu'on puisse songer à les porter effectivement à la scène, — c'est en ce sens qu'on pourrait dire que *Cromwell* est le meilleur roman de Victor Hugo. D'autres s'attardent, au contraire, dans les méandres merveilleux de l'essai — et c'est en ce sens aussi qu'on pourrait dire que Montaigne est peut-être le plus grand romancier français.

Mais on sent bien que le roman réclame autre chose et que s'il a conquis une place, chaque jour plus large, parmi les genres primordiaux, c'est beaucoup moins pour cette heureuse passivité qui lui permet d'assumer, dans une liberté privilégiée, tous les mérites des genres voisins, que par un charme qui lui est propre, et parce qu'il ouvre vers l'imaginaire un chemin direct.

Mais l'imaginaire exige une mesure et comme une juste dimension de durée qu'on ne peut excéder sans tomber hors du roman pur. Cette mesure est donnée dans la nouvelle. En elle seule se révèle l'essence pure du roman. Nous avons déjà insisté ailleurs sur l'existence d'un « optimum » de durée pour le poème. Il en va de même pour le roman. C'est pourquoi les grands romans — celui de Proust par exemple — sont des bouquets d'aigrettes lumineuses séparées par des bandes d'ombre, ou, si l'on veut, d'une lumière moins fulgurante où l'essai fait la transition entre les apparitions successives du romanesque. On ne va pas d'emblée d'Odette à Gilberte, de Gilberte à Albertine, mais la texture, le grain même de l'œuvre changent plusieurs fois en cours de route. Les histologistes savent que des tissus très différents peuvent être voisins. Il ne faut pas se laisser tromper par la topographie, mais savoir reconnaître les différences essentielles. Cette diversité de texture est parfois imposée à un auteur par les postulats mêmes de son œuvre. Il y a souvent en elle une faiblesse très séduisante. Mais elle introduit tout de même, dans le romanesque ainsi morcelé, une incertitude, dangereuse dans les moments de fatigue, et, en tout cas, une moindre perfection.

Il y a plus de bonheur, semble-t-il, à laisser au romanesque sa continuité et ses limites naturelles. Je ne sais pas si personne y a jamais réussi aussi bien que Jean Fougère.

Entre *Flo*, qui a l'extension classique du roman, et l'*Histoire bovidienne*, par exemple, qui tient dans quelques pages, il n'y a qu'une différence optique. On y trouve la même pulsion de durée, tantôt dilatée, tantôt resserrée, mais toujours possédant la même anatomie et la même indissoluble cohésion.

De cet affranchissement décisif de la durée peut naître le sentiment que, dans les nouvelles de Fougère, « *il ne se passe rien* ». Cela est vrai si l'action et le mouvement doivent nécessairement se réaliser dans un « imbroglio », qu'on peut assouplir, alléger à l'extrême, mais qui reste un « imbroglio », un simple agencement mécanique, une machinerie plus ou moins volumineuse, mais non pas l'intervention de ce que Valéry appelle « l'événement pur ». Entendez bien qu'il ne s'agit pas chez Fougère d'un retrait pathologique de l'événement « *à l'intérieur* » de la conscience, mais de la mise en question de la conscience, dans la totalité de son être, par un quelque-chose-qui-se-passe-dans-le-monde. Que cette mise en question, qui est justement ce que nous sentons le plus fortement passer, fasse le fond des nouvelles de Fougère, on n'en saurait douter. Toutes les « mises-en-question ? importantes sont rassemblées dans ce bouquet de nouvelles, dont chacune possède à la fois la prégnance de l'allégorie et la liberté de l'anecdote. Mise en question par l'ambition, et c'est *Monsieur le Médecin-Chef* ou *Du côté de Bidonville*. Par la mort, et c'est *Clara*. Par la guerre, et c'est *Corps de garde*. Par l'ennui, et c'est *Dimanche anglais*. En vérité, il ne resterait guère à poser de question importante avec ce que Jean Fougère a négligé. L'événement sur lequel il appuie chacune de ses nouvelles est petit, sans doute, dans son corps (une petite clef... des voix lointaines), mais ce caractère punctiforme lui donne plus de vertu motrice, et il peut, d'un seul coup, faire tourner la nouvelle de cent quatre-vingts degrés. Nous voici encore au grain de sable qui se mit dans l'urètre de Cromwell. Et fallait-il que ce grain de sable eût été montagne pour qu'il se fût passé quelque chose ! Et n'est-ce rien que de garder son gagne-pain et sa réputation, que de vivre au lieu de mourir !

Ce sentiment illusoire d'un néant d'action, dans les nouvelles de Fougère, peut naître également de la stabilité du

système des valeurs. Toutes ces mises-en-question, dont nous parlions, ont une forte unité. Chaque fois, le flux et le reflux de l'intérêt sont réglés par les apparitions solaires de l'amour. C'est lui qui colore toute chose par sa présence et la décolore par son absence. Son éloignement, plus ou moins considérable par rapport au centre optique de la nouvelle, reste le facteur prépondérant par qui se font, selon les cas, le vide et le plein, la valeur négative (*Dimanche anglais*) ou positive (*l'Homme de bonté*). Ce pôle attractif puissant produit une forte déviation de l'intérêt, si bien que l'événement semble parfois y perdre son pouvoir d'action directe. Mais l'événement reste le catalyseur indispensable à cette cristallisation émotive qui le dépasse et le met en valeur.

Cela seul suffirait à montrer combien Jean Fougère a renouvelé profondément le roman et l'a renouvelé justement en le rendant à sa destination traditionnelle qui est de peindre l'amour. Il est à noter que, depuis le succès décourageant de Marcel Proust, les romanciers « sérieux » s'étaient détournés de ce thème démodé. J'entends bien que les servants du « pompiérisme » n'ont jamais cessé de cultiver fructueusement le flirt du polytechnicien et de la dactylo, avec tous les développements cornéliens (revus par Bourget) qui en résultent, et même qu'un certain érotisme n'a jamais cessé de prospérer dans la boutique littéraire. Mais les gens de qualité avaient bien d'autres chats à fouetter. Dans chacun de leurs livres, ils ouvraient aux amoureux — cela va sans dire — quelque maison de poupée, parce qu'il faut bien s'amuser du bout des lèvres et montrer au lecteur quelque civilité. Mais leur drame vrai était toujours ailleurs, toujours dans un déchirement solitaire du moi.

Mais, avec Jean Fougère, l'amour n'est plus enfermé dans une maison de poupée. Il éclate à l'air libre, et communique à tout ce qu'il touche une familiarité étonnée, une élasticité prestigieuse du sentiment et de l'expression. On assiste à une recomposition totale du monde selon les lois de l'amour. Ses personnages apparaissent comme de grandes figures, à la fois très mouvantes et très présentes, dont la chair lumineuse est transparente jusque dans sa profondeur. On peut dire que Jean Fougère a introduit dans le roman ce pouvoir sans

cesse renouvelé de faire des miracles qui semblait n'appartenir qu'au cinéma. Il n'y a chez lui aucune « surréalisation », aucun dopage, aucune subversion arbitraire du monde, mais le monde fougérien trouve un surcroît de vitalité, et, pour ainsi dire, un maximum d'existence dans sa pureté essentielle.

Peut-être faut-il lire Jean Fougère pour saisir dans sa plénitude naturelle cette alliance mystérieuse de l'angoisse et de la joie qui est la réalité même de l'homme et dont l'expression, chez Kirkegaard, n'était pas encore affranchie d'un équipement dialectique grevé d'une superbe redoutable.

Pourra-t-on mettre encore en doute, après l'avènement de Jean Fougère, qu'il n'y a nulle grandeur et nul tremblement dans le messianisme appliqué et le cynisme cauteleux où se complaît l'intransigeante banalité des snobs. Le tremblement vrai qui soulève l'âme et la chair, la grandeur juste et sans impudence, Fougère, plus que personne, nous les a révélés.

*
* *

Le Temps des cerises (1) est un livre simple et qui produit son effet avec une maîtrise des moyens et une probité dans leur emploi, assez rares pour être admirées. Combien nous regrettons qu'une bande publicitaire par trop modeste semble réduire cette œuvre aux dimensions de l'histoire romancée. En vérité, il y a beaucoup plus, dans *le Temps des cerises* que l'histoire de J.-B. Clément, ancien maire deMontmartre. Il y a une des plus chaudes peintures que nous ayons de la vie naissante dans un jeune homme pauvre, avec ses obscurités et ses contraintes, mais avec cette qualité d'espérance qu'on ne trouve que là. Il y a aussi des pages inoubliables sur la mère, soulevée par son amour toujours méconnu et arrivant en face de la mort dans un dénuement terrible — comme nous sommes loin de la fausse nudité des romans « vaches » ! — Il y a enfin cette certitude — combien précieuse ! — que la libération de l'homme par l'homme ne saurait résulter d'aucune dialectique, mais trouve sa condition première et dernière dans le sacrifice volontaire d'un individu à d'autres individus.

Fieschi.

(1) *Le Temps des cerises*, par Jean Rogissart (Édition Denoël).



NOTES

MUSIQUE ET SPIRITUALITÉ, par *Alfred Colling.* (Plon, Paris.)

C'est une ambition généreuse et compréhensible que de vouloir expliquer la nature de la musique. Si même on a peu d'espérance de résoudre son énigme, on peut tirer quelque profit de son examen. Je ne vois pas qu'on ait expliqué quoi que ce soit quand on est parvenu, après cinquante pages, à déclarer que la musique est « un épanchement de l'âme »; mais peut-être que des lecteurs épris de clartés vagues trouveront là une suffisante explication. L'intérêt du livre de M. Colling repose moins sur son argumentation que sur sa manière, on pourrait même dire ses manières, qui sont excellentes. Elles ne sont aucunement pédantesques et doctorales. La musique est entrée dans sa vie comme un plaisir et une émotion et non pas comme un pensum : il rapporte de quelle façon — et avec beaucoup de charme. Il a réussi à parler de Chopin sans dire de niaiseries et sans faire de mauvaise littérature ; il a écrit des paragraphes parfaits sur la fluidité et la transparence comme vertus essentielles de la musique française, et dans le chapitre « Les chaînes brisées », M. Colling a réussi le tour de force de nous raconter la naissance progressive de la musique, l'enchaînement de ses « crises majeures », de façon vivante et juste en dépit d'une brièveté imposée : son chapitre « La musique contre la poésie » pose très justement le problème des rapports de la musique et du langage.

Le titre et le dessein de ce livre furent trop ambitieux; mais il se trouve que l'auteur a du goût et une juste humilité, qu'il sait, sans faire étalage de sa science, qu'il n'est inféodé à aucune théorie, qu'il fait preuve d'un sentiment pénétrant et pénétré des œuvres (voir, entre autres, le jugement si exceptionnellement exact sur le *Martyre de Saint Sébastien*), et on ne songe pas à lui en vouloir de ne nous apporter que peu d'explications au bénéfice d'un assez grand nombre de plaisirs.

G. JEAN-AUBRY.

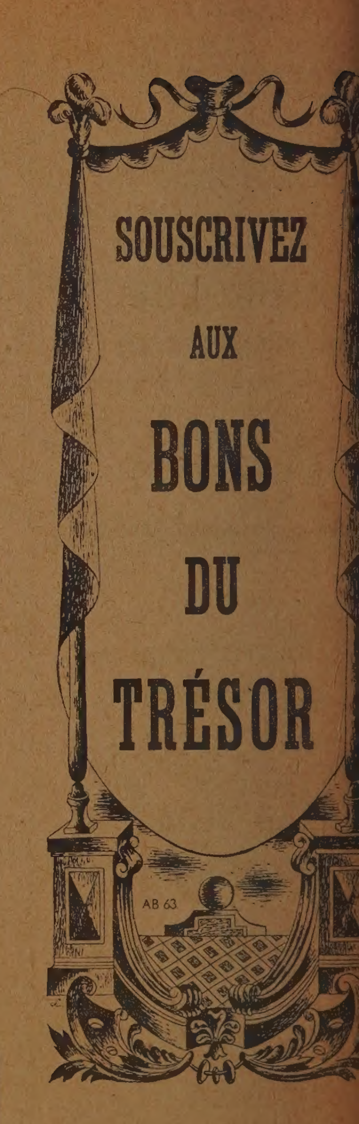
Autorisation de publication nº 25.

LE DIRECTEUR-GÉRANT : DRIEU LA ROCHELLE.
Imprimerie Chantenay, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris-VI°. C. O. 31-1003

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE

TOME LVII (Janvier 1943-Juin 1943),


SOUSCRIVEZ
AUX
BONS
DU
TRÉSOR
AB 63

GRAND PRIX
DE
LITTÉRATURE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

JEAN PRÉVOST

ROMANS - NOUVELLES

MERLIN. Petites amours profanes (1927)........	15 60
DIX-HUITIÈME ANNÉE (1929)................	21 40
LES FRÈRES BOUQUINQUANT (1930)........	19 50
NOUS MARCHONS SUR LA MER (Trois nouvelles exemplaires), 1931..........................	19 50
RACHEL (1932)............................	21 40
LE SEL SUR LA PLAIE (1934)................	23 40
LUCIE PAULETTE (1935)...................	19 50
LA CHASSE DU MATIN (1937)................	27 30

BIOGRAPHIE

LA VIE DE MONTAIGNE (1926)...............	17 50

POÉSIE

TENTATIVE DE SOLITUDE (1925)..............	Epuisé
BRULURES DE LA PRIÈRE (1926)...............	Epuisé
L'AMATEUR DE POÈMES (1940)...............	31 20

ESSAIS - LITTÉRATURE

PLAISIR DES SPORTS (Essai sur le corps humain) (1931)..................................	15 60
LES ÉPICURIENS FRANÇAIS (Trois vies exemplaires) (1931)..........................	23 40
LA TERRE EST AUX HOMMES (1937)..........	21 40
USONIE (1939)................................	31 20

